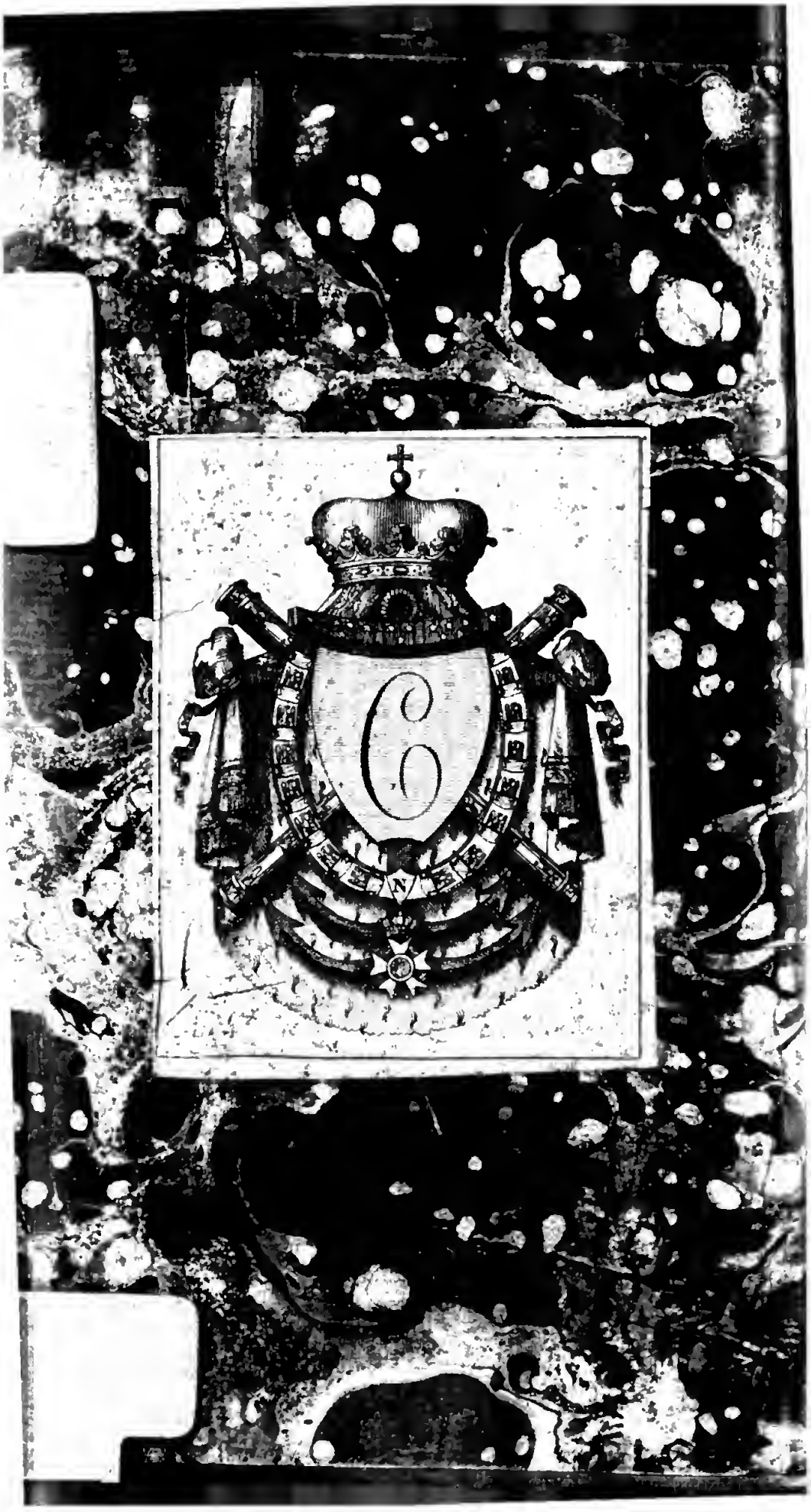
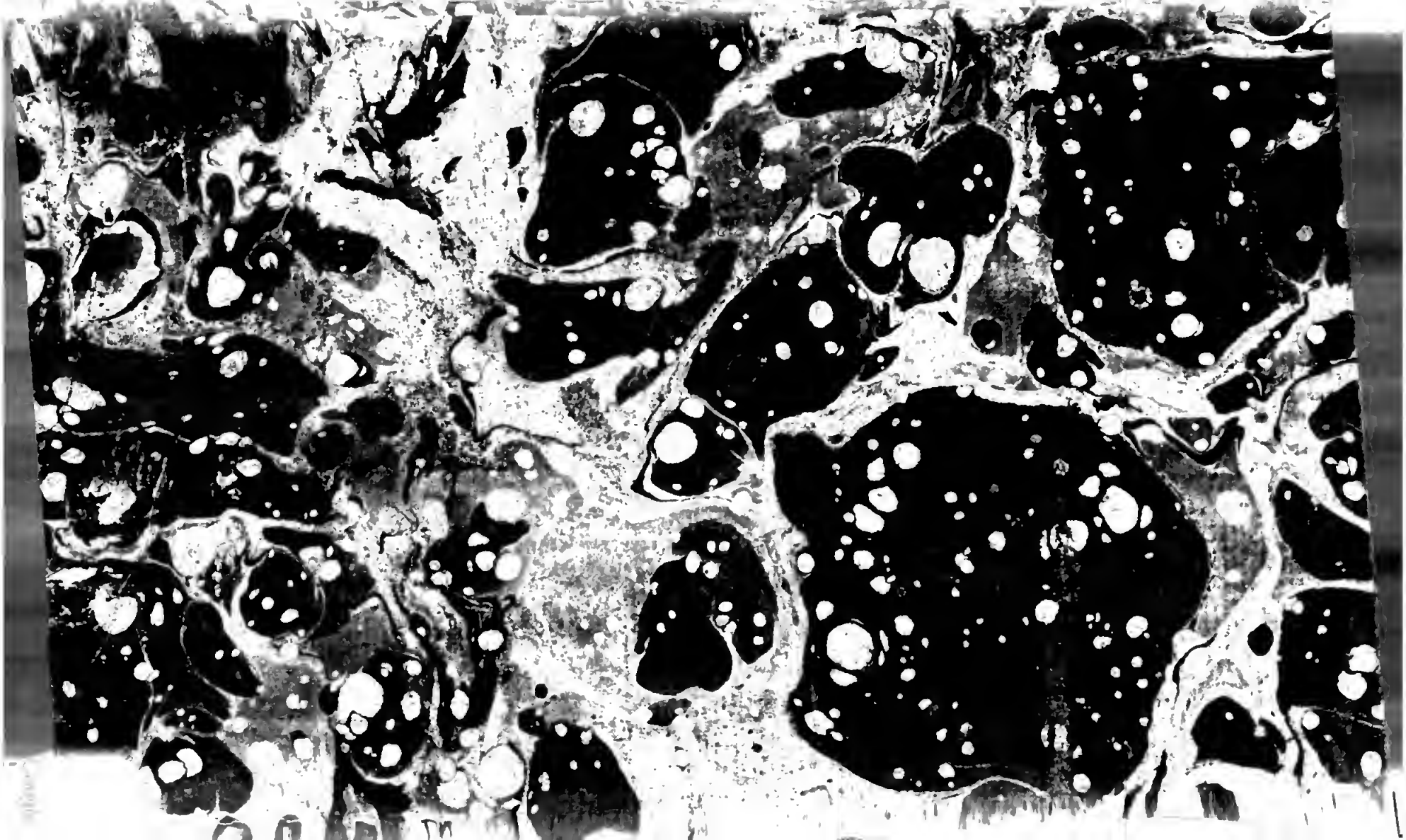

6



10319

Digitized by Google

Yeat. LVI. 41

SHAKESPEARE.

TOME ONZIÈME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

Homo ſum : Humani nihil à me alienum puto. TER.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, cul-de-ſac Saint-Dominique, près le Luxembourg;

Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HENRI V.

DRAME HISTORIQUE.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI V.

Le Duc de GLOCESTRE, } *frères du Roi.*
Le Duc de BEDFORD, }

*Le Duc d'*YORK, } *oncles du Roi.*
*Le Duc d'*EXETER, }

Le Comte de SALISBURY.

Le Comte de WESTMORELAND.

Le Comte de WARWICK.

L'Archevêque de CANTORBÉRY.

*L'Évêque d'*ÉLY.

Le Comte de CAMBRIDGE, }
Le Lord SCROOP, } *conſpirateurs contre le Roi.*
Sir Thomas GREY, }

Sir Thomas ERPINGHAM, GOWER, FLUELLEN, MACKMORRIS, JAMY, *Officiers de l'Armée du Roi Henri.*

BATES, COURT, WILLIAMS, *Soldats Anglois.*

CHARLES VI, *Roi de France.*

Le DAUPHIN.

Le Duc de BOURGOGNE.

Le CONNÉTABLE, *le Duc d'*ORLÉANS RAMBURE, BOURBON, GRANDPRÉ, *Seigneurs François.*

Le GOUVERNEUR *d'Harfleur.*

MONTJOYE, *Héraut d'Armes.*

AMBASSADEURS *députés vers le Roi d'Angleterre.*
ISABELLE, *Reine de France.*
CATHERINE, *fille du Roi de France.*
ALIX, *Dame Françoiſe de la ſuite de la Princeſſe Catherine.*
QUICKLY, *épouſe de Piſtol, Aubergiſte.*
CHŒUR.
LORDS, COURRIERS, *Soldats François & Anglois*, &c.

La Scène, au commencement de la Pièce, eſt en Angleterre, enſuite toujours en France.

HENRI V (1).

ACTE PREMIER.

LE CHŒUR.

O donnez-nous une Muſe de feu, qui s'élève (†) juſqu'au plus brillant ciel (¶) du génie & de l'invention! Un Royaume pour Théatre, des Princes pour Acteurs, & des Monarques pour Spectateurs de cette ſublime ſcène! C'eſt alors qu'on verroit le belliqueux Henri, ſous ſes traits naturels, avec la fière majeſté du Dieu Mars, traînant la

(†) Alluſion à la nature du feu, qui tend toujours à monter, & qui, dans la ſéparation des élémens, s'éleva au-deſſus des trois autres. *Johnſon.*

(¶) Alluſion au ſyſtême des Péripatéticiens, qui imaginoient pluſieurs cieux, dont le plus élevé étoit la ſphère du feu. *Warburton.*

famine, la guerre & l'incendie (†), monſtres attachés à ſes pas, comme des dogues ſoumis & rampans devant lui, pour obtenir le carnage. Mais, pardonnez, indulgente aſſemblée; pardonnez à l'impuiſſance de l'humble & foible talent, qui a oſé, ſur l'échaffaut de cet indigne Théatre, expoſer à la vue un objet ſi grand & ſi vaſte. Cette arène à combats de coqs, peut-elle contenir les vaſtes plaines de la France? Pouvons-nous entaſſer dans ce cercle (¶) de planches, tous les milliers de caſques qui ſemèrent l'effroi ſous le ciel d'Azincourt? Oh! pardonnez, ſi une figure naine & chétive doit repréſenter ici, dans un point, un million de Guerriers. Permettez que, faiſant l'office des

(†) Ce ſont là les trois ſuivans que le Poëte donne, dans *Henri VI*, au Général Talbot; & ce ſont ſans doute les *dogues de la guerre*, dont il eſt fait mention dans le *Jules-Céſar*. Cette image guerrière de Henri, reſſemble fort à la deſcription que Montfaucon donne d'un Mars trouvé à Breſſe, lequel traîne en leſſe un lion & une lionne, rampans à ſes pieds & le flattant, comme pour obtenir de lui le carnage. *Tollet.*

Holinshed met dans la bouche de Henri V cette réponſe aux prières des habitans de Rouen. « La Déeſſe des batailles, qu'on » nomme *Bellone*, a trois ſuivantes inſéparables, le *carnage*, la » *flamme* & la *famine*». *Steevens.*

(¶) L'original dit : *dans cet O;* preuve évidente du pouvoir de la coutume ſur les langues. L'uſage fréquent d'appeller un cercle un *O*, rendit la petiteſſe de cette comparaiſon ſi inſenſible à Shakeſpear, qu'il l'a pluſieurs fois employée dans les paſſages mêmes où il prétend au ſtyle le plus noble & le plus fier. *Johnſon.*

zéros dans un énorme calcul, nous laiſſions travailler la force de votre imagination. Suppoſez qu'en ce moment, dans l'enceinte reſſerrée de ces murs, ſont enfermées deux grandes Monarchies, dont les fronts levés & menaçants, l'un contre l'autre oppoſés, ne ſont ſéparés que par une étroite ceinture de l'Océan : rempliſſez par vos penſées les vuides que laiſſe notre impuiſſance : diviſez un homme en mille parties, & voyez en lui une armée imaginaire (†) : figurez-vous, lorſque nous parlons des courſiers de bataille, que vous les voyez imprimer leurs pieds ſuperbes ſur le ſein foulé de la terre. C'eſt à votre penſée à créer en ce moment des Rois dans leur majeſté, à les tranſporter d'un eſpace à l'autre, franchiſſant les barrières du tems, & reſſerrant les événemens de pluſieurs années dans la

(†) On voit que Shakeſpear ſentoit parfaitement l'abſurdité de repréſenter des batailles ſur le Théatre ; ce qui n'arrive en effet jamais, ſans que la Tragédie dégénère en farce. On ne peut rien repréſenter aux yeux, que par un objet qui lui reſſemble ; & dans un cercle étroit de planches, jamais on ne pourra montrer rien qui reſſemble à une bataille. *Johnſon.*

D'autres Auteurs du ſiècle de Shakeſpear, ont ſenti, comme lui, ce ridicule. Dans la *belle Pucelle d'Occident*, par Heywood, jouée en 1631, le Chœur entre & dit :

Notre Théâtre repréſente ſi mal une mer,
Que nous ſommes forcés de mettre en récit, dans la bouche d'un Chœur,
Ce qu'on auroit dû montrer en action. Steevens.

durée d'une heure. Pour ſuppléer aux lacunes, ſouffrez qu'un Chœur complette les récits de cette Dramatique Hiſtoire : c'eſt lui qui, dans cet inſtant, tenant la place du Prologue, implore votre attention patiente, & vous prie d'écouter avec bienveillance, & de juger avec indulgence, nos efforts & la Pièce.

SCENE PREMIERE (†).

La Scène repréſente une première ſalle de la Cour d'Angleterre, à Kenelworth.

L'Archevêque de CANTORBÉRY; *l'Evêque d'*ÉLY.

L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

MILORD, je puis vous dire qu'on preſſe vivement la ſignature de ce même Bill, qui auroit, ſuivant toute apparence, & même infailliblement paſſé contre nous, la onzième année du règne du feu

(†) Cette pièce, d'après un paſſage qui ſe trouve dans le Chœur du cinquième acte, fut écrite dans le tems que le Comte d'Eſſex commandoit les troupes en Irlande, ſous le règne d'Éliſabeth. Les événemens qu'elle renferme finiſſent à la troiſième

Roi, ſi la tumultueuſe agitation de ces tems de trouble n'en avoit pas interrompu l'examen.

ÉLY.

Mais, Milord, quel obſtacle lui oppoſerons-nous aujourd'hui ?

CANTORBÉRY.

C'eſt à quoi il faut réfléchir. S'il faut que ce Bill paſſe contre nous, nous perdrons la plus belle moitié de nos domaines : car toutes les terres laïques, que la piété des mourans a données par teſtament à l'Egliſe, nous en ſerions dépouillés. Voici la taxe : d'abord une ſomme ſuffiſante pour entretenir, à l'honneur du Roi, juſqu'à quinze Comtes, quinze cents Chevaliers & ſix mille deux cents bons Gentilshommes; enſuite, pour le ſoulagement des peſtiférés & des pauvres vieillards infirmes & languiſſans, dont le grand âge & le corps ſe refuſent aux travaux, cent Hôpitaux bien pourvus, bien entretenus; & de plus encore, pour les coffres du Roi (†), mille livres ſterling par an : telle eſt la teneur du Bill.

année du règne d'Henri V, lorſque ſon mariage avec Catherine de France, termina les différends entre cette Couronne & l'Angleterre. *Théobald.*

(†) Tout eſt exact dans cette énumération, hors la ſomme demandée pour les coffres du Roi, qui étoit de vingt-deux mille livres ſterling.

ÉLY.

Cette taxe feroit un vuide profond dans nos tréſors.

CANTORBÉRY.

Un vuide ? Elle les épuiſeroit.

ÉLY.

Mais quel moyen de l'empêcher ?

CANTORBÉRY.

Le Roi eſt généreux & plein d'égards.

ÉLY.

Et ami ſincère & zélé de la Sainte Égliſe.

CANTORBÉRY.

Ce n'étoit pas là ce que promettoient les écarts de ſa jeuneſſe. Le dernier ſouffle de la vie n'a pas plutôt abandonné le corps de ſon père, que ſa folie, mourante au même inſtant, ſembla expirer auſſi : oui, au même moment, la raiſon, comme un Ange deſcendu du Ciel, vint & chaſſa de ſon ſein le coupable Adam. Son ame épurée redevint un paradis, où rentrèrent l'innocence & les eſprits céleſtes. Jamais jeune homme ne puiſa d'un trait plus rapide les lumières & la ſcience : jamais la réforme ne vint, d'un cours

plus ſoudain & plus victorieux (†), entraîner, ſubmerger les erreurs & les fautes : jamais le vice, cette hydre aux têtes renaiſſantes, ne perdit ſi promptement ſon trône & tout ſon empire à la fois.

ÉLY.

Quel bienfait du Ciel, que cet heureux changement !

CANTORBÉRY.

Entendez-le raiſonner en Théologie, & tout en admiration, vous formerez un vœu intérieur, c'eſt que le Roi fût un Prélat : écoutez-le diſcuter les affaires de l'État, & vous direz qu'il en a étudié à fond toutes les parties : s'il parle guerre, vous croyez aſſiſter à une bataille, & entendre, dans ſon récit, une muſique vous en peindre le bruit formidable : mettez-le ſur tous les problêmes de la politique, il vous en dénouera le nœud compliqué, auſſi facilement que celui de ſon cordon : auſſi, lorſqu'il parle, l'air, dont rien ne peut captiver la libre indépendance, reſte calme & ſilencieux, & l'admiration muette veille dans l'oreille de ſes auditeurs, pour ſaiſir les maximes qui ſortent de ſa bouche, aſſaiſon-

(†) Alluſion à la manière dont Hercule nettoya les fameuſes étables d'Augias, en y faiſant couler un fleuve. Dès que Shakeſpear parle de l'hydre, il a toujours Hercule dans la tête. *Johnſon.*

nées de graces & de douceur. Il paroît impoſſible que l'exercice & la pratique n'aient pas ſervi de maîtres à ſa théorie profonde ; & c'eſt là la merveille, comment ſon Alteſſe a pu recueillir cette ample moiſſon, lui dont la jeuneſſe étoit livrée à toutes les vaines folies ; lui dont les ſociétés étoient illettrées, groſſières & frivoles ; lui dont les heures étoient remplies par les feſtins, par les jeux, par tous les excès de la débauche ; lui que jamais on n'a vu appliqué à aucune étude ; jamais ſeul dans la retraite, jamais ſéparé de ſes cotteries publiques & du menu peuple avec lequel il aimoit à ſe confondre.

ÉLY.

La fraiſe parfumée fleurit ſous l'ombre de l'ortie ; & c'eſt dans l'humble voiſinage des fruits ſauvages & vulgaires que les plantes ſalutaires s'élèvent & mûriſſent le mieux : ainſi le Prince a caché ſes études & ſes méditations ſous le voile de la diſſipation ; & ſa raiſon, dans cette ombre obſcure, s'eſt accrue tout-à-coup : tel croît dans les ténèbres, par la ſeule force de ſa végétation intérieure, le gazon d'été, qui cache au jour ſa croiſſance inviſible, & étonne le lendemain des progrès de la nuit.

CANTORBÉRY.

Il faut bien que cela ſoit ; car les miracles ont

ceſſé, & nous ſommes obligés de recourir à des moyens naturels, pour expliquer la cauſe de ces effets.

ÉLY.

Mais, mon vénérable Lord, quel moyen de mitiger ce Bill que ſollicitent les Communes? Sa Majeſté penche-t-elle pour ou contre?

CANTORBÉRY.

Le Roi paroît indifférent, ou plutôt, il ſemble incliner beaucoup plus de notre côté, que favoriſer le parti qui le propoſe contre nous; car j'ai fait une offre à Sa Majeſté, au ſujet de la convocation de notre Aſſemblée Eccléſiaſtique, & par rapport aux objets dont on s'occupe actuellement, qui concernent la France, — de lui donner une ſomme plus forte que n'en ait jamais accordé le Clergé à aucun de ſes prédéceſſeurs.

ÉLY.

Et de quel air a-t-il paru recevoir cette offre?

CANTORBÉRY.

Le Roi l'a favorablement accueillie; mais le tems a manqué, pour entendre (comme je me ſuis apperçu que Sa Majeſté l'auroit déſiré) la filiation claire & ſuivie de ſes titres divers & légitimes à certains Du-

chés, & généralement à la Couronne & au Trône de France, en remontant à Édouard, ſon biſaïeul.

ÉLY.

Et quelle cauſe a donc interrompu cette diſcuſſion?

CANTORBÉRY.

A cet inſtant même, l'Ambaſſadeur de France a demandé audience; & l'heure où l'on doit l'entendre, eſt, je penſe, arrivée. Eſt-il quatre heures?

ÉLY.

Oui.

CANTORBÉRY.

Entrons donc, pour connoître le ſujet de ſon Ambaſſade; que je pourrois, je crois, par une conjecture certaine, déclarer, avant même que le François ait ouvert la bouche.

ÉLY.

Je veux vous ſuivre, & je ſuis impatient de l'entendre.

SCÈNE II.

La Salle d'audience s'ouvre.

Paroiſſent le Roi HENRI, GLOCESTER, BEDFORD, WARWICK, WESTMORELAND *&* EXETER.

LE ROI HENRI.

Où eſt mon reſpectable Prélat de Cantorbéry ?

EXETER.

Je ne l'apperçois point encore ici.

LE ROI *à* EXETER.

Cher oncle (†), envoyez-le chercher.

WESTMORELAND.

Mon Souverain, ferons-nous entrer l'Ambaſſadeur ?

LE ROI.

Pas encore, mon couſin. Avant de l'entendre, nous voudrions être éclaircis & décidés ſur quelques

(†) Jean Holland, Duc d'Exeter, fut marié à Éliſabeth, tante du Roi. *Steevens.*

points importans, qui occupent & embarraſſent nos idées, entre nous & la France.

SCENE III.

Les mêmes. Entrent l'Archevêque de CANTORBÉRY *& l'Evêque d'*ÉLY.

CANTORBÉRY.

Que Dieu & ſes Anges immortels gardent votre Trône ſacré, & qu'ils vous accordent d'en être longtems l'ornement!

LE ROI.

Nous vous rendons ſincérement graces de ce vœu! Savant Prélat, nous vous prions de déduire, par ordre, les raiſons; de développer avec une juſtice exacte & religieuſe, pourquoi la Loi Salique, qu'ils ont en France, doit ou ne doit pas être un empêchement à nos prétentions: & à Dieu ne plaiſe, mon cher & fidèle Lord, que votre réponſe ſoit une interprétation apprêtée, & tiſſue d'argumens obliques & forcés en aucun ſens! A Dieu ne plaiſe que vous chargiez ſciemment votre conſcience de ſubtils & coupables ſophiſmes, pour nous préſenter des titres ſpécieux, mais illégitimes, dont la vérité déſavoueroit les fauſſes couleurs! Car Dieu ſait combien de milliers

milliers d'hommes, aujourd'hui pleins de vie & de ſanté, verſeront leur ſang pour ſoutenir le parti auquel votre Révérence va nous exciter : ainſi, ſongez bien auparavant ſur quels motifs vous vous rendez garant de l'avis que vous allez ouvrir, & par quels droits vous réveillez le glaive endormi de la guerre. Nous vous en ſommons, au nom de Dieu : réfléchiſſez-y bien ; car jamais deux pareils Royaumes n'ont lutté enſemble, que le ſang n'ait coulé à grands flots ; & chaque goutte de ce ſang innocent, jette un cri de malédiction, & implore vengeance contre l'homme, dont l'injuſtice affile l'épée, qui exerce de ſi horribles ravages ſur la frêle & courte vie des mortels. Sous la loi de cette recommandation expreſſe, parlez, Milord : nous allons écouter, graver dans notre mémoire, ce que vous allez dire ; & nous croirons, d'un cœur perſuadé, que tout votre diſcours ſort de votre conſcience, auſſi pur que la tache originelle ſort des fonts baptiſmaux (†).

CANTORBÉRY.

Daignez donc m'écouter, gracieux Souverain. — Et vous auſſi, Pairs, qui devez votre vie, votre foi, & vos ſervices à ce Trône Impérial. — Il n'eſt

(†) Ce diſcours eſt une belle leçon pour les Rois, de méditer ſérieuſement leurs motifs, lorſqu'ils ſe préparent à une guerre. *Miſſ. Griffith.*

point d'autre obſtacle aux droits de votre Majeſté ſur la France, que ce principe, qu'ils font venir de Pharamond : *In terram ſalicam mulieres ne ſuccedant; nulle femme ne ſuccédera en terre ſalique.* Et cette terre ſalique, les François, par un Commentaire infidèle, prétendent que c'eſt le Royaume de France, & donnent Pharamond pour le Fondateur de cette Loi, qui exclut les femmes. Et cependant leurs propres Hiſtoriens affirment, de bonne-foi, que la terre ſalique eſt dans la Germanie, entre les fleuves de *Sala* & de l'*Elbe*, où Charles le Grand, après avoir ſubjugué les Saxons, laiſſa derrière lui, & établit un certain nombre de François, qui par dédain pour les femmes Germaines, dont quelques taches honteuſes ſouilloient la vie & les mœurs, y établirent cette Loi: *Que nulle femelle ne ſeroit héritière en terre ſalique* : & cette terre ſalique, comme je l'ai dit, eſt ſituée entre l'*Elbe* & la *Sala*, & s'appelle aujourd'hui, en Allemagne, *Meiſen.* Il eſt donc manifeſte, que la Loi ſalique n'a pas été établie pour le Royaume de France; & les François n'ont poſſédé la terre ſalique que quatre cent vingt-un ans après le décès du Roi Pharamond, vainement ſuppoſé l'auteur de cette Loi. Pharamond décéda l'année de notre rédemption, 426, & Charles le Grand dompta les Saxons, & établit les François au-delà de la rivière de *Sala*, dans l'année 805. De plus, leurs Auteurs diſent, que le Roi Pepin, qui dépoſa Childéric, fit

valoir ſes prétentions & ſon titre à la Couronne de France, comme héritier légitime, étant deſcendu de Blithilde (†), qui étoit fille du Roi Clotaire. Hugues-Capet auſſi, qui uſurpa la Couronne de Charles, Duc de Lorraine, ſeul héritier mâle de la vraie ligne & ſouche de Charles le Grand, pour colorer ſon titre de quelque apparence de vérité (quoique dans la vérité il fût faux & nul), ſe porta pour héritier de *Lady* Lingare (¶), fille de Charlemagne, qui étoit fils de Louis, Empereur, & Louis étoit fils de Charles le Grand. Auſſi le Roi Louis IX, qui étoit l'unique héritier de l'uſurpateur Capet, ne put, portant la Couronne de France, être en paix avec ſa conſcience, juſqu'à ce qu'on lui eût prouvé que la belle Reine Iſabelle, ſon aïeule, deſcendoit en ligne directe de *Lady* Ermengare (§), fille du ſuſdit Charles, Duc de Lorraine; par lequel mariage, la ligne de Charles le Grand avoit été réunie à la Couronne de France : en ſorte qu'il eſt clair, comme le ſoleil d'été, que le titre du Roi Pepin, & la prétention de Hugues-Capet, & l'éclairciſſement qui tranquilliſa la conſcience de Louis IX, tirent tous

(†) Femme de Childéric II.

(¶) Luitgarde.

(§) Ermengarde, fille de Charles, Duc de la baſſe Lorraine, exclu de la Couronne de France, & livré à Hugues-Capet en 991.

leur droit & leur titre des femmes, malgré qu'ils faſſent valoir cette Loi ſalique, pour s'oppoſer aux juſtes prétentions que Votre Majeſté tient du chef des femmes; & ils aiment mieux ſe cacher dans un rézeau tranſparent & groſſier, que d'expoſer à l'épreuve du jour leurs titres faux & corrompus, uſurpés ſur vos ancêtres & ſur vous (†).

LE ROI.

Puis-je, en conſcience & avec droit, haſarder cette revendication?

CANTORBÉRY.

Que le crime en retombe ſur ma tête, auguſte Souverain! Il eſt écrit dans le livre des nombres: *Quand le fils meurt, que l'héritage alors deſcende à la fille.* Mon digne Prince, ſoutenez vos droits: déployez votre étendard ſanglant: tournez vos regards ſur vos illuſtres ancêtres: allez, mon Souverain, allez à la tombe de votre fameux aïeul, de qui vous tenez vos droits, invoquez ſon ame guerrière, & celle de votre grand oncle, Édouard le Prince Noir, qui donna une ſanglante tragédie ſur les champs François,

(†) L'Archevêque, plus fidèle à ſon intérêt qu'à la vérité, expoſe ici comme il veut les prétendus droits de l'Angleterre à la Couronne de France. Son objet eſt de perſuader la guerre, pour empêcher que le Bill, qui menaçoit les tréſors du Clergé, ne paſsât.

& défit toutes leurs forces, tandis que ſon Auguſte père, debout ſur une colline, fourioit de voir ſon fils, comme un jeune lion, ſe baigner dans le ſang de la Nobleſſe ennemie. O vaillans Anglois, qui pouvoiènt avec la moitié de leurs forces, faire face à toute la puiſſance de la France; tandis qu'une moitié de l'armée contemploit l'autre en ſouriant, avec tout le calme d'un ſpectateur tranquille & étranger à l'action!

ÉLY.

Réveillez le ſouvenir de ces morts fameux, & que votre bras puiſſant renouvelle leurs héroïques exploits. Vous êtes leur héritier; vous êtes aſſis ſur leur Trône : le courage & le ſang, qui les a rendus immortels, coule dans vos veines, & mon redoutable Souverain eſt dans la fleur matinale de ſa jeuneſſe : il eſt dans la ſaiſon des grands exploits & des vaſtes entrepriſes.

EXETER.

Vos collègues, les Rois & les Monarques de la terre, attendent tous que vous vous leviez dans votre force, comme ont fait, avant vous, ces lions iſſus de votre race (†).

(†) Alluſion à Édouard III, & au Prince Noir.

WESTMORELAND.

Ils ſavent que Votre Majeſté a, tout à la fois, une cauſe juſte, les moyens & la puiſſance; & rien n'eſt plus vrai : jamais Roi d'Angleterre n'eut de Nobleſſe plus opulente, & des Sujets plus dévoués; & leurs cœurs, laiſſant pour ainſi dire les corps en Angleterre, ont déja paſſé les mers, & ſont campés dans les plaines de France.

CANTORBÉRY.

O que leurs corps, mon Souverain chéri, aillent rejoindre les cœurs, avec le fer & le feu, pour reconquérir vos droits! Pour vous aider dans cette entrepriſe, nous promettons de lever ſur le Clergé, & de fournir à Votre Majeſté, un puiſſant ſubſide, tel que jamais l'Égliſe n'en a encore apporté à aucun de vos ancêtres.

LE ROI.

Il ne ſuffit pas que nous armions pour envahir la France : il faut auſſi prendre nos meſures, pour défendre le Royaume contre l'Écoſſois, qui viendra fondre ſur nous avec toutes ſortes d'avantages.

CANTORBÉRY.

Les habitans des frontières, mon Souverain, ſe-

ront un rempart ſuffiſant pour défendre l'intérieur de l'État contre les incurſions de ces brigands.

LE ROI.

Nous ne parlons pas ſeulement des incurſions de quelques pillards : nous craignons une entrepriſe plus vaſte de l'Écoſſois, qui fut toujours pour nous un voiſin inconſtant & perfide. L'Hiſtoire vous apprendra que mon illuſtre aïeul ne paſſa jamais avec ſes forces en France, que l'Écoſſois ne vînt, comme les flots dans une brèche ouverte, ſe répandre ſur ſon Royaume dépourvu, avec le torrent de ſa puiſſance, harcelant de vives & chaudes attaques nos Provinces dégarnies, bloquant les Châteaux & les Villes de ſiéges opiniâtres, au point que l'Angleterre, nue & ſans défenſe, a tremblé & chancelé ſous les efforts de ces funeſtes voiſins.

CANTORBÉRY.

Elle a éprouvé plus de peur que de dommage, mon Souverain ; & voyez-en la preuve dans les exemples qu'elle a donnés elle-même. — Lorſque tous ſes Chevaliers étoient paſſés en France, & qu'elle n'étoit plus que comme une veuve en deuil de l'abſence de tous ſes Nobles, non-ſeulement elle s'eſt bien défendue elle-même, mais elle a pris & enveloppé, comme un cerf égaré, le Roi des Écoſſois : elle l'envoya en France, décorer de Rois captifs, la re-

nommée du Roi Edouard, & elle enrichit ſes faſtes d'autant de gloire & de louanges, que le ſable de la mer eſt riche en débris précieux de naufrages, & en tréſors abîmés ſous les eaux.

EXETER.

Mais il y a un mot fort ancien & très-vrai;

Si vous voulez conquérir la France,
Commencez d'abord par dompter l'Écoſſe.

car lorſque l'aigle Angloiſe eſt ſortie pour chercher proie au-dehors, la belette Écoſſoiſe vient en rampant ſe gliſſer dans ſon nid ſans défenſe, & dévore ſa royale couvée (†), & elle en détruit encore plus qu'elle n'en peut dévorer.

ÉLY.

La conſéquence ſeroit donc que l'aigle doit reſter dans ſes foyers : & cependant ce n'eſt là qu'une néceſſité imaginaire; car nous avons des aſyles où enfermer nos biens, & de petits piéges pour prendre les petits voleurs. Quand les bras armés combattent au-dehors, la tête, prudente & ſage, ſait ſe défendre au-dedans; car dans le gouvernement, quoique formé de parties ſéparées (¶), du haut, du moyen

(†) *Jouant le rat en l'abſence du chat.*

(¶) Cette idée paroît empruntée du traité de Cicéron : *de Re-*

& du bas ordre, toutes s'uniſſent & s'accordent dans un ſeule & même harmonie naturelle, comme les ſons dans la muſique.

CANTORBÉRY.

Cela eſt vrai : auſſi le Ciel a diviſé l'économie de l'homme en fonctions diverſes ; toutes ſes parties dans un effort continuel, tendent à un but commun, la ſubordination : telle eſt auſſi la diſtribution des travaux des abeilles, créatures merveilleuſes, qui en montrant à l'homme la règle de la nature, enſeignent à un Royaume peuplé de Sujets, l'art de l'ordre & du gouvernement. Elles ont un Roi & des Officiers de différente eſpèce : les uns, Magiſtrats ſévères, inſpectent les travaux & les fautes domeſtiques ; d'autres, hardis Commerçans, ſe haſardent ſur les airs, & vont négocier au loin ; d'autres, ſoldats intrépides, armés de leurs dards, butinent ſur les tendres boutons de l'été ; & chargés de leurs larcins, ils reviennent, d'un vol triomphant, au palais de leur Souverain. Lui, dans ſon active & vigilante Majeſté, préſide & veille ſur le travail des Architectes bourdonnans, qui conſtruiſent leurs lambris d'or ; ſur les

publicâ, lib. 2 : *ſic ex ſummis & mediis & infimis interjectis ordinibus, ut ſonis, moderatam ratione civitatem, conſenſu diſſimiliorum concinere ; & quæ harmonia à muſicis dicitur in cantu, eam eſſe in civitate concordiam.* Théobald.

citoyens qui paîtriſſent la cire & le miel; ſur le peuple d'artiſans laborieux qui arrivent en foule, & dépoſent, à la porte étroite de l'État, leurs précieux fardeaux; & la Juſtice, à l'œil ſévère, au ſon menaçant, livre aux pâles exécuteurs, les ſujets lâches & pareſſeux. — Voici ma concluſion. — Que pluſieurs parties, qui ont un rapport direct vers un centre commun, peuvent agir en ſens contraires, comme pluſieurs flèches, lancées de points différens, volent vers un ſeul but, comme pluſieurs limpides rivières ſe confondent dans une ſeule mer (†): de même pluſieurs entrepriſes, toutes ſur pied à la fois, peuvent aboutir à une même fin, & marcher toutes de front, ſans que l'une ſouffre de l'autre: ainſi, mon Souverain, en France! Partagez votre heureuſe Nation en quatre portions; prenez-en une pour conquérir la France; elle ſuffira avec vous pour ébranler toute la Gaule: & nous, ſi avec les trois autres quarts de nos forces, reſtés dans le ſein du Royaume, nous ne pouvons pas défendre nos portes contre la dent du dogue Écoſſois, je conſens qu'il nous déchire en pièces, & que notre Nation perde à jamais ſa réputation de courage & de ſageſſe.

(†) *Comme pluſieurs rues ſe croiſent & ſe rencontrent dans une Ville, comme pluſieurs lignes dans le centre d'un cadran ſolaire.* L'Archevêque eſt un homme érudit, & qui prodigue les comparaiſons & les mots; il a le babil de la ſcience, & ſe complaît à parler.

LE ROI.

Qu'on introduiſe les Ambaſſadeurs envoyés de la part du Duphin. Notre réſolution eſt bien priſe : &, par le ſecours du ciel & le vôtre, vous, Nobles, le nerf de notre puiſſance, la France une fois à nous, ou nous la plierons à notre joug, ou nous briſerons ſon Empire en éclats : ou l'on nous verra aſſis ſur ſon trône, gouvernant, dans une vaſte domination, ſes riches Duchés qui valent preſque tous des Royaumes, ou nous dépoſerons ces oſſemens dans une urne inglorieuſe, privés de ſépulture & ſans aucun monument qui conſerve notre ſouvenir. Oui; il faut, ou que notre Hiſtoire célèbre librement, à pleine & haute voix, nos exploits, ou que notre tombeau, muet, comme l'eſclave du ſerrail Ottoman, garde ſur nous un ſilence éternel, & ne ſoit pas même honoré de la plus ſuccincte & de la plus fragile épitaphe.

SCENE IV.

Les mêmes. Entrent les AMBASSADEURS *de France.*

LE ROI.

Nous voici maintenant diſpoſés à connoître les intentions de notre cher couſin, le Dauphin; car

nous apprenons que vous nous ſaluez de ſa part, & non de celle du Roi.

L'AMBASSADEUR.

Votre Majeſté veut-elle nous permettre d'expoſer librement la commiſſion dont nous ſommes chargés ? Autrement, nous nous bornerons à lui faire entendre, avec réſerve & ſous des termes enveloppés, l'intention du Dauphin, & notre ambaſſade.

LE ROI.

Nous ne ſommes point un tyran, mais un Roi Chrétien : nos paſſions nous obéiſſent en ſilence, enchaînées à notre volonté comme les criminels qui ſont aux fers dans nos priſons : ainſi, déclarez-nous les intentions du Dauphin avec une franchiſe ouverte & ſans contrainte (†).

L'AMBASSADEUR.

Les voici en peu de mots. Votre Alteſſe, par ſes députés qu'elle a dernièrement envoyés en France,

(†) Belle réponſe de Henri ! Le reſſentiment peut être excuſable dans un particulier ; mais il eſt impardonnable dans un Roi : il doit ſe conſidérer comme la loi, qui eſt ſans paſſion. Dès que ſe détournant de l'intérêt public, il emploie ſon pouvoir pour venger les affronts perſonnels, la royauté ceſſe, & la tyrannie commence. *Miſtriſſ. Griffith.*

a revendiqué certains Duchés, au nom & aux droits de votre glorieux prédéceſſeur, le Roi Édouard III. En réponſe à cette prétention, le Prince, notre maître, dit : que vous vous reſſentez trop de votre jeuneſſe, & il vous avertit de bien ſonger, qu'il n'eſt en France aucun Domaine qu'on puiſſe conquérir avec une gavotte, & que vous ne pouvez pas là introduire vos orgies dans les Duchés : en indemnité, il vous envoie, comme un préſent plus conforme à vos inclinations, ce tréſor ; & il demande qu'en reconnoiſſance de ce don, vous laiſſiez là les Duchés que vous réclamez, & qu'ils n'entendent plus parler de vous. Voilà ce que dit le Dauphin.

LE ROI *au Duc d'*EXETER, *qui ouvre le baril doré apporté par les Ambaſſadeurs.*

Quel tréſor, cher oncle ?

EXETER, *avec ſurpriſe.*

Des balles de paume, mon Souverain !

LE ROI.

Nous ſommes charmés de trouver le Dauphin ſi plaiſant avec nous, & nous vous remercions, & de ſon préſent & de vos peines. Quand une fois nous aurons ajuſté nos raquettes à ces balles, nous eſpérons, avec l'aide de Dieu, jouer en France un jeu à frapper la couronne du Roi, ſon père, & l'envoyer

dans la grille (†). Dites-lui qu'il vient d'engager la partie avec un adverſaire mutin, qui pouſſera ſes chaſſes dans toutes les Cours de France. Nous ſaiſiſſons à merveille le trait de ſatyre qu'il veut lancer ſur nous, à cauſe des égaremens de notre jeuneſſe; il ne réfléchit pas à l'uſage que nous en avons fait. Non, jamais nous n'avons fait cas de ce trône chétif de l'Angleterre, & en conſéquence, vivant comme loin de lui, nous nous ſommes abandonnés à une licence effrénée; comme il arrive toujours, que les hommes vivent plus joyeuſement, quand ils ſont chez l'étranger. Mais dites au Dauphin, que je reprendrai ma dignité, que je me conduirai en Roi, & que je déployerai toute l'étendue de ma grandeur, quand je m'éléverai ſur le trône de France. C'eſt pour y parvenir, que dépoſant ici ma Majeſté, je me ſuis confondu dans la foule obſcure du peuple, & me ſuis abaiſſé à ſes arts laborieux. Mais c'eſt en France qu'on me verra remonter avec tant d'éclat, que j'éblouirai tous les yeux : oui, le Dauphin ſera aveuglé en contemplant les rayons de ma gloire. Et dites encore à ce Prince ſi plaiſant, que ce badinage de ſa façon a changé ſes balles de paume en boulets (¶) de pierre, & que ſa conſcience reſtera mortellement chargée de la ven-

(†) *Grille*, *chaſſe*, termes du jeu de paume.

(¶) On ne mit pas d'abord des boulets de fer dans les canons, mais des pierres. *Steevens.*

geance meurtrière qu'elles feront voler dans ſes États. Cette plaiſanterie fera pleurer mille veuves privées de leurs époux, mille mères privées de leurs enfans: elle coûtera la ruine des Villes & des Châteaux renverſés; des générations qui ne ſont pas encore nées, auront des ſujets de maudire l'inſultante ironie du Dauphin. Mais les événemens ſont dans la main de Dieu, que je prends pour mon Juge; & c'eſt en ſon nom, annoncez-le au Dauphin, que je me mets en marche pour me venger, ſuivant mon pouvoir, & déployer un bras armé par la Juſtice, dans une cauſe ſainte & légitime. Allez, ſortez de ces lieux en paix, & dites au Dauphin que ſa raillerie paroîtra le jeu d'un eſprit bien léger & bien indiſcret, lorſqu'elle fera verſer plus de larmes qu'elle n'a excité de ſoûrires. — (*A des Lords*). Conduiſez ces Députés ſous une sûre eſcorte. — Partez : adieu. (*Les Ambaſſadeurs ſortent*).

SCENE V.

Les mêmes.

EXETER.

C'EST là vraiment un joyeux meſſage!

LE ROI.

Nous eſpérons bien en faire rougir l'auteur : ainſi,

mes Lords, ne perdons aucun inſtant qui puiſſe accélérer notre expédition; car nous n'avons plus maintenant d'autres penſées que la France, après que nos devoirs envers Dieu ſeront remplis; ils doivent paſſer avant nos affaires. Raſſemblons promptement le nombre de troupes néceſſaires pour ces guerres, & méditons tous les moyens qui peuvent hâter & ſoutenir notre eſſor, avec une célérité que la prudence avoue : car, j'en atteſte Dieu, nous châtierons le Dauphin aux portes de ſon père : ainſi, que chacun donne une tâche à ſes penſées, & s'occupe des moyens d'entamer promptement cette belle entrepriſe.

(*Tous ſortent*).

ACTE II.

ACTE II.

LE CHŒUR.

MAINTENANT toute la jeuneſſe d'Angleterre brûle d'une ardeur martiale : la brillante dépouille du luxe & du plaiſir repoſe oubliée d'elle, dans les recoins obſcurs de ſes foyers. Les ſeuls Artiſans du fer s'enrichiſſent & proſpèrent, & l'honneur eſt la ſeule penſée qui règne dans tous les cœurs Anglois. Ils vendent le champ qui les nourriſſoit, pour acheter un cheval de bataille ; & plus rapides que Mercure & ſes aîles, ils volent ſur les pas du Roi, modèle ſublime de tous les Rois Chrétiens. L'Eſpérance (†) eſt aſſiſe

(†) L'image & la penſée ſont très-belles. L'Eſpérance, aſſiſe dans les airs, déſigne la hauteur de leur ambition ; & cette épée, dont le fer eſt caché dans un amas de couronnes, exprime bien, que tout le ſentiment du danger eſt abſorbé dans les penſées de la gloire. *Warburton.*

Cette idée eſt priſe des anciennes repréſentations de trophées dans les tapiſſeries & la peinture. Il eſt très-ordinaire d'y voir des épées entourées de couronnes navales & murales. *Steevens.*

Dans l'Arſenal de la Cavalerie, à la tour de Londres, on voit Édouard III repréſenté avec deux couronnes ſur ſon épée, par alluſion aux deux Royaumes de France & d'Angleterre, dont il fut couronné l'héritier. *Tollet.*

ſur les airs, tenant une épée, dont le fer, depuis la garde juſqu'à la pointe, eſt caché ſous l'amas de couronnes de toutes grandeurs qui l'entourent; couronnes d'Empereur, de Rois & de Ducs, promiſes à Henri & aux braves qui le ſuivent. Le François, que des avis certains ont inſtruit de ce redoutable appareil, tremblant & plein d'alarmes, cherche à détourner, par les ruſes de la pâle politique, les menaces & les projets de l'Angleterre. O Angleterre! ton étroite enceinte eſt l'emblême de ta grandeur : un corps de nain qui renferme un cœur de géant! De combien d'exploits n'enrichirois-tu pas ta gloire, ſi tous tes enfans avoient pour leur mère la tendreſſe & les ſentimens de la Nature! Mais vois ta diſgrace! La France a trouvé dans ton ſein un nid de cœurs faux, que ſon or remplit de crimes & de trahiſons. Elle a trouvé trois hommes corrompus; l'un, Richard, Comte de Cambridge; le ſecond, le Lord Henri Scroop de Marsham; le troiſième, Thomas Grey, Chevalier de Northumberland, ont, pour l'or de la France (ô crime!), ſcellé une conſpiration avec la France alarmée; & c'eſt de leurs mains que ce Roi, l'honneur des Rois, doit périr! ſi l'enfer & la trahiſon tiennent leurs promeſſes. La ſomme eſt payée : les traîtres ſont d'accord. — Le Roi eſt parti de Londres, & la ſcène eſt maintenant tranſportée à Southampton. Avant que le Roi s'embarque pour la France, Spectateurs, daignez mettre un frein à votre impatience;

& franchiſſez, ſans répugnance, l'intervalle des lieux; ſecondez nos efforts, pour reſſerrer tant d'événemens dans un eſpace étroit. C'eſt à Southampton que le Théatre s'ouvre en ce moment: c'eſt là qu'il faut vous aſſeoir. De ce lieu nous vous ferons paſſer en France, & nous vous en ramènerons, en vous promettant de charmer les mers, & de vous procurer un paſſage heureux & calme: car, autant que nous le pourrons, nous tâcherons que nul de vous n'éprouve, pendant tout le ſpectacle, ni dégoût ni nauſée. Mais juſqu'à ce moment du départ du Roi, c'eſt dans Southampton que nous transférons la ſcène.

(*Le Chœur ſort*).

SCENE PREMIERE.

Le Caporal NYM, *& le Lieutenant* BARDOLPH.

BARDOLPH.

AH! je ſuis charmé de vous rencontrer, caporal Nym.

NYM.

Bonjour, Lieutenant Bardolph (†).

(†) C'eſt à cette ſcène que commence la liaiſon de cette Pièce avec la ſeconde partie d'Henri IV. Les caractères ſeroient équivoques, & les événemens inintelligibles, ſans la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé dans les deux Pièces précédentes d'Henri IV. *Johnſon.*

BARDOLPH.

Eh bien ! Le vieux Piſtol & vous, êtes-vous toujours amis ?

NYM.

Pour moi, certes cela m'eſt bien égal : je ne fais pas grand bruit ; mais quand l'occaſion ſe préſentera, on me verra la ſaiſir en ſouriant. N'importe, il arrivera ce qui pourra. Non, je n'oſe pas me battre ! Mais je ne veux que donner un coup-d'œil, & puis tenir mon fer devant moi. Ce fer n'eſt pas bien hiſtorié ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? Il n'en fera pas moins bien ſon affaire ; autant qu'épée d'homme vivant, & voilà tout.

BARDOLPH.

Pardieu ! il faut que je ſacrifie les frais d'un déjeûné pour vous rapatrier : cela fera du moins qu'après cela, nous pourrons aller tous trois en France comme de bons frères. Allons, ainſi ſoit-il ! Caporal Nym ? Hé bien ?

NYM.

Ma foi, je vivrai tant que j'ai à vivre, voilà ce qu'il y a de sûr ; & quand je ne pourrai plus vivre, je ferai comme je pourrai. Voilà tout ce que j'ai à dire là-deſſus, & tout finit là.

BARDOLPH.

Ce qu'il y a de certain, caporal, c'eſt qu'il eſt marié à Hélène *Quickly* ; & il n'eſt pas douteux que celle-ci, en cela, vous a manqué eſſentiellement ; car enfin elle vous avoit donné ſa foi.

NYM.

Je ne ſais pas : il faut bien que les choſes arrivent comme elles doivent arriver. Les gens peuvent dormir quelquefois, & pen-

dant ce tems-là avoir leur gorge à côté d'eux; & comme on dit, les couteaux ont des tranchans. Il faut laiſſer aller les choſes. Quoique Dame patience ſoit un peu laſſe, cependant elle ſe traîne encore. Il faudra bien que les choſes prennent une fin : enfin je ne puis rien dire.

SCENE II.

(*Dans ce moment arrivent* PISTOL & QUICKLY).

BARDOLPH.

PARDIEU, voilà le vieux Piſtol & ſa femme qui viennent. Oh çà! mon cher caporal, faites uſage de toute votre patience dans cette rencontre. — Hé bien! comment vous va, mon Hôte Piſtol?

PISTOL.

Hem! Que veux-tu dire, toi doguin, avec ton *Hôte?* Morbleu! je jure par cette main que j'en déteſte le titre; auſſi mon Hélène ne tiendra plus d'Hôtel garni.

QUICKLY.

Non, ſur ma foi, je n'en tiendrai pas encore long-tems; car nous n'oſerions prendre en penſion une douzaine de femmes honnêtes vivant de leur petit bien, ſans que les gens ne s'imaginent auſſi-tôt, que c'eſt qu'on tient un lieu ſuſpect. — Oh! par notre Dame (*appercevant Nym & les épées tirées*), qu'eſt-ce que je vois? Son épée tirée! — On va voir bientôt ſe commettre ici un adultère volontaire, & un meurtre tout enſemble.

BARDOLPH *à* PISTOL.

Mon cher enſeigne ! Mon cher caporal, ne faites point d'eſclandre ici.

NYM.

Bah !

PISTOL.

Bah toi-même (†), chien d'Iſlande, vil lévrier d'Iſlande, aux longues oreilles.

QUICKLY.

Mon bon caporal Nym, fais voir ta valeur, mon fils, en rengaînant ton épée.

NYM *à* PISTOL.

Veux-tu les planter là, & nous retirer à l'écart ? Tiens, je voudrois t'avoir *ſolus* (*ſeul*).

PISTOL.

Solus (¶) ! Qu'entends-tu par ton ſolus, maudite vipère. Je te ripoſte ton ſolus juſques dans les entrailles ; car je peux t'incendier, oui, & la mêche de Piſtol eſt allumée, & il ne tardera pas à faire feu.

(†) Johnſon penſe que c'eſt une alluſion à une opinion accréditée du tems d'Éliſabeth, qu'il y avoit dans le Nord une Nation qui avoit des corps humains & des têtes de chien.

Sous le règne d'Henri V, les Anglois avoient une pêcherie ſur les côtes de Norwége & d'Irlande. *Steevens.*

(¶) Piſtol ſe fâche du mot de *ſolus* qu'il n'entend pas, comme ce cocher de fiacre qui ſe trouvoit inſulté de l'épithète de *Géographe*.

NYM.

Je ne ſuis pas le Démon Barbaſon (†) : vous ne pouvez pas me conjurer. — Il me prend une humeur de vous donner le tour paſſablement bien. Si vous commencez une fois à ſalir vos termes avec moi, Piſtol, vous pouvez compter que je vous frotterai avec ma rapière, pour parler net, comme je le vais faire. Tenez, ſi vous voulez ſeulement venir à quatre pas, je vous chatouillerai les inteſtins de la belle manière, comme je le ſai faire; & voilà le plaiſant de la choſe!

PISTOL.

Oh! vil fanfaron, qui fais ici le quelqu'un & le furieux! Ton tombeau bâille, & la mort s'avance ſur toi. Rends l'ame. (*Il va pour lui paſſer ſon épée au travers du corps*).

BARDOLPH, *en les ſéparant.*

Écoutez, écoutez-moi un peu auparavant. Celui de vous qui donnera le premier coup, peut compter que je lui paſſerai mon épée au travers du corps juſqu'à la garde; & je le ferai, foi de ſoldat.

PISTOL.

Voilà un ſerment bien redoutable! Ce grand feu là s'abbattra. — Donne-moi ton poing, entends-tu? Donne-moi ta patte de devant, te dis-je? Ma foi, j'admire l'excès de ton courage.

NYM.

Tiens, pour te parler clair & net, je te couperai la gorge un de ces jours, & voilà le plaiſant de la choſe.

(†) *Barbaſon* eſt un nom de Démon qu'on a déja vu employé dans les Femmes joyeuſes de Windſor.

PISTOL.

Couper la gorge ? N'eſt-ce pas ce que tu dis? Je t'en défie mille fois, mâtin de Crete. Crois-tu t'emparer de ma femme? Oh non ! Va-t-en à l'Hôpital, & retire de l'infamie ta Dol-tear-Sheat; oui, elle-même, & épouſe-la. Pour moi ; j'ai & j'aurai ma chère *jadis* Quickly pour femme, & en peu de mots voilà tout. Cours à l'Hôpital.

SCENE III.

Arrive le petit PAGE *de Falſtaff.*

LE PAGE.

Mon cher Hôte Piſtol, accourez donc bien vîte chez mon maître; & vous auſſi, l'Hôteſſe, il eſt bien mal & au lit. Mon bon Bardolph, viens, toi, fourrer ton nez ardent entre ſes draps, pour lui ſervir de baſſinoire. En bonne foi, il eſt bien malade; ſans plaiſanterie.

BARDOLPH.

Veux tu courir, petit coquin !

QUICKLY.

Par ma foi, je ne lui donne pas bien des jours encore, avant qu'il aille apprêter un ſplendide repas aux corbeaux. Le Roi l'a frappé au cœur. Oh çà, mon mari, ne tarde pas à me ſuivre.

(*Quickly ſort*).

SCENE IV.

Les autres.

BARDOLPH.

Allons, vous raccommoderai-je à préſent tous les deux? Tenez, il faut que nous aillions voir la France tous enſemble. Pourquoi diable employer ces couteaux à ſe couper la gorge les uns aux autres?

PISTOL.

Laiſſons d'abord les eaux ſe déborder, & les harpies crier après leur pâture (†).

NYM.

Vous me payerez les huit ſchelings que je vous ai gagnés l'autre jour à un pari?

PISTOL.

Fi! Il n'y a que la canaille qui paie.

NYM.

Oh! pour cela, je ne le paſſerai pas, par exemple; & voilà le plaiſant de la choſe.

PISTOL.

Il faudra voir qui des deux eſt le plus brave. Allons, tire à fond. (*Ils mettent tous deux l'épée à la main*).

BARDOLPH.

Par l'épée que je tiens, celui qui porte la première botte, je le tue: oui, par cette épée, je le ferai comme je le dis.

(†) C'eſt-à-dire, laiſſons auparavant mourir Falſtaff.

PISTOL.

Diable ! l'épée vaut un ſerment, & les ſermens doivent être reſpectés.

BARDOLPH.

Caporal Nym, veux-tu te réconcilier avec l'autre ; là, être bons amis ; ou ne le veux-tu pas ? Eh bien, ſoyez donc ennemis avec moi auſſi. — Je t'en prie, mon ami, rengaîne.

NYM.

Je veux avoir mes huit ſchelings que j'ai gagnés à un pari.

PISTOL.

Hé bien, je te donnerai ton *noble* (†) comptant, & je te payerai encore à boire : l'amitié & la fraternité régneront dorénavant entre nous : je vivrai par Nym, & Nym vivra par moi. Cela n'eſt-il pas juſte ? Car je ſerai Vivandier dans le camp, & nos profits croîtront. Donne-moi ta main.

NYM.

Moi, je veux mon *noble*.

PISTOL.

Tu l'auras en eſpèces ſonnantes.

NYM.

Allons donc ; ſoit : & voilà le plaiſant de la choſe !

(†) *Noble*, un noble à la roſe ; ancienne monnoie d'or Angloiſe, qui valloit ſix ſchelings huit ſols.

SCENE V.

L'HOTESSE *revient.*

L'HOTESSE.

Aussi vrai comme ce ſont des femmes qui vous ont mis au monde.... Oh! accourez bien vîte chez le Baron : ah le pauvre cher cœur ! Il a été ſi bien ſecoué d'une fièvre tierce quotidienne, qu'il fait pitié à voir. Mes chers bons amis, venez donc chez lui.

NYM.

Le Roi lui a fait paſſer la bile dans le ſang; voilà le vrai de l'hiſtoire.

PISTOL.

Nym, tu as dit la vérité; il a le cœur fracturé & *corroboré*.

NYM.

Le Roi eſt un bon Roi; mais enfin, on en dira ce qu'on voudra; il a ſes humeurs auſſi.

PISTOL.

Allons-nous en conſoler le pauvre Baron; car, parbleu! nous n'avons pas envie de mourir.

(*Ils ſortent*).

SCENE VI.

La Scène eſt à Southampton.

EXETER, BEDFORD & WESTMORELAND.

BEDFORD.

J'EN atteſte Dieu ; le Roi eſt bien hardi, de ſe confier à ces traîtres.

EXETER.

Ils ne tarderont pas à être arrêtés.

WESTMORELAND.

Quel calme! quel maintien plein de douceur & de ſérénité ils affectent! On diroit que la fidélité repoſe dans leurs cœurs, entre l'obéiſſance & la loyauté.

BEDFORD.

Le Roi eſt inſtruit de tous leurs complots, par des avis interceptés, dont ils ne ſe doutent guères.

EXETER.

Quoi! l'homme qui étoit ſon compagnon de nuit (†),

(†) Le Lord Scroop étoit tellement en faveur auprès du Roi,

qu'il avoit enrichi & comblé de faveurs dignes des Princes, qu'il ait pu ainſi, pour une bourſe d'or étranger, vendre la vie de ſon Souverain à la trahiſon & à la mort !

(*On entend les trompettes*).

SCENE VII.

Le ROI, SCROOP, CAMBRIDGE, GREY, *& ſuite.*

LE ROI.

MAINTENANT les vents ſoufflent d'un point favorable, & nous allons nous embarquer. — Milord de Cambridge, & vous mon cher Lord de Marsham, & vous, brave Chevalier, déclarez-moi vos penſées. N'eſpérez-vous pas que l'armée qui nous ſuit ſur nos vaiſſeaux, s'ouvrira un paſſage au travers de la France, & exécutera l'entrepriſe pour laquelle nous l'avons raſſemblée ?

---

qu'il l'admettoit quelquefois à partager ſon lit, dit Holinshed. Ce titre familier de *bedfellow*, *compagnon de lit*, qui aujourd'hui nous paroît étrange, étoit très-commun autrefois parmi l'ancienne Nobleſſe. Nous avons encore une lettre du ſixième Comte de Northumberland avec cette adreſſe, *à ſon bien-aimé couſin Thomas Arondel*, & qui commence par ces mots : *Mon cher compagnon de lit.* Steevens.

SCROOP.

Rien n'eſt plus sûr, mon Souverain, ſi chacun fait ſon devoir.

LE ROI.

Je n'en doute point : nous ſommes bien perſuadés que nous n'emmenons pas de cette iſle un cœur qui ne ſoit de la plus parfaite intelligence avec le nôtre, & que nous n'en laiſſons pas un ſeul derrière nous, qui ne faſſe des vœux pour que le ſuccès & la conquête ſuivent nos pas.

CAMBRIDGE.

Jamais Monarque ne fut plus aimé & plus redouté que ne l'eſt Votre Majeſté, & je ne crois pas qu'il y ait un ſujet dont le cœur ſoit chagrin & mécontent, ſous l'ombre propice de votre Gouvernement.

GREY.

Ceux mêmes qui furent les ennemis de votre père, ont noyé tout le fiel de leur ame dans des ſentimens plus doux ; ils vous ſervent avec des cœurs remplis de ſoumiſſion & de zèle.

LE ROI.

Nous vous devons pour ces avantages une grande reconnoiſſance : & nous oublierons les fonctions & l'uſage de cette main, avant d'oublier de récompenſer

le mérite & les ſervices, ſuivant leur étendue & leur importance.

SCROOP

C'eſt le moyen de prêter au zèle des muſcles d'acier : l'eſpérance de rendre à Votre Majeſté des ſervices nouveaux, nous rafraîchira toujours des travaux paſſés.

LE ROI.

Nous n'attendons pas moins de vous. — Mon oncle Exeter, faites élargir cet homme empriſonné d'hier, qui s'eſt permis des railleries ſur notre perſonne. Nous faiſons réflexion, que c'eſt l'excès du vin qui le pouſſoit à cette licence ; à préſent que ſes ſens refroidis l'ont rendu plus calme, nous lui pardonnons.

SCROOP.

C'eſt un acte de clémence ; mais c'eſt auſſi un excès de ſécurité. Qu'il ſoit puni, mon Souverain : il eſt à craindre que votre indulgence, & l'exemple de ſon impunité, n'enfantent plus de coupables.

LE ROI.

Ah! laiſſez-nous exercer la clémence.

CAMBRIDGE.

Votre Majeſté peut l'exercer, & cependant punir auſſi.

GREY.

Prince, ce ſera montrer encore une aſſez grande clémence, ſi vous lui faites don de la vie, après lui avoir fait ſubir un châtiment rigoureux.

LE ROI.

Ah! c'eſt votre excès de zèle & d'attachement pour moi, qui vous porte à preſſer le ſupplice de ce malheureux. Eh! ſi l'on ne ferme pas les yeux ſur des fautes légères, produites par le trouble de la raiſon, de quel œil faudra-t-il regarder des crimes capitaux, conçus, médités, & arrêtés dans le cœur, lorſqu'ils paroîtront devant nous? — Nous voulons qu'on élargiſſe cet homme, quoique Cambridge, Scroop & Grey.... dans leur tendre zèle, & leur inquiète ſollicitude pour la conſervation de notre perſonne, déſirent ſa punition. — Paſſons maintenant à notre expédition de France. — Qui ſont ceux qui doivent recevoir de nous une commiſſion?

CAMBRIDGE.

Moi, Milord. Votre Majeſté m'a enjoint de la demander aujourd'hui.

SCROOP.

Vous m'avez enjoint la même choſe, mon Souverain.

GREY.

GREY.

Et à moi auſſi, mon digne Souverain.

LE ROI.

Tenez, Comte de Cambridge, voilà votre commiſſion. — Voici la vôtre, Lord Scroop de Marſham. — Et vous, Chevalier Grey de Northumberland, recevez auſſi la vôtre. (*Il leur donne à chacun un écrit contenant leur crime*). Liſez-la, & apprenez que je connois tout votre mérite. — Nous nous embarquerons cette nuit. (*Les traîtres, à la lecture, ſe troublent & pâliſſent*). — Quoi; qu'avez-vous donc, mes Lords? Que voyez-vous dans ces écrits, qui puiſſe vous faire ainſi changer de couleur? — Ciel! quel trouble ſe peint ſur leurs viſages! Leurs joues ſont de la couleur du papier qu'ils tiennent! — Hé bien, qu'avez-vous donc lu qui vous alarme, qui vous glace le ſang, & décolore ainſi vos traits?

CAMBRIDGE.

Je confeſſe mon crime, & je me livre à la merci de Votre Majeſté.

GREY & SCROOP, *enſemble*.

C'eſt à votre clémence que nous avons recours.

LE ROI.

La clémence vivoit dans mon cœur, mais vos

conſeils l'ont étouffée, l'ont aſſaſſinée : c'eſt une honte à vous, d'oſer parler de clémence ! Vos propres argumens ſe tournent contre votre ſein, comme un dogue furieux contre le ſein de ſon maître, pour le déchirer. — Voyez-vous, mes Princes, & vous, mes nobles Pairs, ces monſtres nés dans l'Angleterre ? Le Lord Cambridge, que voilà..... vous le ſavez, combien mon amitié étoit empreſſée à le combler de tous les dons qui pouvoient l'honorer ; hé bien, cet homme, pour quelques viles guinées, a lâchement comploté, a juré aux Agens clandeſtins de la France, de nous aſſaſſiner ici même, à Hampton : & ce Chevalier..... qui ne devoit pas moins que Cambridge à nos bontés, a fait le même ſerment. — Mais que te dirai-je à toi, Lord Scroop ? Toi, cruelle, ingrate, ſauvage & inhumaine créature ! Toi, qui tenois la clef de mes conſeils les plus ſecrets ; toi, qui connoiſſois le fond de mon cœur ; toi, qui aurois pu monnoyer en or ma propre perſonne, ſi tu avois entrepris de m'employer à cet uſage pour ton intérêt, eſt-il bien poſſible qu'un vil ſalaire de l'étranger ait tiré de ton ſein une étincelle de malice, ſeulement aſſez pour offenſer mon petit doigt ? Ta conduite eſt ſi étrange pour moi, que, malgré l'évidence de ton crime auſſi viſible à mes yeux, que l'eſt la différence du jour & de la nuit, mon œil a peine encore à ſe perſuader qu'il le voit. La trahiſon & le meurtre ſe tiennent enſemble, comme deux Furies dévouées l'une à l'autre,

attachées au même joug ; & leur union eſt auſſi naturelle, que celle qui lie la cauſe & l'effet; elle n'excite point de ſurpriſe : mais toi, ton crime fait pouſſer un cri d'étonnement, en offrant la trahiſon & le meurtre unis en toi, contre nature, & par le renverſement de toutes les loix ordinaires ! Quel que ſoit le démon artificieux, qui ait inſpiré à ton cœur cette révoltante & inattendue atrocité, il doit avoir enlevé tous les ſuffrages de l'enfer, & rempotté la palme de la méchanceté. Les autres démons, qui ſuggèrent des trahiſons, ne ſont que des manœuvres groſſiers & ſubalternes, qui ne travaillent en damnation qu'à l'aide de couleurs, de prétextes, de formes revêtues d'apparences de raiſon & de vertu propres à éblouir : mais le Génie infernal, qui a ſi bien manié ton ame, n'a fait que te commander la révolte, ſans te donner d'autre motif pour t'engager à la trahiſon, que l'honneur de te revêtir du nom de traître. Ce démon qui t'a ſubornté, pourroit parcourir fiérement l'Univers, & rentrant dans le fond du Tartare, dire aux légions infernales : « Non, jamais je ne pourrai gagner une ame auſſi fa» cilement, que j'ai gagné celle de cet Anglois ». — Oh ! de quel affreux ſoupçon tu as empoiſonné la douceur du ſentiment de la confiance (†) ! Eſt-il

(†) En effet, une des plus funeſtes conſéquences de la perfidie, eſt la diminution de cette douce confiance, qui fait le bonheur de la vie, & l'éveil du ſoupçon, qui eſt le poiſon de la ſociété. *Johnſon.*

des hommes qui paroiſſent attachés à leur devoir ? Tu le paroiſſois auſſi. Sont-ils graves & ſavans ? Tu l'étois auſſi. Sont-ils ſortis d'une famille illuſtre ? Et toi auſſi. Semblent-ils religieux ? Tu ſemblois tel auſſi. Sont-ils ſobres dans leur vie, exempts des paſſions groſſières, des excès de la folle joie, des emportemens de la colère, montrant une ame égale & conſtante, que ne domine jamais la fougue du ſang, toujours décens & modeſtes dans leur parure, accomplis en tout point, ne ſe déterminant jamais ſur le ſeul témoignage des yeux, ſans qu'il fût confirmé par celui des oreilles, & ne ſe fiant à tous deux qu'après l'examen d'un jugement ſain & épuré ? Tu offrois l'apparence de toutes ces belles & rares qualités. Auſſi ta chûte laiſſe-t-elle une ſorte de tache, qui s'étend ſur l'homme le plus parfait, & le ternit de quelque ſoupçon. Je pleurerai ſur toi ; car il me ſemble que cette trahiſon de toi ! eſt comme une ſeconde chûte de l'homme. — (*A Exeter*). Leurs crimes ſont manifeſtés : arrêtez-les, pour qu'ils en répondent aux Loix : & que Dieu veuille les abſoudre de la peine due à leurs complots !

EXETER.

Je t'arrête pour crime de haute trahiſon, ſous le nom de Richard, Comte de Cambridge.

Je t'arrête pour crime de haute trahiſon, ſous le nom de Henri, Lord Scroop de Marsham.

Je t'arrête pour crime de haute trahiſon, ſous le

nom de Thomas Grey, Chevalier de Northumberland.

SCROOP.

C'eſt avec juſtice que Dieu a dévoilé nos deſſeins. Je ſuis moins affligé de ma mort que de ma faute, & je conjure Votre Majeſté de me la pardonner encore, quoique je la paie de ma vie.

CAMBRIDGE.

Pour moi..., ce n'eſt pas l'or de la France qui m'a ſéduit (1), quoique je l'aie accepté comme un motif apparent, pour hâter l'exécution de mes deſſeins: mais je rends graces au ciel qui les a prévenus, & c'eſt pour moi un ſentiment de joie ſincère, qui me conſolera au milieu même de mon ſupplice. Je prie Dieu & vous, mon Roi, de me pardonner.

GREY.

Jamais ſujet fidèle ne vit avec plus d'allégreſſe la découverte d'une trahiſon dangéreuſe, que je n'en reſſens moi-même en cet inſtant, en me voyant préſervé d'un attentat exécrable. Mon Souverain, pardonnez-moi ma faute (†), mais en prenant ma vie.

(†) Un des conſpirateurs contre la Reine Éliſabeth, je crois que c'eſt Parry, finit la lettre qu'il lui adreſſe, par ces mots: *A culpâ, ſed non a pœnâ, abſolve me, my dear Lady*; ma très-chère Souveraine, abſolvez-moi de la faute, mais non pas

LE ROI.

Que Dieu vous pardonne dans ſa miſéricorde ! Écoutez votre arrêt. Vous avez conſpiré contre notre perſonne ſacrée, vous vous êtes ligués avec un ennemi déclaré, & vous avez reçu l'or de ſes coffres pour ſalaire de ma mort ; & par ce crime, vous conſentiez à vendre votre Roi au meurtre, ſes Princes & ſes Pairs à la ſervitude, ſes Sujets à l'oppreſſion & au mépris, & tout ſon Royaume à la dévaſtation. Quant à l'outrage fait à notre Perſonne, nous n'en demandons point de vengeance ; mais c'eſt un devoir pour nous de ſonger à la ſûreté de notre Royaume, dont vous avez tous trois cherché la ruine, & nous ſommes forcés de vous livrer à ſes loix. Sortez de ces lieux, coupables & malheureuſes victimes, & allez à la mort. Dieu veuille, dans ſa clémence, vous accorder la force d'en ſavourer l'amertume avec patience, & le repentir ſincère de votre énorme forfait ! Qu'on les emmène. (*On les entraîne*) (†). Maintenant, Lords, en France ! Cette entrepriſe vous promet, comme à nous, une gloire éclatante. Nous ne doutons plus de l'heureux ſuccès de cette guerre. Puiſque Dieu a dai-

---

de la peine. Cette lettre étoit très-connue du tems de Shakeſpear.

Toute cette ſcène a été étendue & retravaillée par l'Auteur, depuis la première édition. *Johnſon.*

(†) Ils furent exécutés à la vue de l'armée. *Échard.*

gné, dans ſa bonté, dévoiler à la lumière cette fatale trahiſon, qui s'éroit cachée ſur notre route, pour nous traverſer à l'entrée de notre carrière, nous devons croire à préſent, que tous les obſtacles s'applaniront devant nous. Ainſi, commençons, chers compatriotes: remettons nos forces entre les mains du Tout-Puiſſant, & ne différons plus d'entamer l'exécution. Allons gaiemenr à bord : que les étendards de la guerre ſe déploient & s'avancent. Plus de Roi d'Angleterre, s'il n'eſt pas auſſi Roi de France !

(*Tous ſortent*).

SCENE VIII.

La Scène change, & repréſente la maiſon de l'Hôteſſe Quickly, dans Éaſtcheap.

Entrent PISTOL, NYM, BARDOLPH, *le Page de Falſtaff, & l'Hôteſſe* QUICKLY.

L'HOTESSE *à* PISTOL.

JE t'en prie, mon cœur, mon cher petit mari, ſouffre que je te remène à Staines.

PISTOL.

Non, mon grand cœur eſt tout navré. Allons, Bardolph, réveille ton humeur joviale ; Nym, ranime tes bravades & ta verve ; & toi, petit drôle, arme ton courage, car Falſtaff eſt mort : il

nous faut lui témoigner nos regrets, & faire honneur à sa mémoire.

BARDOLPH.

Je voudrois être avec lui quelque part, soit au ciel ou en enfer.

L'HOTESSE.

Oh! pardieu, il n'est pas en enfer celui-là, j'en suis sûre : il est dans le sein d'Arthur, si jamais homme y fut. Il a fait la plus belle fin ; & il a passé comme un enfant plein d'innocence (†) qui sort du baptême! Il étoit entre midi & une heure, quand il a passé : oui, précisément à la descente de la marée (¶) ; car quand une fois j'ai vu qu'il commençoit à tracasser avec ses draps, à jouer avec des fleurs, & à rire en regardant le bout de ses doigts, j'ai bien vu qu'il n'y avoit plus pour lui qu'un chemin a prendre ; car il avoit le nez aussi pointu, que le bec d'une plume affilée sur des tablettes de chagrin. — « Comment donc, Monsieur le Baron, lui dis-je : Qu'est-ce que c'est donc, cher homme ? Allons, prenez courage ». Mais il se mit à crier, *mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !* trois ou quatre fois : & pour le réconforter, je lui dis qu'il ne devoit pas penser comme çà au bon Dieu (§) ; que je ne

(†) *Chrisom'd ;* chrisom, étoit une robe blanche dont on enveloppoit l'enfant au sortir du baptême. *Steevens.*

(¶) Le Docteur Mead cite une opinion de son tems, qu'il a l'air de croire lui-même, qu'on ne mouroit jamais qu'a la descente de la marée. La moitié des morts qui arrivent à Londres, réfutent cette idée ; mais elle étoi commune parmi les femmes du tems du Poëte Johnson.

Les mêmes symptômes des approches de la mort, se trouvent rapportés dans Celse, Lommius, Hypocrate & Galien : *Manus ante faciem attollere, nuscas venàri quasi inani opera, floccos carpere de vestibus, vel pariete, & in se ipso hoc expertus fuit Galenus.* Van Sweeten.

(§) Une femme qui étoit sur l'eau dans un orage, & qui craignoit d'être

croyois pas qu'il fût encore néceſſaire de s'embarraſſer la tête de ces penſées-là, mais il me dit pour toute réponſe, de lui couvrir davantage les pieds. Je mis ma main dans le lit pour le tâter, & il étoit froid comme marbre. Je lui tâtai les genoux & puis un peu plus haut, & de-là un peu plus haut encore, mais tout étoit déja froid comme marbre !

NYM.

On dit qu'il crioit après du vin d'Eſpagne.

L'HOTESSE.

Oh ! cela eſt bien vrai.

BARDOLPH.

Et après les femmes.

L'HOTESSE.

Ah ! cela n'eſt pas vrai, par exemple.

LE PAGE.

Très-vrai, pardieu ; car il a dit lui-même que c'étoient des diables incarnés.

L'HOTESSE.

Il eſt vrai qu'il n'a jamais pu ſouffrir la carnation.... C'étoit une couleur qui ne lui revenoit point.

LE PAGE.

Il diſoit un jour comme çà, que le diable l'emporteroit à cauſe des femmes.

---

noyée, s'écria dans ſa peur, *Jéſus, recevez nos ames.* Doucement, Madame lui dit le Batelier, j'eſpère bien que nous n'en ſommes pas encore là.

L'HOTESSE.

Il eſt bien vrai qu'il déclamoit comme çà de tems en tems contre les femmes; mais c'eſt qu'il étoit goutteux dans ce tems-là, & puis c'étoit de la proſtituée de Babylone qu'il parloit.

LE PAGE.

Ne vous ſouvenez-vous pas d'un jour qu'il apperçut une mouche ſur le nez de Bardolph, & qu'il dit que c'étoit une ame damnée qui brûloit dans l'enfer ?

BARDOLPH.

Eh bien, eh bien, l'aliment qui entretenoit ce feu là eſt au diable. Ce nez rubicond eſt toute la fortune que j'ai amaſſée à ſon ſervice.

NYM.

Décamperons-nous, enfin ? Le Roi ſera parti de Southampton.

PISTOL.

Allons, partons. Tends-moi le bec, mon amour; aie bien ſoin de mes effets & de mes meubles : prends le bon ſens pour guide (†). *Choiſiſſez & payez comptant*, voilà tout ce que tu as à dire. Ne fais crédit à perſonne; car les ſermens ne ſont que paille légère, & la foi des hommes ne vaut pas une feuille d'oublie; & *tiens bien*, eſt le meilleur chien de baſſe-cour, ma poulette : c'eſt pourquoi, prends *caveto* (¶) pour ton conſeiller. Va

(†) C'étoit un conſeil donné bien à propos à l'Hôteſſe Quickly, qui avoit imprudemment laiſſé Falſtaff s'endetter avec elle.

(¶) *Caveto*, mot latin qui ſignifie, *prends garde*.

à préſent nettoyer tes cryſtaux (†). Allons, camarade, aux armes; partons pour la France; & comme des ſangſues, mes amis, ſuçons, ſuçons juſqu'au ſang.

LE PAGE.

Ma foi, c'eſt une mauvaiſe nourriture, à ce qu'on dit.

PISTOL, *au* PAGE.

Prends un baiſer ſur ſes douces lèvres, & marche : allons.

BARDOLPH.

Adieu, notre Hôteſſe.

NYM.

Je ne ſaurois t'embraſſer, moi; voilà le plaiſant de la choſe; mais çà n'y fait rien. — Adieu, toujours.

PISTOL.

Fais voir que tu es une bonne ménagère; ſois ſage & ſédentaire; je te l'ordonne.

L'HOTESSE.

Bon voyage : adieu.

(†) Cela pourroit ſignifier, *eſſuie tes yeux*; mais, ſuivant tous les Commentateurs, cela doit plutôt ſignifier, *va nettoyer les verres de ton Hôtellerie*.

SCENE IX.

Le Théatre repréſente le Palais du Roi de France.

LE ROI, LE DAUPHIN, *le Duc de* BOURGOGNE, *& le* CONNÉTABLE.

LE ROI DE FRANCE.

AINSI l'Anglois s'avance contre nous avec une armée nombreuſe. Il eſt important de redoubler d'efforts & de ſoins, pour faire une défenſe honorable & digne de la Majeſté de notre Trône. Les Ducs de Berry, de Bretagne, de Brabant & d'Orléans vont partir; & vous auſſi, Dauphin; pour viſiter, réparer & fortifier nos Villes de guerre, les pourvoir de braves ſoldats, & de toutes les munitions néceſſaires; car l'Angleterre, dans ſon attaque, fond avec la violence dont les eaux ſe précipitent vers le centre d'un gouffre. Il eſt donc à propos de prendre toutes les meſures que la prévoyance & la crainte nous conſeillent, à la vue des traces récentes qu'a laiſſées ſur nos plaines l'Anglois fatal à la France, qui l'a trop mépriſé.

LE DAUPHIN.

Mon Auguſte père, il convient, ſans doute, de

nous armer contre l'ennemi. La paix elle-même, quand la guerre ſeroit douteuſe, & que nulle querelle ouverte ne tiendroit les eſprits en alarmes, la paix ne doit jamais plonger un Royaume dans un ſommeil (†) aſſez profond, pour diſpenſer de lever, d'aſſembler des troupes, d'entretenir les places fortes, & de faire tous les préparatifs comme ſi l'on étoit menacé d'une guerre : c'eſt d'après ce principe que je dis, qu'il eſt à propos que nous partions tous pour viſiter les parties foibles de la France & les places endommagées ; mais faiſons-le, ſans montrer aucune alarme. Non, nous pouvons être auſſi tranquilles, que ſi nous apprenions que l'Angleterre fût en mouvement pour une Danſe Moreſque (¶) de la Pentecôte ; car, mon reſpectable Souverain, l'Angleterre a ſur ſon Trône un ſi vain automate de Roi, ſon ſceptre eſt le jouet d'un jeune homme ſi frivole, ſi extravagant, ſi ſuperficiel, qu'elle n'eſt pas dans le cas d'inſpirer la crainte.

LE CONNÉTABLE.

Ah! ne parlez pas ainſi, Prince Dauphin : vous

(†) Le meilleur moyen de faire & de maintenir la paix, c'eſt l'épée à la main.

(¶) On a vu la diſſertation qui eſt au commencement du dixième volume. Dix hommes du Comté d'Hereford, qui avoient exécuté cette Danſe une année du règne de Jacques premier, rempliront, de leurs âges réunis, un eſpace de douze ſiècles.

vous méprenez trop ſur le caractère de ce Roi. Que votre Alteſſe interroge les Ambaſſadeurs récemment arrivés de Londres; ſachez d'eux, avec quelle grandeur il a reçu leur Ambaſſade; de quel nombre de ſages Conſeillers il eſt environné; combien il eſt modeſte & diſcret dans ſes objections; mais auſſi, combien il eſt redoutable par la conſtance de ſes réſolutions, & vous vous convaincrez que ſes folies paſſées, n'étoient que le maſque du Brutus de Rome, qui cachoit la prudence ſous le manteau de la folie (†).

LE DAUPHIN.

Non, Connétable, il n'en eſt pas ainſi; mais quoique votre opinion ne ſoit pas la nôtre, il n'importe. Lorſqu'il eſt queſtion de ſe défendre, le mieux eſt de ſuppoſer l'ennemi plus fort qu'il ne le paroît; c'eſt le moyen que tout ſoit dans l'ordre, & abondamment pourvu. Un plan étroit & trop économique de préparatifs, reſte au-deſſous des beſoins; c'eſt un avare, qui pour épargner un peu d'étoffe, eſtropie ſon vêtement.

LE ROI DE FRANCE.

Voyons dans Henri un ennemi puiſſant, & ſongez,

(†) Ainſi nous voyons le jardinier couvrir d'une fange impure les plantes les plus délicates, & qui doivent bourgeonner les premières.

Princes, à armer toutes vos forces, pour le combattre. Sa race s'eſt engraiſſée de nos dépouilles, & il eſt ſorti de cette famille ſanguinaire, qui vint comme un fantôme nocturne, nous épouvanter juſqu'au ſein de nos foyers : témoin ce jour trop mémorable de notre honte, où les champs de Crécy virent cette bataille ſi fatale à la France, lorſque tous nos Princes furent enchaînés par le bras de ce Prince au nom ſiniſtre, de cet Édouard, dit le Prince Noir, tandis que ſon père, debout dans ſa ſtature majeſtueuſe, ſur le ſommet d'une montagne, la tête élevée dans les régions de l'air, & couronnée des rayons dorés du ſoleil, contemploit ſon héroïque fils, & ſourioit de le voir mutiler l'ouvrage de la Nature, & défigurer toute cette belle jeuneſſe que Dieu & les François avoient créée depuis vingt années. Ce Henri eſt un rejetton de cette tige victorieuſe : craignons ſa vigueur native & ſes hautes deſtinées.

SCENE X.

Les mêmes. Arrive un COURRIER.

LE COURRIER.

DES Ambaſſadeurs d'Henri, Roi d'Angleterre, demandent audience à Votre Majeſté.

LE ROI DE FRANCE.

Nous la donnerons dans l'inſtant même. Allez, & introduiſez-les. (*Aux Princes*). Vous voyez, mes amis, avec quelle ardeur cette chaſſe eſt ſuivie.

LE DAUPHIN.

Tournez la tête, & vous arrêterez ſa courſe. Les chiens les plus lâches pouſſent leurs plus bruyans abois, lorſque la proie, qu'ils ont l'air de menacer, court bien loin devant eux. Mon reſpectable Souverain, expédiez promptement ces Anglois, & qu'ils apprennent de quelle Monarchie vous êtes le Chef. Un excès de préſomption, mon Prince, n'eſt pas un vice auſſi bas, auſſi dangereux, qu'un humiliant mépris de ſoi.

SCENE XI.

Les mêmes. EXETER *eſt introduit.*

LE ROI DE FRANCE.

VENEZ-VOUS de la part de notre frère d'Angleterre ?

EXETER.

De ſa part; & voici le ſalut qu'il adreſſe à Votre Majeſté.

Majeſté. Il vous demande, au nom du Dieu Tout-Puiſſant, de vous dépouiller vous-même, & de dépoſer cet éclat & ces grandeurs empruntées, qui par le don du Ciel, par la loi de la Nature & des Nations, lui appartiennent à lui & à ſes héritiers : oui, de lui rendre cette Couronne & tous ces honneurs multipliés, que la force & la coutume a conſacrés en droits, & que le cours des ſiècles a accumulés ſur la Couronne de France. Et afin que vous ſoyez convaincu que ce n'eſt pas de ſa part une réclamation injuſte & téméraire, tirée de parchemins uſés dans la nuit des ſiècles depuis long-tems évanouis, & arrachés de la pouſſière antique de l'oubli, il vous envoie cet arbre généalogique, dont chaque branche expoſe à la mémoire une filiation évidente & démontrée. (*Il remet un papier au Roi*). Il vous ſomme de jetter les yeux ſur cette tige & ſes rameaux ; & après que vous aurez vu qu'il deſcend directement du plus fameux de ſes glorieux ancêtres, d'Édouard III, il vous enjoint de céder à l'inſtant votre Couronne & votre Royaume, que vous ne tenez que par uſurpation ſur lui, qui eſt né ſon véritable & ſeul propriétaire.

LE ROI DE FRANCE.

Et ſi on le refuſe, qu'arrivera-t-il ?

EXETER.

Une guerre ſanglante, qui vous y forcera : car ;

quand vous cacheriez ſa Couronne dans les derniers replis de vos cœurs, il ira l'y déterrer : & c'eſt dans ce projet qu'il s'avance, traînant après lui les tempêtes, comme un Dieu environné de ſes foudres & de ſes ouragans. Si ſa paiſible requête n'eſt pas écoutée, il vient lui-même vous y contraindre. Il vous enjoint, au nom ſacré de l'Éternel, de lui remettre ſa Couronne, & de prendre en pitié toutes les malheureuſes victimes, que le monſtre affamé de la guerre menace de ſa dent affreuſe, & s'apprête à dévorer; & il rejette ſur votre tête les larmes des veuves, les cris des orphelins, le ſang du peuple égorgé, les gémiſſemens des jeunes vierges, qui vous redemanderont leurs époux, leurs pères & leurs tendres frères, immolés dans cette querelle meurtrière. Voilà ſa réclamation, ſa menace, & mon meſſage : à moins que le Dauphin ne ſoit préſent. S'il eſt dans cette aſſemblée, je ſuis chargé auſſi d'un meſſage pour lui.

LE ROI DE FRANCE.

Quant à nous, nous voulons examiner plus à loiſir cette réclamation. Demain vous porterez nos dernières intentions à notre frère d'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Quant au Dauphin, je le repréſente. Quel meſſage lui envoie l'Anglois?

EXETER.

Le dédain & le défi, le plus profond mépris, & tout ce qui peut vous l'exprimer, ſans avilir ſa propre grandeur; voilà l'opinion & le ſalut qu'il vous adreſſe. Ainſi parle mon Roi; & ſi votre père ne répare pas, en ſatisfaiſant ſans réſerve à toutes ſes demandes, l'amère raillerie dont vous avez inſulté Sa Majeſté, il vous en punira ſi ſévérement, que les échos des cavernes & des ſouterrains de la France retentiront du châtiment de votre faute : ſes canons vont vous répondre, & repouſſer ſur vous votre inſultante ironie.

LE DAUPHIN.

Dites-lui que, ſi mon père lui rend une réponſe gracieuſe, c'eſt contre ma volonté; car je ne déſire rien tant que de lier une partie avec le Roi d'Angleterre; & c'eſt dans cette vue, que pour aſſortir le préſent à la frivolité de ſa jeuneſſe, je lui ai fait l'envoi de ces balles de paume de Paris.

EXETER.

Et en revanche, il fera trembler juſqu'aux fondemens votre Louvre de Paris, fût-il la Cour Souveraine de la puiſſante Europe. Et ſoyez bien sûr que vous ſerez grandement étonné, comme nous, ſes ſujets, l'avons été de trouver une ſi vaſte différence entre ce qu'annonçoient les jours de ſa jeuneſſe, & ce qu'il eſt aujourd'hui. Aujourd'hui, il pèſe le tems

juſqu'au dernier ſcrupule ; & vos pertes vous l'apprendront, s'il s'arrête dans la France.

LE ROI DE FRANCE.

Demain vous ſerez amplement inſtruit de nos réſolutions.

EXETER.

Expédiez-nous promptement, de crainte que notre Roi ne vienne ici lui-même nous demander raiſon de nos délais : il eſt déja deſcendu ſur vos rivages.

LE ROI DE FRANCE.

Vous ſerez bientôt congédié, avec des propoſitions avantageuſes. Ce n'eſt pas trop d'une courte nuit, pour répondre ſur des objets de cette importance.

ACTE III.

LE CHŒUR.

AINSI, d'une vîteſſe égale à celle de la penſée, la Scène vole ſur l'aîle rapide de l'imagination. Figurez-vous le Roi dans l'appareil de la guerre, au pont de Hampton (†), montant ſur l'Océan, ſuivi de ſa belle flotte, dont les pavillons de ſoie agitent l'air & les rayons du Soleil matineux : livrez-vous à l'eſſor de votre imagination, & voyez dans ſes peintures les mouſſes graviſſans le long des cordages des vaiſſeaux : écoutez le ſifflet perçant, qui attache l'ordre & l'intelligence à des ſons confus : voyez les voiles enflées des vents inviſibles & ſubtils, entraîner au travers de la mer ſillonnée, ces maſſes énormes qui préſentent leurs vaſtes flancs aux vagues amoncelées : imaginez que vous êtes debout ſur le rivage, d'où vos yeux contemplent une cité mouvante ſur les ondes : tel eſt le tableau que préſente cette flotte royale, dirigeant ſa courſe vers Harfleur. Suivez! ſuivez! Attachez votre penſée à la pouppe des vaiſſeaux, & quittez

(†) Il eſt à remarquer que la plaine où campa Henri V avec ſon armée, avant de s'embarquer pour la France, eſt à préſent couverte en entier par la mer, & appellée *Weſtport*. *Warton*.

notre isle, tranquille & silencieuse, comme les heures de la nuit profonde, gardée par des vieillards, des enfans & des femmes, qui tous ont passé ou n'ont pas atteint encore l'âge de la force & de la vigueur. Car quel est celui, dont un léger duvet ait orné le menton, qui n'aura pas voulu suivre cette brave élite de guerriers courageux aux rives de la France ? —Que la pensée vole : voyez un siége dans la France : contemplez les canons sur leurs affuts, ouvrant leurs bouches fatales sur Harfleur bloqué. —Supposez que l'Ambassadeur revient de la Cour des François, & annonce à Henri que le Roi lui offre sa fille Catherine, & avec elle, en dot, quelques vains & stériles Duchés. —L'offre ne plaît point à Henri, & déja l'actif cannonier touche de sa mèche redoutée le bronze infernal (*on entend une alarme, une décharge de canons de siége*), & tout se renverse devant ses foudres. Continuez d'être favorables, & que vos pensées aggrandissent & complettent le tableau.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente Harfleur aſſiégé.

LE ROI HENRI, EXETER, BEDFORD, GLOCESTER, *& des Soldats avec des échelles de ſiéges.*

LE ROI.

ALLONS, encore une fois à la brèche, chers amis, encore une fois : emportez-la d'aſſaut, ou comblez-la de morts. Dans la paix, rien ne ſied tant à un homme que l'humble modeſtie & une tranquille douceur; mais lorſque la tempête de la guerre ſouffle à nos oreilles, alors imitez l'active fureur du tigre : roidiſſez vos muſcles, réveillez tout le ſang de vos veines, défigurez les traits de l'homme ſous les ſpaſmes convulſifs de la rage, prêtez à votre œil un aſpect rerrible & menaçant, comme le canon braqué dans les embraſures d'une fortereſſe : que votre ſourcil froncé l'ombrage & inſpire autant d'effroi qu'un rocher ruineux, qui pend & déborde ſa baſe minée par les flots rongeurs de l'Océan (†). — Courage,

(†) Maintenant affilez vos dents, ouvrez de larges narines, contenez avec force votre haleine, & bandez tous vos eſprits à leur dernier effort.

courage, nobles Anglois, dont le ſang découle d'aïeux à l'épreuve de la guerre, d'ancêtres, qui comme autant d'Alexandres, ont, dans ces contrées, combattu depuis le jour naiſſant juſqu'à ſon coucher, & n'ont repoſé leurs épées, que lorſque les ennemis leur ont manqué. Ne déshonorez pas vos mères : prouvez aujourd'hui, que ceux à qui vous donnez le nom de pères, vous ont réellement engendrés : ſervez de modèle aux novices moins aguerris, & enſeignez-leur à combattre. Et vous, braves milices, dont les membres ont été formés dans l'Angleterre, montrez-nous ici la trempe & la vigueur du ſol qui vous a nourris : faites-nous jurer que vous êtes dignes de votre race. Et je n'en doute point ; car il n'en eſt aucun de vous, quelle que ſoit la baſſeſſe obſcure de ſa condition, dont je ne voie les yeux briller des nobles feux de la valeur. Je vous vois tous ardens & frémiſſans comme le chien à la leſſe, qui n'attend que le ſignal pour s'élancer. Hé bien, la chaſſe eſt ouverte : ſuivez l'ardeur qui vous emporte, & dans l'aſſaut, criez : *Dieu pour Henri ! Angleterre & St. George* (†) !

(*Le Roi ſort avec ſa ſuite*).

(*Une alarme : on entend une décharge de canons*).

(†) Ce fut préciſément dans ce tems-là, que Henri Chichèle, Archevêque de Cantorbéry, ordonna, par un décret arrêté dans une Aſſemblée du Clergé de Londres, qu'on fêteroit St. George, & qu'il ſeroit le Patron de la Nation Angloiſe. *Gray.*

SCENE II.

Entrent NYM (†), BARDOLPH, & LE PAGE ROBIN.

BARDOLPH.

ALLONS, avance, avance; à la brêche, à la brêche.

NYM.

Pardieu, Lieutenant, je t'en prie, ne nous preſſe pas ſi fort, il fait un peu chaud. Quant à moi, je n'ai pas un magaſin de vies. La plaiſanterie n'en vaut rien; voilà le fin mot de l'hiſtoire.

PISTOL.

Ce mot eſt des plus juſtes; car les mauvaiſes plaiſanteries abondent ici, les coups pleuvent de droite & de gauche, les pauvres vaſſaux du bon Dieu tombent & meurent par milliers, & l'épée & le bouclier s'acquièrent d'immortels honneurs dans des champs de ſang.

LE PAGE.

(¶) Pour moi, je voudrois être dans une taverne à Londres; je donnerois bien toute ma gloire à venir, pour un pot de bierre & ma sûreté.

PISTOL.

Et moi, s'il ne tenoit qu'à faire des ſouhaits, je ne reſterois pas ici non plus, & je ne ſerois pas dix minutes à t'y rejoindre.

(†) *Niman*, en Saxon, & *nomen*, en Hollandois, ſignifient, *filouter*. *Gray*.

(¶) Fragment d'une chanſon. *Johnſon*.

SCENE III.

Arrive FLUELLEN, *Officier Gallois, qui eſtropie l'Anglois dans la prononciation, & change le* b *en* p, *le* v *en* f, *le* g *en* k, *& le* d *en* t.

FLUELLEN.

A la prêche, canaille; afancez-vous?

PISTOL.

Doucement, doucement, grand Duc; ne ſoyez pas ſi dur à de frêles humains d'argile; calmez cette rage, ralentiſſez cette fougue; allons, de la douceur, mon cher cœur.

NYM, *à Piſtol.*

Voilà ce qu'on appelle de la belle humeur (*à Fluellen*), & votre Seigneurie n'en a que de la mauvaiſe.

(*Ils ſortent pour aller à l'aſſaut*).

SCENE IV.

LE PAGE.

Tout jeune que je ſuis, j'ai bien obſervé ces trois fanfarons. Je ne ſuis certainement qu'un enfant auprès d'eux trois; mais teſs qu'ils ſont, s'ils vouloient me ſervir, il n'y en a pas un d'eux qui fût mon fait: car, par ma foi, trois originaux de cette eſpèce ne font pas enſemble la valeur d'un homme. — Ce Bardolph, par exemple, çà a le cœur plat & la figure rouge, de façon que ſon

front eſt bien armé d'impudence, mais dans le fond de l'ame il tremble. — Et ce Piſtol, il tue tout, mais de la langue; car ſon épée eſt douce comme un mouton : ce qui fait qu'il eſtropie des mots tant qu'on veut; mais il n'entame pas une lance. — Quant à Nym, il a entendu dire que ceux qui parlent le moins ſont les plus braves; voilà pourquoi il dédaigne de dire même ſes prières, de peur de paſſer pour un lâche : mais s'il ne parle guères, il agit encore moins; car il n'a jamais caſſé d'autre tête que la ſienne, & encore étoit-ce contre une borne, un jour qu'il étoit ivre. Cela eſt capable de voler tout ce que cela trouve ſous ſa main; & le *vol*, il l'appelle une *acquiſition*. Bardolph a volé l'autre jour un étui de luth, l'a porté pendant douze lieues, & puis l'a vendu pour trois demi ſols. Ah! pour Nym & Bardolph, ce ſont ma foi les deux doigts de la main en fait de filouterie. A Calais, je les ai vu voler une pèle à feu : ce qui m'a fait penſer que ces gens-là avoient envie de devenir un jour porteurs de charbon (†). Si je les avois crus, ils avoient bonne envie de me rendre auſſi familier avec les poches des autres, que le ſont les gands & le mouchoir; mais il n'eſt pas du tout dans mon caractère, d'ôter de la bourſe d'autrui pour mettre dans la mienne; car il eſt bien clair que cette méthode vous expoſe à *rembourſer* des affronts.... Ma foi, il faut que je les plante là, & que je cherche quelque meilleure condition. Leur infâme conduite me répugne & me ſoulève le cœur : oui, il faut que je renonce à leur dégoûtante ſociété.

(*Il s'en va*).

(†) J'ignore pourquoi *porteur de charbon* ſignifioit, du tems de Shakeſpear, *endurer patiemment des affronts. Johnſon.*

Peut-être, dit M. Eſchemburg, cette expreſſion avoit-elle rapport à celle de la Bible : *Amaſſer des tiſons enflammés ſur la tête de ſon ennemi.* — Dans les proverbes de Ray, on trouve celui-ci : *To carry coals to Newcaſtle*, porter des charbons à Newcaſtle; c'eſt-à-dire, *faire un ouvrage inutile : porter de l'eau à la rivière.*

SCENE V.

Entrent FLUELLEN & GOWER, *qui le ſuit.*

GOWER.

CAPITAINE Fluellen, il faut vous rendre à l'inſtant aux mines : le Duc de Gloceſter veut vous parler.

FLUELLEN.

Aux mines? Allez-vous-en dire au Tuc qu'il n'eſt pas bon d'aller aux mines; car, voyez-vous, ces mines ne ſont pas ſuifant la tiſcipline de la guerre. Les concavités ne ſont pas ſuffiſantes; car, voyez-vous, l'atverſaire (vous pouvez dire çà au Tue, voyez-vous) a creuſé lui-même douze pieds plus bas que les contremines (†). Par mon Cheshus, j'ai peur qu'il ne nous faſſe tous ſauter, ſi l'on ne donne pas de meilleurs ordres.

GOWER.

Le Duc de Gloceſter, qui a la conduite du ſiége, eſt dirigé par un Irlandois qui eſt ma foi un brave homme.

FLUELLEN.

Oh! c'eſt le Capitaine Mackmorris, n'eſt-ce pas?

GOWER.

Oui, je crois.

FLUELLEN.

Par mon Cheshus, c'eſt un âne, s'il y en a un dans le monde;

(†) Fluellen veut dire que l'ennemi a contreminé douze pieds plus bas que les mines. *Johnſon.*

& je le prouferai à ſon nez & à ſa parbe. Il ne connoît pas plus les vraies tiſciplines des guerres, voyez-vous, les tiſciplines des Romains, qu'un enfant qui vient de naître.

SCENE VI.

Les mêmes. *Entrent* MACKMORRIS *& le Capitaine* JAMY (†).

GOWER.

LE voilà qui vient, accompagné du Capitaine Écoſſois & du Capitaine Jamy.

FLUELLEN.

Le Capitaine Jamy eſt un pien merfeilleux & faleureux Capitaine: çà n'eſt pas douteux, & un homme de grante expédition & connoiſſance dans les anciennes guerres, d'après la ſcience particulière que j'ai moi-même de ſes rékles. Par mon Chauveur! il ſoutiendra ſa thèſe auſſi pien qu'aucun militaire dans le monde, ſur les tiſciplines des anciennes guerres des Romains.

JAMY.

Je vous donne le bonjour, Capitaine Fluellen.

(†) Mackmorris & Jamy, Officiers Irlandois & Ecoſſois, cortompent auſſi l'Anglois à leur manière. Je n'ai pas voulu conſerver toutes ces dialectes vicieuſes, de crainte de mettre une bigarrure trop choquante pour les yeux, dans la ſcène écrite, où cela ne fait pas le même effet à la lecture qu'à la reptéſentation. Je me ſuis contenté de donner quelquefois au Capitaine Mackmorris un accent vicieux, reſſemblant à notre Gaſcon, & quelques mots eſtropiés à Jamy.

FLUELLEN.

Ponchour à votre Seigneurie, Capitaine Jamy.

GOWER.

Oh-çà! Capitaine Mackmorris, venez-vous des mines? Les Pionniers ont-ils fini?

MACKMORRIS.

Par Jéſus, çà ne vaut pas le diable. L'ouvrage eſt abandonnée, la trompette a ſonné la retraite; par ma main que voilà, & par l'ame dé mon père, je jure que l'ouvrage ne vaut rien. On y a renoncé, ſans quoi j'aurois fait ſauter la Ville, Dieu mé pardonne! en moins d'une heure. Oh! c'eſt fort mal fait, c'eſt fort mal fait: par ce bras! c'eſt mal fait.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je vous en prie, voudriez-vous pien m'accorder, voyez-vous, quelques petites colloques avec vous, comme qui diroit, pour ainſi tire, touchant, ou comme à l'ékard des tiſciplines de la guerre, les guerres des Romains, par manière de conferſation, voyez-vous, & de pure communication d'amitié; & comme qui diroit, pour ainſi tire, pour la ſatisfaction de mon eſprit. Pour à l'ékard de ce qui concerne les rékles de la tiſcipline militaire, voilà le point....

JAMY.

De bonne-foi, ce ſera la meilleure choſe du monde, mes bons Capitaines, & je m'en vais profiter de cette occaſion, pour prendre congé de vous, avec votre permiſſion.

MACKMORRIS.

Ce n'eſt pas ici le tems de diſcourir, Dieu me pardonne! Le

jour eſt chaud, & le tems & la guerre & le Roi, & les Ducs : ce n'eſt pas là le tems de diſcourir : la Ville eſt aſſiégée, & la trompette nous appelle à la brêche, & nous voilà là à cauſer. Et par mon Jéſu, nous ne faiſons rien ; c'eſt honteux à nous tous tant que nous ſommes : Dieu mé pardonne ! C'eſt une honte dé reſter tranquilles, c'eſt une honte, jé le jure ; & il y a tant de gorges à couper & d'ouvrages à faire ; & il n'y a rien de fait, Dieu mé pardonne !

JAMY.

Par la Sainte Meſſe, avant que ces yeux là que vous voyez ſoient aſſoupis, je ferai de *la bonne* ouvrage, ou je ſerai ſur le carreau : oui, & je travaillerai auſſi courageuſement que je pourrai ; c'eſt bien sûr cela, en deux paroles comme en quatre. Cependant, ſur ma foi, je ſerois bien-aiſe pourtant d'entendre quelques queſtions entre vous deux.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, je penſe, voyez-vous, ſauf fotre correction, qu'il n'y en a pas peaucoup de fotre Nation....

MACKMORRIS.

Dé ma Nation ? Qu'eſt-ce qué c'eſt qué ma Nation ? Eſt-ce une Nation de lâches, de bâtards, de gredins ? Qu'eſt-ce que c'eſt que ma Nation ? Qui parle dé ma Nation ?

FLUELLEN.

Voyez-vous, ſi vous prenez les choſes autrement qu'on ne les dit, Capitaine Mackmorris, par áfanture je pourrois pien penſer que vous ne me traitez pas avec cette affapilité, comme en toute diſcrétion vous devez me traiter, voyez-vous, d'autant que je ſuis autant que vous, tant dans la tiſcipline de la guerre, que par mon lignache & en tout autre genre.

MACKMORRIS.

Je ne vous reconnois pas pour valoir autant que moi ; & Dieu mé pardonne ! Jé vous couperai la tête.

GOWER.

Amis, âmis ; allons, vous vous trompez tous les deux : c'eſt faute de vous entendre.

JAMY.

Oh ! voilà une vilaine ſottiſe. (*On ſonne un pour-parler*).

GOWER.

La Ville demande à parlementer.

FLUELLEN.

Capitaine Mackmorris, quand il ſe troufera une meilleure occaſion, voyez-vous, je prendrai la liperté de vous dire que je connois les tiſciplines de la guerre ; & voilà tout.

(*Ils partent*).

SCENE VII.

SCENE VII.

La Scène eſt devant les portes d'Harfleur.

LE ROI *paroît avec ſa ſuite.*

LE ROI, *aux Habitans qui ſont ſur les remparts.*

QUELLE eſt enfin la réſolution du Gouverneur? Voici le dernier pour-parler que nous admettrons encore. Rendez-vous donc à notre clémence; ou, ſi vous êtes jaloux de votre deſtruction, défiez notre dernière fureur. Car, comme il eſt vrai que je ſuis ſoldat; nom, qui dans mes penſées eſt celui qui me plaît & me ſied davantage, ſi je recommence à battre vos murailles, je ne quitterai plus Harfleur, déja à demi démoli, qu'il ne ſoit enſeveli ſous ſes cendres. Les portes de la clémence ſeront fermées alors, & le ſoldat, au carnage animé, le cœur endurci & féroce, donnant carrière à ſa main ſanguinaire, promènera ſa rage dans vos foyers, avec une conſcience large comme l'enfer, moiſſonnant comme l'herbe vos jeunes enfans dans le bouton de l'âge. Que m'importe à moi, ſi la guerre impie, couronnée de flammes comme le Prince des démons, & le front tout noirci de feux, exerce toutes les horreurs barbares qui ſuivent l'aſſaut & le pillage? Que m'importe à moi, lorſque vous ſeuls en êtes la cauſe, ſi

vos chaſtes vierges tombent ſous la main brûlante du viol effréné ? Quel mors peut arrêter la licence & ſes fureurs, lorſqu'elle roule abandonnée ſur la pente de ſon cours impétueux ? Nous épuiſerons en vain nos ordres & notre voix, pour rappeller des ſoldats acharnés ſur leur proie ; autant commander à l'immenſe Leviathan de venir à notre voix ſur le rivage. Ainſi, habitans d'Harfleur, prenez pitié de votre Ville & de votre Peuple, tandis que mes ſoldats ſont encore ſoumis à mes ordres, tandis que le ſouffle paiſible de la clémence ſuſpend encore le torrent du carnage, la fureur du butin, & le cours contagieux des forfaits atroces : ſi-non, attendez-vous à voir dans un moment le ſoldat aveugle & ſanglant, déchirer d'une main odieuſe la ceinture profanée de vos jeunes vierges, pouſſant en vain leurs cris aigus dans les airs, vos vieillards inſolemment ſaiſis par leurs cheveux blancs, & leurs têtes révérées écraſées contre les murs, vos enfans empalés nuds ſur les lances, à la vue de leurs mères éplorées & perçant les nuages de leurs hurlemens, comme jadis les veuves de Judée pourſuivoient de leurs clameurs les bourreaux de l'affreux Hérode. Que répondez-vous ? Voulez-vous vous rendre & prévenir ces maux ; ou, coupables d'une défenſe trop obſtinée, vous voir ainſi miſérablement détruits (†) ?

(†) Henri multiplie & accumule les images effrayantes, pour

LE GOUVERNEUR *paroît ſur les murs de la Ville.*

Ce jour eſt le terme de notre attente. Le Dauphin, dont nous avions preſſé les ſecours, nous fait répondre que ſes troupes ne ſont pas encore prêtes, ni en état de faire lever un ſi grand ſiège. Ainſi, Roi redouté, nous cédons notre Ville & notre vie à votre généreuſe clémence : entrez dans nos portes ; diſpoſez de nous & de nos biens : nous ne pouvons nous défendre plus long-tems.

LE ROI.

Ouvrez vos portes. — Allons, cher oncle Exeter, entrez dans Harfleur; reſtez-y, & vous y fortifiez puiſſamment contre les François. Faites grace à tous. — Pour nous, cher oncle, l'hiver qui s'approche, & la maladie qui ſe répand ſur nos ſoldats, nous déterminent à nous retirer vers Calais. Ce ſoir nous

---

intimider les habitans, & les déterminer à ſe rendre. — La guerre a ſes barbares droits, ou plutôt ſes injuſtices, que l'humanité ne peut prévenir, que la diſcipline ne peut réprimer, que la Juſtice ne peut punir. La guerre eſt ſon propre légiſlateur, & la victoire eſt ſa propre loi. Quel horrible tableau eſt offert ici de l'état d'un champ de bataille après une victoire ! Il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Une guerre civile excitée entre les animaux les plus féroces, ne préſenteroit pas un portrait ſi affreux. De toutes les eſpèces la plus ſauvage, la plus inhumaine, c'eſt l'eſpèce humaine. *Miſtriſſ. Griffith.*

ſerons votre Hôte dans Harfleur, & demain prêts à nous mettre en marche. (*Fanfare : ils entrent dans la Ville*).

SCENE VIII.

Le Théatre repréſente une ſalle du Palais de la Cour de France.

LE ROI DE FRANCE, LE DAUPHIN; *le Duc de* BOURBON, LE CONNÉTABLE *de France, & autres Seigneurs.*

LE ROI DE FRANCE.

IL eſt certain qu'il a paſſé la rivière de Somme.

LE CONNÉTABLE.

Si nous n'allons pas le combattre, mon Roi, renonçons donc à vivre en France; abandonnons tout, cédons nos riches vignobles à ce peuple barbare.

LE DAUPHIN.

O Dieu vivant! quelques menues boutures de notre Nation, le ſuperflu de la ſubſtance de nos ancêtres, nos rejettons, entés ſur un tronc ſauvage & inculte, s'élèveront-ils ſi rapidement juſqu'aux nues,

& ſurpaſſeront-ils en hauteur la tige dont ils ſont ſortis ?

BOURBON.

Des Normands ; oui, des bâtards Normands ! Mort de ma vie, s'il faut qu'ils traverſent ainſi le Royaume, ſans combat, je veux vendre mon Duché pour acheter une chaumière & quelque marais fangeux, dans cette iſle informe & rocailleuſe d'Albion.

LE CONNÉTABLE.

Dieu des batailles ! où donc ont-ils puiſé cet ardent courage ? Leur climat n'eſt-il pas couvert de brouillards, & engourdi par le froid ? Le ſoleil ne jette qu'à regret ſur leur iſle de pâles rayons ; il tue leurs fruits de ſes ſombres regards : leur bierre ignoble, de l'eau & de l'orge fermenté, boiſſon faite pour des chevaux ſurmenés (†), peut-elle donc échauffer à ce degré leur ſang épais, & l'enflammer de cette bouillante valeur ? Et le ſang François, naturellement vif, avivé encore par les eſprits du vin, paroîtra-t-il glacé auprès du leur ? Oh ! pour l'honneur de notre Patrie, ne reſtons pas oiſifs & immobiles, comme ces glaçons que l'hiver ſuſpend au bord de nos

(†) On donne aux chevaux haraſſés & fièvreux, un breuvage compoſé de ſain-foin & d'eau chaude, appellé en Anglois, *nash*. *Johnſon*.

toits, tandis qu'un peuple, né dans le berceau des frimats, ſe couvre d'une noble ſueur dans nos riches campagnes; riches par leur ſol, mais pauvres, il faut en convenir, par les maîtres efféminés qu'elles nourriſſent.

LE DAUPHIN.

Par l'honneur & la foi des Chevaliers, nos Dames ſe raillent de nous : elles diſent hautement que notre vigueur eſt épuiſée, & qu'elles prodigueront leurs faveurs à la jeuneſſe Angloiſe, pour repeupler la France de bâtards belliqueux.

BOURBON.

Elles nous renvoient aux écoles de danſe de l'Angleterre, & nous conſeillent d'apprendre leurs cabrioles & leurs rapides courantes (†), diſant que toutes nos graces ſont dans nos talons, & que c'eſt dans la fuite que nos ſublimes talens ſe déploient.

LE ROI DE FRANCE.

Où eſt le Héraut Montjoye? Ordonnez-lui de partir ſur le champ. Qu'il aille ſaluer l'Anglois d'un inſultant défi. — Allons, Princes, volez à la plaine, & que l'honneur & le courage donnent à vos cœurs une trempe plus dure que l'acier de vos épées. Charles

(†) Eſpèce de danſe.

d'Albret, Connétable de France : vous auſſi, d'Orléans, Bourbon & Berri, Alençon, Brabant, Bar, Bourgogne; & vous, Chatillon, Rambure, Vaudemont, Beaumont, Grandpré, Rouſſi & Fauconberg, Foix, Leſtrelles, Boucicaut & Charolois; grands Ducs, Princes, Comtes, Barons, Lords & Chevaliers, grands par vos titres & par vos noms, allez vous laver de ce grand opprobre : arrêtez dans ſa courſe Henri d'Angleterre, qui traverſe en vainqueur notre Royaume, & vengez l'inſulte de ſes étendards teints du ſang de Harfleur. Fondez ſur ſon armée, comme un torrent de neiges fond ſur les vallées (†) : tombez ſur lui : vous avez aſſez de forces : ramenez-le dans les murs de Rouen, captif enchaîné ſur un char victorieux.

LE CONNÉTABLE.

Voilà le rôle qui ſied aux Grands d'une Nation! J'ai un regret, c'eſt que l'ennemi ſoit ſi peu nombreux & ſi foible, que ſes ſoldats ſoient épuiſés de faim & des fatigues de leur marche : car, j'en ſuis sûr, auſſi-tôt qu'il verra paroître notre armée, ſon cœur s'abîmera dans la crainte, & ſon plus grand exploit ſera de nous offrir ſa rançon.

LE ROI DE FRANCE.

Allez donc, Lord Connétable : hâtez le départ de

(†) Dont l'humble profondeur reçoit les débordemens que vomiſſent les Alpes ſuperbes qui les dominent.

Montjoye ; qu'il déclare à l'Anglois que nous envoyons ſavoir de lui quelle rançon il veut donner. Vous, Prince Dauphin, vous reſterez avec nous dans Rouen.

LE DAUPHIN.

Non, mon père, j'en conjure Votre Majeſté.

LE ROI DE FRANCE.

N'inſiſtez point : vous reſterez avec nous. — Allons, partez, Connétable ; & vous auſſi, Princes, & rapportez-nous promptement la nouvelle du déſaſtre de l'Anglois.

(*Ils ſortent*).

SCENE IX.

Le Théatre repréſente le camp Anglois.

GOWER & FLUELLEN.

GOWER.

HÉ BIEN, Capitaine Fluellen, venez-vous du pont ?

FLUELLEN.

Je vous aſſure, qu'il y a d'excellente peſogne à ce pont.

GOWER.

Le Duc d'Exeter eſt-il en ſûreté ?

FLUELLEN.

Le Duc d'Exeter eſt auſſi magnanime qu'Agamemnon, & c'eſt un homme que j'aime & que j'honore de toute mon ame, de tout mon cœur, de tout mon reſpect, pour toute ma vie, de toutes mes forces & de tout mon pouſoir. Il n'a pas eu (Dieu ſoit loué & péni!) le plus petit accident du monde. Il a conſerſé le pont le plus facilement, afec une excellente diſcipline. Il y a là, au pont, un ancien Lieutenant; je crois, ſur ma conſcience, que c'eſt un autre Marc-Antoinne pour la faleur; cependant c'eſt un homme qui n'a pas la moindre réputation dans le monde; mais je lui ai vu faire des choſes charmantes.

GOWER.

Comment l'appellez-vous?

FLUELLEN.

On l'appelle l'*Enſeigne Piſtol.*

GOWER.

Je ne le connois pas.

SCENE X.

Arrive PISTOL.

FLUELLEN.

Vous ne le connoiſſez pas? Voilà l'homme.

PISTOL.

Capitaine, je te prie de me faire un plaiſir. Le Duc d'Exeter a beaucoup d'amitié pour toi.

FLUELLEN.

Moi, j'en remercie Dieu ; il eſt vrai que j'ai mérité d'avoir quelque part dans ſon amitié.

PISTOL.

Un certain Bardolph, ſoldat intrépide & courageux, a, par un ſort cruel & par un tour furieux de l'inconſtante roue de cette écervelée de fortune, cette aveugle Déeſſe qui ſe balance ſur une pierre qui roule ſans fin....

FLUELLEN.

Avec votre permiſſion, enſeigne Piſtol, la Déeſſe fortune eſt repréſentée aveugle avec un bandeau devant les yeux, pour vous faire entendre que la fortune de la vie eſt aveugle : & on la peint auſſi avec une roue, pour vous faire voir, & c'eſt la morale qu'il en faut tirer, qu'elle tourne toujours & qu'elle eſt inconſtante, & qu'elle n'eſt que mutabilités & viciſſitudes : & ſon pied, voyez vous, eſt poſé ſur une pierre ſphérique qui roule, roule, roule... A dire vrai, le Poëte en fait une très-excellente deſcription : la fortune, voyez-vous, eſt une excellente morale.

PISTOL.

La Fortune eſt l'ennemie de Bardolph, & le regarde d'un mauvais œil ; car il a volé un ciboire (†), & il doit être pendu : cela fait une vilaine mort. Le gibet eſt bon pour les chiens ; mais l'homme devroit en être exempt. Ne ſouffre donc pas que le chanvre lui coupe le ſifflet. Exeter a prononcé l'arrêt de mort, pour un ciboire de peu de valeur : ainſi, va donc, & parle ; le

(†) En effet, l'Hiſtoire dit qu'il y eut un ſoldat de pendu pour pareil vol.

Duc t'écoutera : empêche que le fil de la vie du pauvre Bardolph ne ſoit coupé avec une ficelle d'un ſol & d'une manière ignominieuſe. Parle, Capitaine, en faveur de ſa vie, & je ſerai reconnoiſſant de ce ſervice.

FLUELLEN.

Enſeigne Piſtol, je fois pien à-peu-près ce que vous voulez dire.

PISTOL.

Allons, tant mieux; réjouis-toi donc de cette occaſion d'obliger.

FLUELLEN.

Certainement, Piſtol, il n'y a pas là de quoi tant ſe réjouir; car, voyez-vous, il ſeroit mon frère, que je prierois le Duc de ſuivre ſon pon plaiſir, & de le faire exécuter; car il faut obſerver la diſcipline.

PISTOL.

La mort & l'enfer pour toi; & fi de ton amitié !

FLUELLEN.

Fort pien.

PISTOL.

Qu'une figue empoiſonnée d'Eſpagne (†).....

(*Piſtol ſort en colère*).

(†) Alluſion aux figues empoiſonnées que donnoient les Italiens & les Eſpagnols à ceux qui étoient l'objet de leur vengeance. *Steevens.*

SCENE XI.

FLUELLEN & GOWER *reſtent.*

FLUELLEN.

FORT pon.

GOWER.

Cet homme là, c'eſt le plus fieffé miſérable qui fut jamais. Je le remets bien à préſent; c'eſt un infâme entremetteur, un coupe-jarret.

FLUELLEN.

Je vous aſſure, qu'il proféroit ſur le pont les plus praves paroles qu'on puiſſe jamais foir dans les plus beaux jours de l'été; mais cela eſt égal, ce qu'il vient de me dire... C'eſt fort pien... Je vous aſſure que quand l'occaſion ſe troufera....

GOWER.

Par Dieu! c'eſt un filou, un bouffon, un fripon, qui de tems en tems va à la guerre, pour avoir l'avantage, à ſon retour à Londres, de ſe parer du coſtume d'un militaire. Ces drôles là ſavent, à point nommé, les noms de tous les chefs d'une armée; ils vous diront par cœur tout ce qui s'eſt paſſé dans le ſervice, & où il s'eſt fait; il vous nommeront les lieux où il y aura eu la moindre eſcarmouche : *c'étoit à tel endroit, à telle brêche, à tel ou tel convoi;* ils vous diront qui s'eſt diſtingué, qui fut tué, qui s'eſt déshonoré, quels étoient les poſtes de l'ennemi; & ils vous rendent cela dans les meilleurs termes de guerre, qu'ils vous aſſaiſonnent de phraſes d'une tournure toute nouvelle. Et vous ne ſauriez vous imaginer l'effet merveilleux que des mouſtaches taillées ſur le patron de celles du Général, & d'horribles cris, con-

trefaiſant ceux d'un camp, ſont parmi des bouteilles fumantes & des eſprits abreuvés de bierre mouſſeuſe. Oh! il faut apprendre à connoître ces miſérables, qui ſont la honte du ſiècle; ou bien vous y ſeriez étrangement trompé tous les jours.

FLUELLEN.

Tenez, Capitaine Gower, je vous dirai pien une choſe, c'eſt que je m'apperçois pien, qu'il n'eſt pas tout ce qu'il voudroit pien faire accroire au monde qu'il eſt. A la première occaſion que je pourrai troufer le moindre jour dans ſon pourpoint, je lui ferai ſentir ma façon de penſer. — Écoutez; voilà le Roi qui vient; il faut que je lui parle ſur ce qui ſe paſſe au pont.

SCENE XII.

Des étendards marchent au ſon des tambours.

LE ROI, GLOCESTER, *des* SOLDATS.

FLUELLEN.

Tieu péniſſe Votre Majeſté!

LE ROI.

Eh bien, Fluellen, venez-vous du pont?

FLUELLEN.

Moi! Oui, ſous le bon plaiſir de Votre Majeſté. Le Duc d'Exeter a très-galamment conſerfé le pont.

Les François ſe ſont retirés, voyez-vous, & il y a de beaux & libres paſſages à préſent. Par Sainte Marie, l'atferſaire auroit eu la poſſeſſion du pont; mais il a été forcé de ſe retirer, & le Tuc d'Exeter eſt le maître du pont. Ah! je peux pien aſſurer Votre Majeſté, que c'eſt un prafe homme, que ce Tuc d'Exeter.

LE ROI.

Combien avez-vous perdu de monde, Fluellen?

FLUELLEN.

La *perdition* de l'atferſaire a été très-grande, fort raiſonnablement grande. Sainte Marie! pour moi, je penſe que le Tuc n'a pas perdu un ſeul homme, ſinon un qui a pien l'air d'être pendu pour avoir volé une Egliſe, un certain Bardolph... Si Votre Majeſté ſait qui c'eſt; c'eſt un homme qui a le viſage pourchonné & tout coufert de boutons, & comme une flamme ardente, & dont les lefres étoupent le nez, & ſont comme un charpon de feu, tantôt pleues & tantôt rouges: mais ſon nez eſt expédié à préſent, & ſon feu eſt éteint; ainſi n'en parlons plus (†).

(†) Ici finit toute plaiſanterie ſur le nez rubicond de Bardolph, caractère qui eſt un peu froid à la lecture, mais qui prend couleur à la repréſentation. Quelquefois Shakeſpear ſongeoit, en écrivant, plus au préſent qu'à l'avenir, plus aux Spectateurs qu'à ſes Lecteurs. *Johnſon.*

LE ROI.

Je voudrois nous voir défaits ainſi de tous les pillards de ſon eſpèce. — Et nous enjoignons expreſſément, que dans notre marche au travers des campagnes, on n'enlève rien des Villages par violence, on ne prenne rien qu'on ne le paie, qu'on n'inſulte pas le dernier des François d'aucune parole de mépris ou de reproche. Quand la douceur & la cruauté ſe diſputent un Royaume, c'eſt la douceur qui gagne le prix (†).

SCENE XIII.

On entend la trompette du Héraut.

MONTJOYE (¶) *s'avance.*

MONTJOYE.

Vous me reconnoiſſez à mon habillement (§)?

LE ROI.

Oui, je te reconnois. Qu'as-tu à m'apprendre?

(†) *C'eſt le joueur le plus doux qui gagne la partie.*

(¶) Montjoye eſt le nom du premier Roi d'armes en France; & Garter, en Angleterre. *Steevens.*

(§) Comme la perſonne d'un Héraut d'armes étoit ſacrée & inviolable, ſon habillement étoit ſingulier & fait pour être diſtingué. *Johnſon.*

MONTJOYE.

Les intentions de mon maître.

LE ROI.

Déclare les.

MONTJOYE.

Voici ce que dit mon Roi. — « Annonce à Henri » d'Angleterre, que, quoique nous ayons paru morts, » nous n'étions qu'endormis. L'occaſion (†) gagne » plus de victoires, que la témérité. Dis-lui, que nous » aurions pu le repouſſer à Harfleur, mais que nous » n'avons pas jugé à propos de venger l'injure, qu'elle » ne fût à ſon comble. — Maintenant c'eſt à notre » tour à parler, & notre voix eſt la voix d'un Sou- » verain. L'Anglois ſe repentira de ſa folie : il ſentira » ſa foibleſſe, & admirera notre patience. Dis-lui de » ſonger à ſa rançon : elle doit être proportionnée aux » pertes que nous avons eſſuyées, au nombre de » ſujets que nous avons perdus, à l'inſulte que nous » avons dévorée ; & ſi la réparation égaloit la gran- » deur des offenſes, ſa foibleſſe ſuccomberoit ſous le » poids. Pour payer nos pertes, ſon tréſor eſt trop » pauvre : pour payer l'effuſion de notre ſang, les » troupes de ſon Royaume enrier ſont un nombre » inſuffiſant. Et quant à l'inſulte qui nous a été faite,

(†) Eſt un meilleur ſoldat.

» ſa

» ſa perſonne même, à nos pieds proſternée, ne » ſeroit qu'une foible & indigne ſatisfaction. A ce » diſcours ajoute le défi; & finis par lui déclarer » qu'il a dévoué & perdu ceux qui le ſuivent, & que » leur condamnation eſt prononcée ». — Ainſi parle le Roi mon maître : là finit mon miniſtère.

LE ROI.

Je connois ta qualité. Quel eſt ton nom

MONTJOYE.

Montjoye.

LE ROI.

Tu remplis bien ton office. Retourne ſur tes pas; & dis à ton Roi : — Qu'en ce moment je ne le cherche pas, & que je ſerois bien-aiſe de marcher, ſans obſtacle, juſqu'à Calais. Car, pour avouer la vérité, quoique la prudence défende un pareil aveu devant un ennemi ruſé, qui épie & attend ſes avantages, mes ſoldats ſont conſidérablement affoiblis par la maladie (†); leur nombre eſt diminué, & le peu qui m'en reſte ne vaut guères mieux qu'un pareil nombre de François. — Tant que mes ſoldats étoient frais & pleins de ſanté, je te dis, Héraut, que je

(†) L'armée Angloiſe fut, en effet, ſi cruellement affligée d'un flux de ſang, que la plupart des ſoldats prirent le parti de combattre nuds & ſans culottes. *Rapin Thoyras.*

croyois voir ſur deux jambes Angloiſes, marcher trois François. — Que Dieu me pardonne, ſi je me vante à ce point. C'eſt votre air de France qui ſouffle ce vice en moi; & je dois pourtant me le reprocher. — Pars, & dis à ton maître que tu m'as trouvé ici : ma rançon eſt ce corps frêle & chétif; mon armée n'eſt plus qu'une garde foible & conſumée par la maladie. Cependant, que Dieu ſoit mon guide, & nous marcherons en avant, quand le Roi de France lui-même, ou tout autre Roi voiſin, s'oppoſeroit à notre paſſage. (*Il lui remet une bourſe* (†). Voilà pour te payer ton meſſage, Montjoye. Va : dis à ton maître de bien ſe conſulter. Si nous pouvons paſſer, nous paſſerons : ſi l'on veut nous en empêcher, nous rougirons de votre ſang vos ſables jaunâtres. Adieu, Montjoye. En deux mots, voici notre réponſe. Dans l'état où nous ſommes, nous n'irons pas chercher le combat : & dans l'état où nous ſommes, nous déclarons que nous ne l'éviterons pas. Rends cette réponſe à ton Roi (¶).

(†) Il paroît par pluſieurs livres anciens, qu'on faiſoit un préſent au Héraut d'armes, ſoit qu'il apportât la guerre ou la paix. *Steevens.*

(¶) La réponſe de Henri, à la propoſition préſomptueuſe des François, eſt remarquable. Il n'eſt pas ordinaire de voir dans le même caractère, tant de courage & d'inſouciance. On ne trouvera rien de pareil dans l'Hiſtoire. Henri dédaigne de déguiſer l'état délabré de ſes ſoldats, & la foibleſſe de leur nombre; & il expoſe leur véritable ſituation, avec la même franchiſe & la même

MONTJOYE.

Elle ſera fidélement rendue. Je remercie humblement Votre Majeſté. (*Montjoye s'en va*).

GLOCESTER.

J'eſpère, qu'ils ne viendront pas nous attaquer à préſent.

LE ROI.

Nous ſommes dans la main de Dieu, & non pas dans les leurs. — Marchez au pont : la nuit s'approche. — Nous camperons au-delà de la rivière ; & demain matin, ordonnez qu'on marche en avant.

(*Ils ſortent*).

légéreté, qu'il auroit pu le faire à Falſtaff, s'il eût été ſon Aide-de-Camp ce jour là. Mais en même-tems il déclare, avec une intrépide réſolution, qu'il eſt décidé à tenter tous les haſards de l'événement. *Miſtriſſ Griffith.*

SCENE XIV.

La Scène repréſente le Camp François, à Azincourt.

LE CONNÉTABLE *de France, le Duc d'*ORLÉANS, LE DAUPHIN, RAMBURE, *& autres Seigneurs.*

LE CONNÉTABLE.

PAR DIEU! j'ai bien la meilleure cuiraſſe du monde.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

J'avouerai que vous avez une excellente cuiraſſe; mais auſſi vous rendrez juſtice à mon cheval.

LE CONNÉTABLE.

Oh! cela eſt vrai; c'eſt le meilleur cheval de l'Europe.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Le matin n'arrivera-t-il donc jamais?

LE DAUPHIN.

Duc d'Orléans, & vous Seigneur Connétable, vous parlez de cheval & de cuiraſſe?....

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Oh! en fait de ces deux meubles, vous êtes auſſi bien pourvu qu'aucun Prince du monde.

LE DAUPHIN.

Que cette nuit eſt longue! — Je ne changerois pas mon cheval pour aucun qui marche ſur quatre pieds; il bondit au-deſſus de terre comme (†) une balle légère : c'eſt le cheval volant, le Pégaſe aux narines de feu. Une fois en ſelle, je vole, je ſuis un oiſeau : il trotte dans l'air, & la terre réſonne quand il la touche : oui, la corne de ſon ſabot eſt plus muſicale & plus harmonieuſe que la flûte d'Hermès.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Il eſt couleur de muſcade.

LE DAUPHIN.

Et chaud comme le gingembre. C'eſt un courſier digne de Perſée : il n'eſt formé que d'air & de feu. Si l'on découvre en lui quelque mélange des groſſiers élémens de la terre & de l'eau ; ce n'eſt que dans ſa patiente tranquillité, lorſque ſon maître le monte. C'eſt là ce qui s'appelle un cheval; & tous les autres, auprès de lui, ne méritent que le nom de bêtes de ſomme.

LE CONNÉTABLE.

Oui, Prince, on peut dire que c'eſt le cheval le plus accompli & le plus excellent qu'il y ait.

LE DAUPHIN.

C'eſt le prince des courſiers; ſon henniſſement reſſemble à la voix impérieuſe d'un Monarque, & ſon port majeſtueux vous force à lui rendre hommage.

(†) Comme ſi ſes entrailles étoient un tiſſu de poils légers.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Allons, en voilà assez sur ce sujet, mon cousin.

LE DAUPHIN.

Je dis plus encore; il faut n'avoir pas l'ombre d'esprit, pour n'être pas en état, depuis le lever de l'alouette, jusqu'au coucher de l'agneau, de chanter les louanges de mon cheval, sans se répéter (†) : c'est un sujet aussi inépuisable que la mer, & digne d'occuper les pensées d'un Monarque : enfin, il mérite que tout l'Univers, connu & inconnu, s'arrête pour l'admirer. J'ai fait un jour un sonnet à sa louange, qui commençoit ainsi (¶) : *Merveille de la Nature.* —

*Le Duc d'*ORLÉANS.

J'ai vu un sonnet pour une maîtresse, qui commençoit de même.

LE DAUPHIN.

Eh bien, ils auront donc imité celui que j'ai composé pour mon coursier, car mon cheval est ma maîtresse *.

RAMBURE.

Seigneur Connétable, sont-ce des étoiles ou des soleils qui sont sur la cuirasse que j'ai vue ce soir dans votre tente?

LE CONNÉTABLE.

Ce sont des étoiles.

(†) Tous les grains de sable changés en langues éloquentes, ne seroient pas trop pour faire son éloge.

(¶) Trait contre quelque mauvais Poëme du tems.

LE DAUPHIN.

Il en tombera quelques-unes demain, j'eſpère.

LE CONNÉTABLE.

Et cependant mon ciel n'en manquera pas encore pour cela.

LE DAUPHIN.

Cela peut bien être; car vous en avez tant de ſuperflues; & cela vous feroit plus d'honneur qu'il y en eût quelques-unes de moins.

LE CONNÉTABLE.

C'eſt comme votre cheval, qui porte tant de louanges, & qui n'en troteroit pas moins bien, quand quelques-unes de vos forfanteries ſeroient démenties.

LE DAUPHIN.

Ne fera-t-il donc jamais jour? — Je veux troter demain l'eſpace d'un mille, & que mon chemin ſoit pavé de faces Angloiſes.

LE CONNÉTABLE.

Moi je n'en dirai pas autant, de peur qu'on ne me fit en face l'affront de me démentir; mais je voudrois, en effet, de tout mon cœur, qu'il fît jour, pour bien frotter les oreilles aux Anglois.

LE DAUPHIN.

Qui veut courir les riſques avec moi, de leur faire une vingtaine de priſonniers?

LE CONNÉTABLE.

Il faut que vous commenciez par vous expoſer au riſque de l'être vous-même.

LE DAUPHIN.

Allons : il eſt minuit. Je vais m'armer.

(*Il ſort*).

SCENE XV.

Les autres.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

LE Dauphin ſoupire après le jour.

RAMBURE.

Il meurt d'envie de manger les Anglois.

LE CONNÉTABLE.

Je crois qu'il peut bien manger tous ceux qu'il tuera.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Par la blancheur de la main de ma Dame, c'eſt un aimable Prince!

LE CONNÉTABLE.

Jurez plutôt par ſon pied, afin qu'elle puiſſe d'un pas effacer le ſerment.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Tout ce qu'on peut dire de lui, c'eſt que c'eſt peut-être l'homme de France le plus actif.

LE CONNÉTABLE.

Et avec toute ſon activité, il fait toujours.... rien (†).

(†) Ce vers a un autre ſens, qu'on ne peut écrire.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Je n'ai jamais ouï-dire qu'il ait fait de mal à perſonne.

LE CONNÉTABLE.

Et je vous jure qu'il ne commencera pas encore demain ; il conſervera cette bonne réputation.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Je ſais, qu'il a du courage.

LE CONNÉTABLE.

Je me ſuis laiſſé dire la même choſe par quelqu'un qui le connoît mieux que vous.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Qui cela?

LE CONNÉTABLE.

Par Dieu ! c'eſt lui-même qui me l'a dit, & il a ajouté qu'il ne ſe ſoucioit pas qu'on le sût.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Il n'a pas beſoin de cette précaution ; ſon mérite n'eſt point caché.

LE CONNÉTABLE.

Sur ma foi, très-caché. Il n'y a jamais eu que ſon laquais qui l'ait ſenti (†) ; mais ſa valeur eſt comme le faucon encore coëffé de ſon chaperon (¶) ; quand on le lâchera, on verra ſon eſſor.

(†) C'eſt-à-dire lorſqu'il l'a battu.

(¶) On tient les yeux bandés au faucon, tant qu'on ne l'emploie pas à la

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Jamais la haine n'a dit du bien de ſon ennemi.

LE CONNÉTABLE.

Je paierai ce proverbe d'un autre ; jamais l'amitié n'eſt exemte de flatterie.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Et moi je répondrai par cet autre : rendez même à Satan la juſtice qui lui appartient * *.

SCENE XVI.

Arrive un COURRIER.

LE COURRIER.

SEIGNEUR Connétable, les Anglois ne ſont plus qu'à quinze cents pas de votre tente.

LE CONNÉTABLE.

Qui en a meſuré l'eſpace ?

LE COURRIER.

Le Seigneur Grandpré.

LE CONNÉTABLE.

C'eſt un brave homme, & qui a une grande expérience ! — Je

chaſſe. Lorſqu'on veut le lâcher, on lui ôte ſon bandeau, & alors il bat des ailes, & prend ſon eſſor. *Johnſon.*

voudrois qu'il fît jour ! Hélas ! le pauvre Henri d'Angleterre ne ſoupire pas comme nous, je crois, après la naiſſance du jour.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Quel eſt donc cet étourdi, ce bourru de Roi d'Angleterre, pour venir avec ſes ſtupides Anglois, ſi loin des lieux de ſa connoiſſance, promener ſes noires rêveries?

LE CONNÉTABLE.

Si les Anglois avoient un grain de bon ſens, ils ſe ſauveroient.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Oh! c'eſt de bon ſens qu'ils manquent; car ſi leurs cervelles avoient la moindre étincelle d'intelligence & de vivacité, jamais ils ne pourroient porter des caſques ſi peſans.

RAMBURE.

Il faut avouer, que cette iſle d'Angleterre produit de valeureuſes créatures : leurs bouldogues, par exemple, ſont d'un courage non pareil.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Oh! pardieu oui; voilà d'excellens chiens, qui vont ſe jetter les yeux fermés dans la gueule d'un ours, qui leur écraſe la tête d'un coup de dent. C'eſt comme ſi vous diſiez, que c'eſt une mouche bien courageuſe, que celle qui oſe aller prendre ſon déjeûné ſur les lèvres d'un lion.

LE CONNÉTABLE.

Préciſément : vous avez raiſon; & les hommes de ce pays-là reſſemblent auſſi un peu à leurs dogues, dans leur manière lourde & peſante d'attaquer & de laiſſer leur eſprit avec leurs femmes : car donnez-leur bien à mâcher de groſſes tranches de

bœuf, & puis fourniſſez-les de fer & d'acier, ils dévoreront comme des loups, & ſe battront comme des diables.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Oui ! mais ces pauvres Anglois ſont diablement à court de bœuf.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, vous verrez que demain ils n'auront d'appétit que pour manger, & point du tout pour ſe battre : allons, il eſt tems de nous armer. Irons-nous nous équiper ?

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Il eſt deux heures ! — Hé bien, avant qu'il en ſoit dix, nous aurons à nous chacun une centaine d'Anglois.

(*Ils partent*).

ACTE IV.

LE CHŒUR.

MAINTENANT arrêtons nos conjectures & nos penſées ſur ce tems de la nuit, où l'on n'entend plus qu'un foible & ſourd murmure, où les aveugles ténèbres rempliſſent l'immenſe vaiſſeau de notre hémiſphère (†). De l'un à l'autre camp, au traverſ de la noire obſcurité, le bourdonnement confus des deux armées ſe calme & diminue par degrés. Dans ce vaſte ſilence, les ſentinelles, de leurs poſtes éloignés, s'entendent parler. Les feux des deux camps ſe répondent, & à leurs pâles lueurs, chaque armée voit les caſques & les viſages ennemis deſſinés dans l'ombre (¶). Le courſier menace le courſier, & perce l'oreille engourdie de la nuit de ſes fiers & longs henniſſemens. Des tentes s'élève un bruit de hâtifs marteaux, qui, ſous leurs coups précipités, achèvent ou poliſſent l'armure des Chevaliers; ſignal terrible des apprêts du combat. Les coqs des hameaux voiſins chantent, les

(†) L'horiſon reſſemble à une large coupe ronde, ou tymbale. *Warburton.*

(¶) Ce tableau des deux camps, dans la nuit, eſt très-poétique & fiérement deſſiné.

cloches ſonnent, & nomment la troiſième heure du matin taciturne. Fiers de leur nombre, & pleins de ſécurité, les François, préſomptueux & diſpos, jouent aux dez le ſort & la vie des Anglois qu'ils dédaignent : dans leur impatience, ils querellent la marche rampante de la nuit, qui, comme une Fée difforme & boîteuſe, ſe traîne à pas ſi lents. Les malheureux Anglois, condamnés à périr comme des victimes, ſont aſſis & mornes auprès de leurs feux, & ruminent dans leurs penſées les dangers du lendemain. A leur triſte maintien, à leurs viſages hâves & décharnés, à leurs habits en lambeaux, uſés par la guerre, ils paroiſſent, aux rayons de la lune, comme autant de fantômes hideux. — O qui ſuivra de l'œil le chef royal de ces troupes délabrées, marchant de garde en garde, & d'une tente à l'autre ! Qu'il crie en le voyant : Louange & gloire ſur ſa tête auguſte ! Il ne ſe repoſe point ; il viſite toute ſon armée, & adreſſe à tous le ſalut du matin, avec un modeſte ſourire, les appellant, *mes frères, mes amis, mes compatriotes.* Sur ſon noble viſage, on ne voit nulle trace, nul ſentiment de l'armée formidable dont il eſt environné ; nulle impreſſion de pâleur n'annonce ſes veilles & la fatigue de la nuit entière paſſée ſans ſommeil. Son tein eſt frais & coloré ; une douce Majeſté, une ſérénité gaie, brillent dans ſes yeux ; & le ſoldat, pâle auparavant & abattu, dès qu'il le voit, puiſe dans ſes regards l'eſpérance & la force. Ainſi que le Soleil,

ſon œil généreux & bienfaiſant, verſe dans tous les cœurs une douce influence, qui les réchauffe & diſſout les glaces de la crainte. — Vous, honorable & indulgente aſſemblée de tous les états, de tous les rangs, contemplez ici un foible portrait de Henri, ſous le voile de la nuit, tel que mes débiles pinceaux peuvent l'ébaucher. De-là notre ſcène doit paſſer au champ de bataille. Mais, ô quelle pitié! Combien nous allons déshonorer le nom fameux d'Azincourt, par le ſpectacle de quelques fleurets émouſſés & gauchement engagés dans une ridicule pantomime de combat. Cependant, aſſeyez-vous, & voyez; & ſur les riſibles jeux de cette imitation imparfaite, formez dans vos penſées la grande image de la vérité. (*Le Chœur s'en va*).

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit le camp des Anglois, près d'Azincourt.

LE ROI, BEDFORD & GLOCESTER.

LE ROI.

GLOCESTER, il faut l'avouer, nous ſommes dans un grand péril : notre courage doit donc s'aggrandir avec le danger. (*Au Duc de Bedford*). Bonjour, mon

frère. — Dieu tout puiſſant ! toujours quelque doſe de bien repoſe dans le ſein du mal même, ſi les hommes ſe donnoient la peine de l'y chercher. Ce dangereux voiſin qui eſt ſi près de nous, nous rend diligens & matineux ; & c'eſt à la fois un avantage pour la ſanté, & l'intérêt d'un ſage & bon économe. L'ennemi eſt auſſi pour nous une ſorte de conſcience extérieure, qui nous conſeille & nous recommande fortement notre devoir : elle nous avertit de nous bien préparer pour la fin que nous nous propoſons. C'eſt ainſi que l'homme peut cueillir quelques gouttes de miel ſur la ronce la plus ſauvage, & faire ſervir l'enfer même à nous prêcher la vertu.

SCÈNE II.

Les mêmes. ERPINGHAM *arrive.*

LE ROI.

SALUT, digne Erpingham (†) : un bon couſſin de duvet, pour repoſer cette tête couverte de cheveux blancs, te ſiéroit mieux, que cet aride gazon de France.

(†) Thomas Erpingham revint de Bretagne avec Bolinbroke, & fut un des Commiſſaires qui reçurent l'abdication de Richard. Du tems d'Henri V, il étoit Gouverneur du Château de Douvres. On voit encore ſes armes ſur une des faces du phare Romain. *Steevens.*

ERPINGHAM.

ERPINGHAM.

Non, mon Souverain : cette tente me plaît davantage, puiſque je puis dire : Mon lit eſt le lit d'un Roi.

LE ROI.

Il eſt bon que l'homme apprenne de l'exemple d'autrui à chérir ſes peines : cela ſoulage l'ame ; & quand le cœur eſt à l'aiſe & plein de vie, les organes, quoiqu'épuiſés & morts auparavant, reſſuſcitent de leur léthargie : frais & ranimés comme le ſerpent rajeuni (†), ils redeviennent leſtes & légers dans leurs fonctions. Prête-moi ton manteau, cher vieillard. (*A Bedford & Glocester*). Mes deux frères, recommandez-moi aux Princes qui ſont dans notre camp : ſaluez-les de ma part, & dites-leur de ſe rendre, ſans délai, dans ma tente.

GLOCESTER.

Nous le ferons, mon Souverain.

ERPINGHAM.

Suivrai-je Votre Majeſté ?

LE ROI.

Non, mon brave Chevalier. Va, avec mes frères ;

(†) Alluſion au ſerpent qui ſe dépouille tous les ans de ſa vieille peau, & paroît enſuite renaître & rajeunir. *Johnſon.*

trouver mes Lords d'Angleterre : nous avons, mon ame & moi, quelque choſe à débattre enſemble, & je ſerai bien-aiſe d'être ſeul.

ERPINGHAM.

Que le Dieu des Cieux vous comble de ſes bénédictions, noble Henri !

LE ROI.

Je te rends grace, bon vieillard, cœur brave & loyal ! Tes paroles portent la ſérénité dans l'ame.

(*Ils ſortent*).

SCENE III.

Entre PISTOL. *Il eſt encore nuit ;* LE ROI HENRI *eſt enveloppé & caché dans le manteau que lui a donné Erpingham, & qui eſt de la couleur de l'uniforme de cette Compagnie* (†).

PISTOL.

Qui va là ?

LE ROI.

Ami.

(†) Le calme & le ſang-froid de Henri, au milieu des plus grands dangers, eſt bien peint dans toute cette ſcène, où il viſite les gardes de ſon camp, ſonde les ſentimens de ſes ſoldats, & répond à leurs défis, ſans ſe faire connoître. *Miſtriſſ. Griffith.*

PISTOL.

Raiſonne un peu avec moi. Es-tu Officier, ou es-tu d'extraction baſſe & populaire ?

LE ROI.

Je ſuis Officier dans une Compagnie.

PISTOL.

Portes-tu la pique guerrière ?

LE ROI.

Préciſément. Et vous, qui êtes-vous ?

PISTOL.

Je ſuis d'auſſi bonne ſouche que l'Empereur.

LE ROI.

Vous êtes donc plus que le Roi ?

PISTOL.

Le Roi eſt un bon enfant & un cœur d'or : c'eſt un brave homme, un vrai fils de la gloire, de bonne famille, & d'un bras robuſte & vaillant. Je ſuis ſon dévoué ſerviteur, & du plus profond de mon ame. J'aime cet aimable ferrailleur. — Comment t'appelles-tu, toi ?

LE ROI.

Henri le Roi.

PISTOL.

Le Roi ? Ce nom ſent le Cornouailles. Es-tu de ce pays-là ?

LE ROI.

Non ; je ſuis Gallois.

PISTOL.

Connois-tu Fluellen ?

LE ROI.

Oui.

PISTOL.

Dis-lui, que je lui frotterai la tête avec ſon *poireau* (†), le jour de Saint David.

LE ROI.

Prenez garde, vous-même, de ne pas porter votre poignard trop près de votre chapeau, de peur qu'il ne vous en frotte la vôtre.

PISTOL.

Eſt-ce que tu es ſon ami ?

LE ROI.

Et ſon parent auſſi.

(†) L'origine de cet emblême va bientôt être expliquée.

PISTOL.

Fi de toi donc.

LE ROI.

Grand merci. Dieu vous conduiſe !

PISTOL.

Je m'appelle Piſtol. (*Il s'en va*).

LE ROI.

Votre nom (†) s'accorde bien avec votre brutalité.

SCENE IV.

LE ROI, *ſans être apperçu. Entrent* FLUELLEN & GOWER.

GOWER,

CAPITAINE Fluellen....

FLUELLEN.

Enfin, au nom de Dieu, ne parlons pas davantage, & faiſons ſilence : il n'y a rien dans le monde de plus étonnant, que de voir qu'on n'obſerve pas les anciennes prérogatives & loix de la guerre. Si vous vouliez ſeulement prendre la peine d'examiner les

(†) *Piſtol*, ſignifie, *piſtolet*.

guerres de Pompée le Grand, vous verriez, je vous assure, qu'il n'y a point de pavardage ni d'enfantillage dans le camp de Pompée ; je vous assure, que vous verriez les cérémonies de la guerre, & les soins de la guerre, & les formes de la guerre, être tout autrement.

GOWER.

Quoi! l'ennemi fait tant de bruit! Vous l'avez entendu toute la nuit ?

FLUELLEN.

Et si l'ennemi est un âne, une bête brute, un pavard fanfaron, faut-il, croyez-vous, que nous soyons aussi, voyez-vous, un âne & une bête, & un pavard de fanfaron ? En ponne conscience, qu'en pensez-vous ?

GOWER.

Je parlerai plus bas.

FLUELLEN.

Je vous en prie & je vous en supplie. (*Ils s'en vont*).

LE ROI.

Quoi qu'il se ressente un peu trop de la vieille méthode, il faut convenir pourtant qu'il y a beaucoup d'exactitude & de valeur dans ce Gallois.

SCENE V.

LE ROI HENRI. *Arrivent trois Soldats, Jean* BATES, *Alexandre* COURT, *& Michel* WILLIAMS.

COURT.

Mon confrère Williams, n'eſt-ce pas là le jour qui pointe là-bas?

BATES.

Je m'imagine que oui; mais, ma foi, nous n'avons pas ſujet de ſouhaiter l'arrivée du jour.

WILLIAMS.

Oui, c'eſt bien la pointe du jour que nous voyons là-bas. (*Entendant quelqu'un*). Qui va là?

LE ROI.

Ami.

WILLIAMS.

De quelle Compagnie?

LE ROI.

Erpingham.

WILLIAMS.

Ah! c'eſt un bon vieux Commandant, & le plus

excellent des hommes. Et que penſe-t-il, je vous prie, de notre préſente ſituation ?

LE ROI.

Il nous regarde comme des gens jettés ſur un banc de ſable par un coup de vent, & qui n'attendent plus que la prochaine marée pour être tout-à-fait engloutis.

BATES.

Il n'a pas dit ſa penſée au Roi, n'eſt-ce pas ?

LE ROI.

Non ; il ne ſeroit pas fort à propos qu'il lui fît cette confidence : car, je vous le dis, même à vous, que je regarde le Roi, après tout, comme n'étant qu'un homme comme moi. La violette n'a pas d'autre odeur pour lui que pour moi ; l'air agit ſur lui comme ſur moi : enfin ſes ſens ſont affectés des objets, comme les ſens des autres hommes. Mettez à part cette pompe qui l'environne ; une fois dépouillé & nud, vous ne verrez plus en lui qu'un homme ; & quoique ſes affections ſoient montées plus haut que les nôtres, cependant quand elles s'affaiſſent, elles deſcendent auſſi rapidement qu'elles étoient montées. Par conſéquent, quand il voit qu'il a ſujet d'appréhender, comme nous le voyons, il n'eſt pas douteux que la crainte doit produire chez lui la même ſenſation que chez nous : c'eſt pourquoi il ne conviendroit pas que per-

ſonne lui inſpirât la moindre alarme, de peur que s'il venoit à la laiſſer voir, cela ne décourageât ſon armée.

BATES.

Qu'il montre autant de courage qu'il voudra, je gage que, malgré tout le froid qu'il fait cette nuit, il ne ſeroit pas fâché de ſe voir plongé dans la Tamiſe juſqu'au col : pour moi, je vous aſſure que je voudrois l'y voir, & moi y être à côté de lui à toute aventure, & que nous fuſſions bien débarraſſés d'ici.

LE ROI.

Ma foi, je vous dirai franchement, d'après ma conſcience, ce que je penſe du Roi. Je crois, ſur mon honneur, qu'il ne ſouhaite pas de ſe voir ailleurs qu'où il eſt.

BATES.

Dans ce cas, je voudrois qu'il fût ici ſeul : cela feroit qu'il ſeroit bien sûr d'être rançonné, & cela ſauveroit la vie à bien des pauvres malheureux.

LE ROI.

Je ſuis perſuadé que vous ne lui voulez pas aſſez de mal, pour ſouhaiter qu'il fût ici tout ſeul. Tout ce que vous dites là, j'en ſuis sûr, n'eſt que pour ſonder les gens, & ſavoir ce qu'ils penſent. Quant à moi, il me ſemble que je ne pourrois déſirer de mourir en

aucun autre endroit qu'en la compagnie du Roi, ſurtout ſa cauſe étant auſſi juſte, & ſa querelle auſſi honorable.

BATES.

C'eſt dire plus que nous n'en ſavons, ou plutôt plus que nous ne devrions chercher à pénétrer ; car tout ce que nous avons beſoin de ſavoir, c'eſt que nous ſommes ſujets du Roi. Si ſa cauſe eſt injuſte, l'obéiſſance que nous lui devons efface pour nous le crime, & nous en abſout.

WILLIAMS.

Mais auſſi, ſi la cauſe eſt injuſte, le Roi lui-même a un terrible compte à rendre, lorſque toutes ces jambes, ces bras & ces têtes, qui auront été coupés dans une bataille, ſe rejoindront au jour du Jugement, & lui crieront : *Nous ſommes morts à tel endroit.* Les uns en jurant, d'autres en implorant un Chirurgien, d'autres laiſſant leurs pauvres femmes derrière eux, d'autres ſans payer leurs dettes, d'autres laiſſant leurs enfans orphelins & nuds. J'ai grand peur encore qu'il y en ait bien peu qui meurent la conſcience en bon état, de tous ceux qui ſont tués dans une bataille. Car enfin, comment peuvent-ils mettre ordre à leur ſalut, quand ils n'ont que le ſang & le carnage en vue? Or, ſi ces gens-là ne meurent pas en bon état, ce ſera une mauvaiſe affaire pour le Roi qui les aura conduits là, puiſque lui

déſobéir ſeroit une choſe hors de toute proportion & contre tous les devoirs d'un ſujet.

LE ROI.

Ainſi, ſi un fils que ſon père envoie faire le négoce, ſe corrompt ſur la mer, & manque l'objet de ſa miſſion, ſon crime, ſuivant votre règle, doit donc retomber ſur ſon père qui l'a envoyé, & lui être imputé : ou bien encore, ſi un domeſtique, qui par ordre de ſon maître, portant une ſomme d'argent, eſt attaqué par des voleurs, meurt chargé d'un amas d'iniquités, vous accuſerez donc le maître d'être l'auteur de la damnation de ſon domeſtique, & vous l'en tendrez reſponſable. Mais, vous vous trompez ; il n'en eſt pas ainſi. Le Roi n'eſt pas obligé de répondre des fautes perſonnelles & particulières de ſes ſoldats, non plus que le père de celles de ſon fils, ni le maître de celles de ſon domeſtique : car il ne projette nullement leur mort, quand il exige leur ſervice. De plus, il n'eſt point de Roi, quelque bonne que puiſſe être ſa cauſe, qui puiſſe ſe flatter, lorſqu'il en faut venir à la décider par les armes, de la diſputer avec une armée de ſoldats ſans tache & ſans reproche. Il y en aura peut-être parmi eux, qui ſeront coupables d'avoir complotté quelque meurtre ; d'autres, d'avoir ſéduit quelques vierges innocentes par un odieux parjure ; d'autres ſe ſeront ſervis du prétexte de la guerre, pour ſe mettre à l'abri des pourſuites de la

Juſtice, pour avoir troublé la paix publique par leurs brigandages & leurs vols. Or, ſi ces ſortes de gens ont ſu tromper la vigilance des loix, & ſe ſouſtraire à la punition qui leur étoit due, quoiqu'ils puiſſent ſe ſauver des mains des hommes, ils n'ont point d'aîles pour échapper à celles de Dieu. La guerre eſt ſon Prévôt, la guerre eſt ſa vengeance; enſorte que ces hommes ſe trouvent pour leurs anciennes offenſes contre les loix du Roi, punis alors dans la querelle de ce même Roi. Ils ont ſauvé leurs vies des lieux où ils craignoient de la perdre, pour la venir perdre où ils croyoient la ſauver. Alors, s'ils meurent ſans y être préparés, le Roi n'eſt pas plus coupable de leur damnation, qu'il ne l'étoit auparavant des crimes & des iniquités pour leſquelles la vengeance céleſte les a viſités. Le Roi eſt bien reſponſable des devoirs qu'il impoſe à chacun de ſes ſujets; mais chaque ſujet, & non pas le Roi, eſt ſeul reſponſable de ſon ame. Tout ſoldat devroit donc faire comme un malade ſur ſon lit de mort, purger ſa conſcience de tout ce qui peut la ſouiller; & alors, s'il meurt dans cet état, la mort devient pour lui un avantage; s'il ſurvit, c'eſt toujours avoir bien heureuſement employé ſon tems, que de l'avoir paſſé à cette préparation: & celui qui échappe au trépas, ne pèche ſûrement point, en penſant que c'eſt à l'offrande volontaire qu'il a faite à Dieu de ſa vie, qu'il doit l'avantage d'avoir ſurvêcu ce jour là, afin de rendre témoignage à ſa grandeur & à ſa bonté,

& d'enſeigner aux autres, comment ils doivent ſe conduire & ſe préparer au dernier événement.

WILLIAMS.

Il eſt certain que les crimes de chaque homme ne peuvent retomber que ſur celui qui meurt mal, & que le Roi ne ſauroit en répondre.

BATES.

Je n'exige pas qu'il réponde pour moi, quoique je ſois bien déterminé à me battre vigoureuſement pour lui.

LE ROI.

J'ai moi-même entendu le Roi dire de ſa propre bouche, qu'il ne voudroit pas être rançonné.

WILLIAMS.

Ah! il a dit cela pour nous faire combattre de meilleur cœur : mais quand notre tête ſera tombée de nos épaules, on peut bien le rançonner alors, & nous n'en ſerons pas plus avancés.

LE ROI.

S'il m'arrive de vivre aſſez pour voir cet affront, je ne me fierai plus jamais à ſa parole.

WILLIAMS, *avec ironie.*

Oh! cela ſera bien juſte (†). — Eh! que peut faire

(†) Ce ſeroit vouloir changer le ſoleil en glaçon, à force de le rafraîchir & de l'éventer avec une plume de paon.

le reſſentiment d'un pauvre & ſimple particulier contre un Monarque? Ce que feroit un vieux mouſquet contre un canon. « Vous ne vous fierez plus ja- » mais à ſa parole »! Tiens, camarade, c'eſt une ſottiſe que tu as dite là.

LE ROI.

Votre reproche a quelque choſe de trop dur, & je m'en fâcherois, ſi le tems étoit propice.

WILLIAMS.

Eh bien, faiſons-en un ſujet de querelle, que nous vuiderons, ſi tu ſurvis.

LE ROI.

De tout mon cœur, je l'accepte.

WILLIAMS.

Mais comment te reconnoîtrai-je?

LE ROI.

Donne-moi quelque gage, & je le porterai à mon chapeau: alors, ſi tu oſes le reconnoître, j'en ferai le ſujet de ma querelle.

WILLIAMS.

Tiens, voilà mon gand: donne-moi le tien.

LE ROI.

Le voilà.

WILLIAMS.

Je le porterai auſſi à mon chapeau ; & ſi jamais, demain une fois paſſé, tu oſes me venir dire : *C'eſt là mon gand*, par la main que voilà, je t'appliquerai un ſoufflet.

LE ROI.

Si jamais je vis aſſez pour le voir, je t'en ferai raiſon.

WILLIAMS.

Tu aimerois autant être pendu, que de m'en faire raiſon.

LE ROI.

Oui, je le ferai, fuſſes-tu en la compagnie du Roi.

WILLIAMS.

Tiens ta parole : adieu ; porte-toi bien.

BATES.

Quittez vous bons amis, enfans que vous êtes; ſoyez amis : nous avons aſſez à démêler avec l'ennemi, ſi nous ſavions bien compter.

LE ROI.

Sans doute, les François peuvent gager vingt têtes (†) contre nous, qu'ils nous battront : mais ce

(†) Il y a ici un jeu de mots ſur *crowns*, qui ſignifie *écus* &c

n'eſt pas trahir l'Angleterre, que de couper des têtes Françoiſes ; & demain le Roi en perſonne s'en acquittera de ſon mieux.

(*Les ſoldats ſortent*).

SCENE VI.

LE ROI HENRI, *ſeul.*

SUR le compte du Roi (†) *! Notre vie, nos ames, nos dettes, nos tendres épouſes, nos enfans & nos péchés, mettons tout ſur le compte du Roi!* — Il faut donc que nous ſoyons chargés de tout. — O dure condition, compagne inſéparable de la grandeur : la royauté ſera donc comptable de l'exiſtence d'hommes ſtupides & bornés, dont l'ame groſſière ne ſent que ſes propres douleurs ! De combien de douceurs & de paiſibles jouiſſances de l'ame ſont privés les Rois, & que goûtent leurs ſujets ! Eh ! que poſsèdent donc les

---

têtes, & qui amène ce dernier mot : *Que le Roi en perſonne battra monnoie.* Il eſt inutile & impoſſible de le rendre.

(†) Ce beau monologue, plein d'images, de poéſie & de ſages réflexions, a été ajouté par l'Auteur depuis la première édition. *Pope.* Il n'eſt perſonne qui n'ait ſenti, dans des circonſtances moins graves, la diſpoſition d'ame qu'éprouve ici Henri, aux réflexions & à la rêverie, ſur-tout lorſqu'on quitte une ſociété gaie, à la gaieté de laquelle on s'eſt prêté par force. *Johnſon.*

Rois,

Rois, que leurs ſujets ne partagent pas auſſi, à l'exception de ce vain appareil des grandeurs, cette cérémonie générale du reſpect d'un peuple ? Et qu'es-tu, vaine idole, pompeuſe & vaine apparence ? Quelle eſpèce de divinité es-tu, toi dont tout le privilège eſt de ſouffrir mille chagrins mortels, dont ſont exempts tes adorateurs ? Quel eſt ton produit annuel ? quelles ſont tes prérogatives ? O vaine étiquette ! montre-moi donc ta valeur réelle ! Qu'as-tu de ſolide, vain hommage adreſſé à la Majeſté ? Es-tu rien de plus, que la place, le degré, une illuſion, une forme extérieure, qui imprime le reſpect & la crainte aux autres hommes ? Et le Monarque eſt plus malheureux d'être craint, que ſes ſujets de le craindre. Qu'avales-tu ſouvent, que le poiſon de la flatterie, au lieu des douceurs d'un hommage ſincère ? O ſuperbe Majeſté, la maladie te ſaiſit ! Commande donc alors à tes grandeurs de te guérir. Penſes-tu, que la brûlante fièvre ſera chaſſée de tes veines par de vains titres enflés par l'adulation ? Cédera-t-elle aux humbles proſternemens d'un genou ſuppliant (†) ? — Non, rêve de l'orgueil, qui enlèves ſi adroitement à un Roi ſon repos, je ſuis un Roi, moi, qui te démaſque & connois ton néant ; je ſais que le baume qui conſacre les Rois, ni le

(†) Peux-tu, quand tu commandes au plus miſérable de tes ſujets de fléchir le genou devant toi, commander auſſi à ſa ſanté d'obéir à ta voix ?

ſceptre, ni le globe impérial (†), ni l'épée, ni le bâton de Commandement, ni la Couronne Royale, ni la robe de pourpre, tiſſue d'or & de perles, ni l'amas des titres exagérés qui précèdent le nom de Roi, ni le Trône ſur lequel il s'aſſied, ni ces flots de lumière & de pompe qui environnent ces hautes régions du monde, rien de tout cet attirail, poſé ſur la couche dorée des Rois, ne les fait dormir d'un ſommeil auſſi profond que le dernier des eſclaves, qui, l'eſprit vuide & le corps rempli du pain amer de l'indigence, va chercher le repos : jamais il ne s'éveille & ne voit l'horrible ſpectre de la nuit, fille des enfers : le jour, depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, il ſe couvre de ſueur ſous l'œil brûlant du ſoleil ; mais toute la nuit il dort en paix dans un tranquille Élyſée ; & le lendemain, à la naiſſance du jour, il ſe lève, il aide à Phébus (¶) à atteler ſes courſiers à ſon char, & il ſuit la même carrière, pendant le cours éternel de l'année, dans la chaîne d'un travail utile, juſqu'à ſon tombeau. Aux vaines grandeurs près, ce miſérable, dont les jours ſe ſuccèdent dans les travaux, & les nuits dans le repos, auroit l'avantage ſur le Monarque. Le dernier des ſujets, membre qui contribue à la paix de ſa patrie, en jouit lui-même & la partage ;

(†) Qui ſe trouve dans les armes de l'Empire.

(¶) Hypérion, l'un des Titans, eſt ſouvent employé par les anciens Poëtes, pour le Soleil.

& l'obſcur Villageois, dans ſon cerveau ſtupide, ne ſait guères combien de veilles il en coûte au Roi pour maintenir cette paix, dont il goûte le mieux les douces heures !

SCENE VII.

LE ROI HENRI. *Entre* ERPINGHAM.

ERPINGHAM.

Mon Prince, vos Lords, impatiens de votre abſence, parcourent le camp pour vous rencontrer.

LE ROI.

Brave & digne vieillard, allez les raſſembler dans ma tente : j'y ſerai avant vous.

ERPINGHAM.

Je vais remplir vos ordres. (*Il ſort*).

SCENE VIII.

LE ROI HENRI, *ſeul.*

O Dieu des batailles, donne la trempe de l'acier au cœur de mes ſoldats! Écarte d'eux le ſentiment de la peur! Ote-leur la faculté de compter, ſi le nombre des

ennemis devoit glacer leur courage! Pas aujourd'hui, ô Dieu! non, ne te ſouviens point aujourd'hui de la faute que mon père a commiſe pour ſaiſir la Couronne! J'ai rendu de nouveaux honneurs aux cendres de Richard, & j'ai verſé ſur lui plus de larmes de repentir, que le coup mortel n'a fait ſortir de ſon ſein de gouttes de ſang: j'entretiens d'une aumône journalière cinq cents pauvres, qui deux fois le jour lèvent vers le ciel leurs mains flétries par la miſère, & le prient de pardonner le ſang répandu: j'ai bâti deux chapelles, où des Prêtres auſtères entonnent leurs chants ſolemnels, pour le repos de l'ame de Richard: je ferai plus encore, quoique, hélas! tout ce que je peux faire ne ſoit d'aucune valeur, & le repentir vient encore après imploret de toi le pardon, & du crime & du néant de ſon expiation (†).

(†) Henri V, tourmenté du ſouvenir du crime de ſon père, & de la cruauté exercée contre le Roi Richard, voulut, autant qu'il étoit en lui, l'expier par toutes ſortes de pieuſes réparations. Il fit tranſporter ſon corps de Langley, & le fit enterrer dans l'Abbaye de Weſtminſter, près de ſa Reine, comme il l'avoit déſiré dans ſon teſtament. Il fit bâtir trois Monaſtères près de Shene, dont les Religieux devoient prier pour le repos de l'ame de Richard. *Salmon.*

SCENE IX.

LE ROI HENRI, GLOCESTER.

GLOCESTER, *rencontrant Henri.*

MON Souverain!

LE ROI.

Eſt-ce la voix de mon frère Gloceſter, que j'entends? — Oui, je connois le ſujet qui vous amène. — Je vais m'y rendre avec vous. — Et le jour, & vous, mes amis, tout attend après moi.

(*Ils ſortent*).

SCENE X.

La Scène repréſente le camp des François.

LE DAUPHIN, *le Duc d'*ORLÉANS, RAMBURE & BEAUMONT.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

LE Soleil dore notre armure : allons, mes Pairs.

LE DAUPHIN.

Montez à cheval. — Mon cheval! Hola, valets.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

O noble courage !

SCENE XI.

Les mêmes. LE CONNÉTABLE.

LE DAUPHIN.

ALLONS, Seigneur Connétable.

LE CONNÉTABLE.

Écoutez, comme nos courſiers henniſſent & appellent leurs Cavaliers.

LE DAUPHIN.

Montez-les, creuſez dans leurs flancs de profondes plaies; que leur ſang bouillant jailliſſe juſqu'aux yeux des Anglois, & les épouvante de l'excès de leur courage. Allons !

SCENE XII.

Les mêmes. Arrive un COURRIER.

LE COURRIER.

PAIRS de France, les Anglois ſont rangés en bataille.

LE CONNÉTABLE.

A cheval, vaillans Princes ! à cheval ſans délai. Jettez ſeulement un regard ſur cette troupe chétive & affamée, & la ſeule préſence de votre belle armée va pomper le reſte de leur courage & leur ame entière, & ne laiſſer d'eux, que des ſquelettes & des cadavres de ſoldats. Il n'y a pas de quoi employer tous nos bras. A peine reſte-t-il dans leurs veines épuiſées, aſſez de ſang pour teindre, d'une marque d'honneur, chaque épée de nos braves François ; il faudra qu'ils les renferment auſſi-tôt, faute de victimes. L'impreſſion de notre ſouffle va les renverſer. Non, n'en doutez pas, mes nobles Seigneurs ; nos goujats même & nos payſans, peuple inutile & ſurnuméraire, qui s'attroupe en tumulte autour de nos eſcadrons de bataille, ſuffiroient pour purger cette plaine d'un ennemi ſi en déſordre ; & nous pourrions reſter au pied de la montagne, ſpectateurs oiſifs & tranquilles. Mais l'honneur nous le défend. Que

dirai-je de plus ? Si peu que nous faſſions, tout ſera fini. Ainſi, que les trompettes ſonnent la chaſſe & le ſignal du combat ; car notre approche va répandre une ſi grande terreur ſur leur champ de bataille, que les Anglois vont ſe coucher à terre & ſe rendre (†).

SCENE XIII.

Les mêmes. GRANDPRÉ.

GRANDPRÉ.

POURQUOI tardez-vous ſi long-tems, nobles Seigneurs de France ? Là-bas ces ſquelettes inſulaires, décharnés & moribonds, figurent bien mal, aux clartés du matin, ſur un champ de bataille. Leurs enſeignes délabrées, flottent en déplorables lambeaux, & notre ſouffle les ſecoue & les agite en paſſant avec mépris. Le farouche Mars auſſi, perd ici ſa dette & ſes droits ſur leur armée ruinée, & ne jette ſur cette plaine qu'un regard indifférent & froid, au travers de la viſière de ſon caſque rouillé. Leurs cavaliers efflanqués, ſemblent autant de candelabres immo-

(†) Alluſion à la chaſſe du faucon, dont les termes ſont employés dans l'original. Souvent les oiſeaux ſont ſi effrayés du vol du faucon dans l'air, qu'ils ſe couchent immobiles à terre, & ſe laiſſent prendre à la main. *Johnſon.*

biles (†) qui portent leurs torches; & leurs triſtes montures, dont les flancs & la peau ſont pendantes, laiſſent tomber leurs têtes fatiguées; ils ouvrent à demi des yeux pâles & éteints; & la bride, ſouillée d'herbes remâchées, reſte ſans mouvement dans leur bouche inanimée : déja leurs derniers exécuteurs (¶), les funeſtes corbeaux, volent au-deſſus de leurs têtes, demandant, à cris redoublés, l'heure de leur proie. Les termes manquent, pour faire de ce cadavre d'armée le tableau terne & mort, qu'elle préſente aux yeux (§).

LE CONNÉTABLE

Ils ont récité leurs dernières prières, & n'attendent plus que la mort.

LE DAUPHIN.

Voulez-vous que nous envoyons de la nourriture

(†) Alluſion aux anciens Chandeliers, qui repréſentoient ſouvent des figures humaines, tenant les bobêches pour recevoir les torches ou lumières dans leurs mains étendues.

(¶) Qui diſpoſent de ce qu'ils laiſſent, leurs peaux & leurs chairs.

(§) Les François ont ſouvent trop mépriſé leur ennemi; & ce dédain de la prudence, pour s'abandonner aveuglément à toute la fougue de leur valeur naturelle, a été la ſource unique de la plupart de leurs défaites : au reſte, la deſcription qu'on voit ici d'une armée haraſſée & découragée, eſt peinte de ſes vraies couleurs.

& des habits neufs aux ſoldats, & des fourages à leurs chevaux affamés par le jeûne, & que nous les combattions après ?

LE CONNÉTABLE.

Je n'attends que mon hauſſe-col : allons, au champ de bataille. Je vais prendre pour étendard la banderolle d'une trompette, afin de prévenir tout retard. Allons, partons : le ſoleil s'eſt élevé dans les airs, & nous dépenſons le jour dans l'inaction.

(*Ils ſortent*).

SCENE XIV.

Le Théatre repréſente le Camp des Anglois.

GLOCESTER, BEDFORD, EXETER; ERPINGHAM, *& toute l'armée en vue;* SALISBURY, WESTMORELAND.

GLOCESTER.

OU eſt le Roi ?

BEDFORD.

Il eſt monté à cheval pour aller reconnoître leur armée.

WESTMORELAND.

Ils ont ſoixante mille combattans.

EXETER.

C'eſt cinq contre un! & des troupes toutes fraîches.

SALISBURY.

Que le bras de Dieu combatte avec nous! C'eſt une périlleuſe partie! Dieu ſoit avec vous tous, Princes! Je vais à mon poſte. Si nous ne devons plus nous revoir que dans les Cieux, allons, il faut gaiement..... (*L'attendriſſement lui coupe la parole*). Mon noble Lord Bedford, mon cher Lord Gloceſter; — & vous, mon digne Lord Exeter, & toi, mon tendre parent: — braves guerriers, adieu tous.

BEDFORD.

Adieu, brave Salisbury: que le bonheur t'accompagne!

EXETER.

Adieu, cher Lord: combats vaillamment aujourd'hui; mais je te fais injure, en t'y exhortant: tu es formé des plus purs élémens du courage. (*Il ſort*).

BEDFORD.

Sa valeur égale ſa ſenſible bonté: il a un cœur de Prince.

SCENE XV.

Les mêmes. LE ROI HENRI.

WESTMORELAND.

O que nous euſſions ſeulement ici dix mille de ces hommes, qui ſe repoſent aujourd'hui en Angleterre des travaux de la ſemaine !

LE ROI.

Quel eſt celui qui fait ce vœu? Vous, couſin Weſtmoreland? Non, mon beau couſin : ſi nous ſommes marqués pour mourir, nous ſommes aſſez nombreux, & notre patrie perd aſſez en nous perdant : ſi nous ſommes deſtinés à vivre, moins nous ſerons de combattans, plus notre part de gloire ſera riche. Par la volonté du Tout-Puiſſant! je te prie de ne pas ſouhaiter un ſeul homme de plus. Par Jupiter (†), je ne convoite point l'or, ni ne m'inquiète qui vit & proſpère à mes dépens : peu m'importe ſi d'autres uſent mes vêtemens : tous ces biens extérieurs ne touchent point mes déſirs; mais ſi c'eſt un crime de convoiter l'honneur, je ſuis le plus coupable de tous les hommes qui reſpirent. Non, non, mon

(†) Le Roi prie comme un Chrétien, & jure comme un Payen. *Johnſon.*

couſin, ne ſouhaitez pas un Anglois de plus. Par la paix de Dieu, je ne voudrois pas, dans l'eſpérance dont mon cœur eſt plein, perdre de cette gloire, ce qu'il en faudroit ſeulement partager avec un homme de plus. O n'en ſouhaitez pas un de plus ! Allez plutôt, Weſtmoreland, publier, au milieu de mon camp, que celui qui ne ſe ſent pas d'humeur d'être de ce combat, ait à partir : ſon paſſe-port ſera ſigné, & ſa bourſe ſera remplie d'écus pour le reconduire chez lui. Je ne voudrois pas mourir dans la compagnie d'un ſoldat qui craindroit de mourir de ſociété avec nous. Ce jour eſt appellé, *la Fête de Saint Crépin* (†). Celui qui ſurvivra à cette journée, & retournera en vie dans ſon pays, ſautera de joie, quand on nommera cette Fête, & s'enorgueillira au nom de Crépin. S'il voit un long âge, il fêtera tous les ans ſes amis, la veille de ce grand jour, & il dira : *C'eſt demain Saint Crépin :* & alors il déboutonnera ſon manteau, & montrera ſes cicatrices. Les vieillards oublient ; mais quand ils oublieroient tout le reſte, ils ſe ſouviendront toujours, avec orgueil, & ſe vanteront, avec emphaſe, des exploits qu'ils auront faits en cette journée ; & alors nos noms ſeront auſſi familiers dans leur bouche, que ceux de leur propre fa-

(†) La bataille d'Azincourt ſe donna le 25 Octobre, jour de Saint Crépin & Crépinien. Ce jour, qui n'a rien que de vulgaire pour nous, eſt devenu une époque glorieuſe pour l'Angleterre.

mille. Le Roi Henri, Bedford, Exeter, Warwick & Talbot, Salisbury & Gloceſter (†), ſeront toujours rappellés de nouveau, & ſalués à pleines coupes. Le père, en cheveux blancs, racontera cette hiſtoire à ſon fils; & d'aujourd'hui à la fin des ſiècles (¶), ce jour ſolemnel ne paſſera jamais, qu'il n'y ſoit fait mention de nous; de nous, petit nombre d'heureux, troupe de frères immortels: car celui, qui verſe aujourd'hui ſon ſang avec moi, ſera mon frère. Fût-il né dans la condition la plus vile, ce jour va l'ennoblir (§): & les Gentilshommes d'Angleterre, qui

(†) Il ſemble que le Roi, dans cette énumération de noms illuſtres, oublie exprès de nommer Weſtmoreland, pour le punir d'avoir eu un moment de foibleſſe, & d'avoir ſoubaité dix mille Anglois de plus: d'ailleurs, Weſtmoreland ne ſe diſtingua point dans cette action. *Miſtriſſ. Griffith.*

(¶) Nous nous promettons ſouvent une gloire plus durable que ne le permet la mutabilité des choſes humaines. Cette prophétie d'Henri ne s'eſt pas accomplie: la Fête de Saint Crépin paſſe, ſans qu'on faſſe aucune mention d'Azincourt. Les événemens récens effacent les anciens; & les guerres civiles ont à peine laiſſé dans notre Nation quelque tradition hiſtorique des ſiècles précédens. *Johnſon.*

(§) Henri V défendit, à qui que ce fût, excepté à ceux qui en avoient le droit par héritage ou conceſſion particulière, de prendre la cotte-d'armes & d'être ennoblis, qu'à ceux qui avoient combattu avec lui à Azincourt; & c'étoient ceux qui avoient le premier rang & la place d'honneur, à toutes les Fêtes & Aſſemblées publiques. *Tollet.*

repoſent en ce moment dans leur lit, ſe croiront maudits de ne s'être pas trouvés ici. Comme ils ſe verront petits dans leur eſtime, quand ils entendront parler quelqu'un des guerriers qui auront combattu avec nous le jour de Saint Crépin !

SCENE XVI.

Les mêmes. SALISBURY.

SALISBURY.

Mon Souverain, hâtez-vous de vous préparer : les François ſont rangés dans un bel ordre de bataille, & vont nous charger avec impétuoſité.

LE ROI.

Tout eſt prêt, ſi nos cœurs le ſont.

WESTMORELAND.

Périſſe l'homme, dont le cœur recule en ce moment !

LE ROI.

Quoi, couſin, tu ne ſouhaites donc pas à préſent le ſecours de quelques Anglois de plus ?

WESTMORELAND.

Par l'eſprit de Dieu, mon Prince, je voudrois que

vous & moi tout ſeuls, ſans autre ſecours, puſſions expédier ce combat!

LE ROI.

Allons, tu viens de rétracter ton vœu & de retrancher cinq mille hommes (†), & cela me plaît bien plus que de nous en ſouhaiter un ſeul de ſurcroît. (*A tous les Chefs*). Vous connoiſſez tous vos poſtes: Dieu ſoit avec vous!

SCENE XVII.

Les mêmes. MONTJOYE *ſe préſente devant eux.*

MONTJOYE.

Une ſeconde fois, je viens ſavoir de toi, Roi Henri, ſi tu veux à préſent compoſer pour ta rançon,

(†) Shakeſpéar oublie aiſément les nombres dans la dernière Scène; ils porte le nombre des François à ſoixante mille, & Exeter dit que c'eſt cinq contre un. Ici, d'après le calcul du Roi, ce ſeroit douze contre un.

Holinshed fait l'armée Angloiſe de quinze mille, & la Françoiſe de cent mille. Hardy & Walſingham réduiſent les Anglois à neuf mille, & enflent le nombre des François juſqu'à quinze cents mille. Il paroît que ces nombres varient ſuivant le caractère & la Nation de l'Hiſtorien.

avant

avant le moment de ta ruine prochaine : car, tu n'en peux douter, tu es ſi près de l'abîme, que tu ne peux éviter d'y être englouti. De plus, ému de pitié, le Connétable te prie d'avertir ceux qui te ſuivent, de ſonger à ſe repentir de leurs fautes, afin que leurs ames puiſſent, dans une douce & paiſible retraite, ſortir de ces plaines, où les corps de ces infortunés doivent reſter giſſans & pourrir.

LE ROI.

Qui t'a envoyé cette fois?

MONTJOYE.

Le Connétable de France.

LE ROI.

Je te prie, reporte lui ma première réponſe : dis leur, qu'ils achèvent ma ruine, & qu'alors ils vendent mes oſſemens. Grand Dieu ! pourquoi prennent-ils à tâche d'inſulter ainſi des hommes infortunés? Celui, qui jadis vendit la peau du lion, tandis que l'animal vivoit encore, fut tué en le chaſſant. Nombre de nos corps, je n'en doute point, trouveront leur tombeau dans le ſein de leur patrie; & je me flatte qu'au-deſſus d'eux, le bronze atteſtera aux ſiècles futurs, l'ouvrage de cette journée : & ceux qui laiſſeront leurs honorables oſſemens dans la France, mourant en hommes courageux, quoiqu'enſevelis dans votre

ſange, y trouveront la gloire : le ſoleil viendra les y ſaluer de ſes rayons, & élèvera juſqu'aux cieux les eſprits immortels & légers de l'honneur qui les animoit : il ne vous reſtera que les parties terreſtres & groſſières, pour infecter votre climat de leurs vapeurs contagieuſes, & enfanter ſur la France une peſte vengereſſe (1). Songe bien à l'élaſtique valeur de nos Anglois : quoique mourante, comme un boulet amorti qui ne fait plus que gliſſer ſur le ſable, elle ſe relève & détruit encore dans ſon nouveau cours ; ſes derniers bonds donnent une mort auſſi fatale. Permets que je me vante à tes yeux. — Dis au Connétable, que nous ſommes des guerriers mal vêtus comme en un jour de travail ; que notre éclat & notre dorure ſont ternis par une marche pénible, dans vos terres raboteuſes, & ſous une pluie qui les a déluſtrés. Il ne reſte pas dans notre armée, & c'eſt, je penſe, une aſſez bonne preuve que nous ne fuirons pas, une ſeule plume aux panaches, & le tems & l'action ont uſé & ſali notre parure guerrière. Mais, par mon baptême, nos cœurs ſont dans leurs atours, & mes pauvres ſoldats me promettent, qu'avant que la nuit vienne, ils ſeront vêtus de robes fraîches & nouvelles, ou qu'ils arracheront ces panaches neufs & brillans qui ornent la tête des François, & qu'ils les mettront hors d'état de ſervir. S'ils tiennent leur parole, comme ils la tiendront, s'il plaît à Dieu, ma rançon alors ſera facile à recueillir. Héraut, épargne tes

peines. Officieux Héraut, ne viens plus me parler de rançon : ils n'en auront point d'autre, je le jure, que ces membres; & s'ils les ont dans l'état où je compte les laiſſer, ils n'en retireront pas grande valeur : annonce-le au Connétable.

MONTJOYE.

Je le ferai, Roi Henri; & je prends congé de toi : tu n'entendras plus la voix du Héraut. (*Il ſort*).

LE ROI.

Et moi, j'ai bien peur, que tu ne reviennes encore parler de rançon (†).

SCENE XVIII.

*Les mêmes. Le Duc d'*YORK.

YORK.

MON Souverain, je vous demande à genoux la grace de conduire l'avant-garde.

LE ROI.

Conduis-la, brave York. — Allons, ſoldats,

(†) Il veut dire, de celle des François.

marchons en avant. — Et toi, grand Dieu, diſpoſe à ta volonté des événemens de cette journée !

(*Ils ſortent*).

SCÈNE XIX.

Le Théatre repréſente une autre partie du champ de bataille.

Paroiſſent LE CONNÉTABLE, *le Duc d'*ORLÉANS, BOURBON, LE DAUPHIN & RAMBURE.

LE CONNÉTABLE.

O ENFER !

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Ah Seigneur ! la journée eſt perdue, tout eſt perdu !

LE DAUPHIN.

Mort de ma vie ! tout eſt abîmé : tout ! La honte ſe poſe ſur nos panaches, & nous couvre d'un opprobre éternel. (*Une courte alarme*). O méchante fortune (†) ! — Ne nous abandonne pas.

LE CONNÉTABLE.

Allons, tous nos rangs ſont rompus.

(†) L'original a ces deux mots François.

LE DAUPHIN.

O honte qui ne paſſera point! Poignardons-nous nous-mêmes. Sont-ce là ces miſérables ſoldats dont nous avons joué le ſort aux dez?

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Eſt-ce là le Roi à qui nous avons envoyé demander ſa rançon?

BOURBON.

Opprobre! éternel opprobre! Par-tout la honte! — Mourons à l'inſtant. — Retournons encore à la charge; & que celui qui ne voudra pas ſuivre Bourbon, ſe ſépare de nous, & aille, ſon bonnet à la main **, mendier le déshonneur & l'infamie.

LE CONNÉTABLE.

Que le déſordre, qui nous a perdus, nous ſauve maintenant! Allons par pelotons, offrir notre vie à ces Anglois, ou mourons avec gloire.

*Le Duc d'*ORLÉANS.

Nous ſommes encore aſſez d'hommes vivans dans cette plaine, pour étouffer les Anglois dans la preſſe au milieu de nous, s'il eſt poſſible encore de rétablir un peu d'ordre.

BOURBON.

De l'ordre à préſent? Aux enfers l'ordre! — Je

vais me jetter dans le fort de la mêlée. Abrégeons la vie : autrement notre honte durera trop long-tems.

SCENE XX.

Une alarme. LE ROI HENRI *paroît avec ſa ſuite & ſes priſonniers.*

LE ROI.

Nous nous ſommes conduits à merveille, braves compatriotes : mais tout n'eſt pas fait ; les François tiennent encore la plaine.

EXETER.

Le Duc d'York ſe recommande à Votre Majeſté.

LE ROI.

Vit-il, cher oncle ? Trois fois, dans l'eſpace d'une heure, je l'ai vu terraſſé, & trois fois ſe relever & combattre. De ſon caſque à ſon éperon, il n'étoit que ſang.

EXETER.

C'eſt en cet état, le brave guerrier ! qu'il eſt couché, engraiſſant la plaine ; & à ſes côtés ſanglans, eſt auſſi giſſant le noble Suffolk, compagnon fidèle de ſes honorables bleſſures ! Suffolk a expiré le premier ;

& York, tout mutilé, ſe traîne auprès de ſon ami, ſe plonge dans le ſang figé où baigne ſon corps, & ſoulevant ſa tête par ſa chevelure, il baiſe les bleſſures ouvertes & ſanglantes de ſon viſage, & lui crie : « Arrête encore, cher Suffolk, mon ame veut accompagner la tienne dans ſon vol vers les cieux. Chère ombre, attends la mienne; elles voleront unies enſemble, comme dans cette plaine glorieuſe & dans ce beau combat, nous ſommes reſtés unis en vrais frères & en braves Chevaliers ». Au moment où il diſoit ces mots, je me ſuis approché & je l'ai conſolé. Il m'a ſouri, m'a tendu ſa main, & ſerrant foiblement la mienne, il m'a dit : — Cher Lord, recommande mes ſervices à mon Souverain. Enſuite il s'eſt retourné, & il a jetté ſon bras bleſſé autour du cou de Suffolk, & a baiſé ſes lèvres; & ainſi marié à la mort, il a ſcellé de ſon ſang le teſtament de ſa tendre amitié, qui a ſi glorieuſement fini. Cette noble & tendre ſcène m'a arraché ces pleurs que j'aurois voulu étouffer; mais j'ai perdu le mâle courage d'un homme; toute la foibleſſe d'une femme a amolli mon ame, & a fait couler de mes yeux un torrent de larmes.

LE ROI.

Je ne blâme point vos larmes; car, à votre ſeul récit, un épais brouillard obſcurcit mes yeux, & il me faut un effort pour contenir les miennes, qui

veulent couler auſſi (†). (*Une alarme*). Mais écoutons! Quelle eſt cette nouvelle alarme? Les François ont rallié leur ſoldats épars! Allons, que chaque ſoldat tue ſes priſonniers. Nous allons égorger auſſi les nôtres; & pas un de tous ceux que nous prendrons, ne trouvera grace auprès de nous. —Allez, & donnez-en l'ordre dans les rangs.

(*Ils ſortent*).

(†) Henri étouffe ici ſa douleur en Héros, & porte toutes ſes penſées vers le combat. *Miſtriff. Griffith.*

SCENE XXI.

Les alarmes continuent: enſuite on voit entrer FLUELLEN & GOWER.

FLUELLEN.

COMMENT? on a tué les enfans & le pagage (¶)! C'eſt contre les loix expreſſes de la guerre; c'eſt un trait de paſſeſſe auſſi grand, voyez-vous, qu'on en puiſſe offrir dans le monde. En votre conſcience, là, n'eſt ce pas?

(¶) Ce bagage, dit-on, pendant la bataille, n'étoit gardé que par des goujats & des enfans. Quelques maraudeurs François le furent, fondirent ſur cette malheureuſe troupe ſans défenſe, les tuerent, pillèrent le camp, & brûlerent les bagages. Voilà la cauſe que Gower donne au reſſentiment de Henri, & à ſon ordre d'égorger les priſonniers: mais Henri a donné un autre motif à cette cruauté; c'eſt qu'il s'attendoit à un ſecond combat, & qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour garder une armée & en combattre une autre. *Johnſon.*

GOWER.

Il eſt certain qu'il n'eſt pas reſté un ſeul de ces jeunes enfans en vie ; & ce ſont ces infâmes poltrons, qui ſe ſauvent de la bataille, qui ont fait ce carnage : ils ont encore, outre cela, brûlé ou emporté tout ce qui étoit dans la tente du Roi : auſſi le Roi a-t-il, très à propos, ordonné à chaque ſoldat d'égorger chacun leurs priſonniers. Oh ! c'eſt un brave Roi !

FLUELLEN.

Il eſt né à Monmouth, Capitaine Gower. Comment appellez-vous la Ville où Alexandre *le gros* eſt né ?

GOWER.

Alexandre le Grand, vous voulez dire ?

FLUELLEN.

Quoi, je vous prie, eſt-ce que *le gros* (†) & *le grand* ne ſont pas la même choſe ? Le gros, ou le grand, ou le puiſſant, ou le magnanime, reviennent toujours au même, ſi non que la phraſe varie un peu.

GOWER.

Je crois qu'Alexandre le Grand eſt né en Macédoine. Son père s'appelloit. . . Philippe de Macédoine, à ce que je crois.

FLUELLEN.

Je crois auſſi que c'eſt à Macétoine qu'Alexandre eſt né. Je

(†) On a déja obſervé que Fluellen eſt un Officier Gallois, qui eſtropie l'Anglois ; qu'il en fait à peine pour ſe faire entendre, & qu'il ne connoît pas la différence de la valeur des mots. Tous ſont ſynonymes pour lui.

vous dirai, Capitaine, ſi vous cherchez dans les cartes du monde, je vous aſſure que vous trouverez, en comparant Macétoine avec Monmouth, que leur ſituation, voyez-vous, ſont toutes deux les mêmes. Il y a une rifière à Macétoine, il y en a une auſſi à Monmouth. Celle de Monmouth s'appelle *Wye;* mais pour le nom de l'autre rivière, cela m'a paſſé de la cervelle : mais çà n'y fait rien; c'eſt auſſi ſemplable l'un à l'autre, comme mes doigts ſont avec mes doigts, & elles ont toutes deux du ſaumon. Si vous faites bien attention à la vie d'Alexandre, la vie de Henri de Monmouth lui reſſemble paſſaplement bien auſſi, dans ſes rages & dans ſes furies, & dans ſes emportemens & dans ſes colères, & dans ſes humeurs & dans ſes chagrins, & dans ſes indignations; & auſſi étant un peu enivré dans ſa cervelle, il a, dans ſon vin & ſa fureur, tué ſon meilleur ami Clytus.

GOWER.

Notre Roi ne lui reſſemble pas en ce cas là; car il n'a jamais tué aucun de ſes amis.

FLUELLEN.

Cela n'eſt pas pien de votre part, voyez-vous, de m'arracher la parole de la bouche avant que mon conte ſoit fait & fini. Je ne parle qu'en figures & en comparaiſons de l'hiſtoire : de même qu'Alexandre tua ſon ami Clytus étant dans ſon vin & à boire, de même auſſi Henri Monmouth étant dans ſon bon ſens & ſain de jugement, a chaſſé le gros (†) & gras Baron, qui avoit ce gros ventre, celui qui étoit ſi plein de pons mots, de plaiſanteries, de pons tours & de pouſonneries.... j'ai oublié ſon nom.....

(†) Voilà le dernier trait de plaiſanterie auquel Falſtaff donnera lieu. Le Poëte avoit regret de quitter ce caractère, & il en perpétue le ſouvenir auſſi long-tems qu'il lui eſt poſſible. *Johnſon.*

GOWER.

Quoi ! le Chevalier Falſtaff ?

FLUELLEN.

Préciſément, c'eſt lui-même. Je vous dis qu'il y a de praves gens nés à Monmouth.

GOWER.

Voilà le Roi qui vient.

SCENE XXII.

Une alarme. LE ROI HENRI, WARWICK, GLOCESTER, EXETER, FLUELLEN, &c. *Fanfare.*

LE ROI.

Depuis que j'ai poſé le pied en France, je ne me ſuis pas ſenti de colère (†), que dans cet inſtant. Prends ta trompette, Héraut : vole à ces cavaliers

(†) Ce trait eſt une preuve que Shakeſpéar connoiſſoit bien le cœur humain. Henri montre une réſolution héroïque pendant tout le danger de cette journée, & répond, avec une audace intrépide & naturelle, au défi inſultant de l'ennemi, mais ſans laiſſer voir aucune trace de colère & de fureur. Les dangers & l'embarras de ſa ſituation demandoient l'ame la plus calme, & un empire abſolu

que tu vois là-bas ſur la colline. S'ils veulent combattre, dis-leur de deſcendre, ſi-non qu'ils évacuent la plaine : leur vue nous offenſe. S'ils ne veulent prendre ni l'un ni l'autre parti, nous irons les trouver, & nous les précipiterons de cette colline, auſſi rapidement que la pierre lancée par les frondes de l'antique Aſſyrie.

SCENE XXIII.

Les mêmes. Le Héraut François.

EXETER.

Voici le Héraut de France, mon Prince, qui vient vers nous.

GLOCESTER.

Son regard eſt plus humble que de coutume.

LE ROI.

Quoi donc! Que veut leur Héraut ? (*A Montjoye qui ſe préſente*). Ne ſais-tu pas que j'ai dévoué ces

ſur ſes paſſions : mais dès que ſes inquiétudes ſe diſſipent par la certitude de la victoire, ſa paſſion renaît, & il s'y abandonne un peu, en voyant l'obſtination de l'ennemi, qui réſiſte encore après ſa défaite. *Miſtriſſ. Griffith.*

ossemens au paiement de ma rançon ? Viens-tu encore me parler de rançon ?

MONTJOYE.

Non, grand Roi. Je viens vers toi te demander, au nom de l'humanité, la permission de parcourir cette plaine sanglante, d'y compter nos morts pour les ensevelir, & séparer les Nobles des morts vulgaires. Car une foule de soldats obscurs se baignent dans le sang des Princes ; & nombre de Princes, ô malédiction sur cette journée ! sont noyés dans un sang vil & mercenaire, tandis que leurs coursiers, blessés & enfoncés jusqu'au poitrail dans le sang, s'indignent, & dans leur fureur, foulent sous leurs pieds armés de fer, leurs maîtres gissans, & les tuent deux fois. O permets-nous, grand Roi, d'errer en sûreté dans la plaine, & de disposer de leurs cadavres !

LE ROI.

Je te dirai franchement, Héraut, que je ne sai pas si la victoire est à nous, ou non ; car je vois encore de nombreux escadrons de vos cavaliers galopper sur la plaine.

MONTJOYE.

La victoire est à vous.

LE ROI.

Louanges en soient rendues à Dieu, & non pas à

notre force ! — Comment appelle-t-on ce Château, qui eſt tout près d'ici ?

MONTJOYE.

On l'appelle Azincourt.

LE ROI.

Nous nommerons donc ce combat, la bataille d'Azincourt, donnée le jour de St. Crépin & Crépinien.

FLUELLEN.

Plaiſe à Votre Majeſté, votre grand père, de fameuſe mémoire, & votre grand oncle, Édouard le Noir, Prince de Galles, à ce que j'ai lu dans les Chroniques, ont ſoutenu une pien prave bataille ici en France.

LE ROI.

Il eſt vrai, Fluellen.

FLUELLEN.

Votre Majeſté dit pien vrai. Si Votre Majeſté s'en reſſouvient, les Gallois ont été bien utiles dans un jardin où il y avoit des poireaux, en portant des poireaux à leurs bonnets à la Monmouth ; ce que Votre Majeſté ſait bien être encore aujourd'hui une marque honorable de ce ſervice-là : & je crois pien auſſi, que Votre Majeſté ne dédaigne pas, ſans doute, de porter auſſi le poireau à la St. David.

LE ROI.

Je le porte, ſans doute, en ſigne d'un honneur mémorable; car je ſuis Gallois auſſi moi-même: vous le ſavez, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Toute l'eau de la rivière Wye ne laveroit pas le ſang Gallois qui coule dans les veines de Votre Majeſté; je peux vous dire cela. Tieu vous péniſſe & vous conſerve autant qu'il plaira à ſa grace & à ſa Majeſté auſſi!

LE ROI.

Je te rends grace, mon cher compatriote.

FLUELLEN.

Par mon Chéſus, je ſuis le compatriote de Votre Majeſté, le ſache qui voudra; je l'avouerai à toute la terre; je n'ai pas lieu de rougir de Votre Majeſté, Tieu ſoit loué! tant que Votre Majeſté ſera un honnête homme.

LE ROI.

Dieu veuille me conſerver! (*Montrant le Héraut de France*). Que nos Hérauts l'accompagnent. Rapportez-moi au juſte le nombre des morts de l'une & l'autre armée.

SCENE XXIV.

WILLIAMS *paroît.*

LE ROI *à* WILLIAMS.

Qu'on m'appelle ce ſoldat que voilà.

EXETER.

Soldat, venez parler au Roi.

LE ROI.

Soldat, pourquoi portes-tu ce gant à ton chapeau?

WILLIAMS.

Sous le bon plaiſir de Votre Majeſté; c'eſt le gage d'un homme avec lequel je dois me battre, s'il eſt encore en vie.

LE ROI.

Eſt-ce un Anglois?

WILLIAMS.

Sous le bon plaiſir de Votre Majeſté, c'eſt un drôle avec qui j'ai eu diſpute la nuit dernière, & à qui, s'il eſt en vie, & ſi jamais il oſe réclamer ce gant là, j'ai juré d'appliquer un ſoufflet : ou bien, ſi je puis appercevoir mon gant à ſon bonnet, comme il a juré foi de ſoldat qu'il l'y porteroit (s'il eſt en

vie

vie), je lui ferai ſauter de la tête d'une belle manière.

LE ROI.

Que penſez-vous de ceci, Capitaine Fluellen? — Eſt-il à propos que ce ſoldat tienne ſon ſerment?

FLUELLEN.

C'eſt un fanfaron & un lâche, s'il ne le fait pas; plaiſe à Votre Majeſté; en conſcience.

LE ROI.

Peut-être que ſon ennemi eſt un homme d'un rang ſupérieur, qui n'eſt pas dans le cas de lui faire raiſon.

FLUELLEN.

Quand il ſeroit auſſi Gentilhomme que le Tiable, que Lucifer & Belzébut lui-même, il eſt néceſſaire, voyez-vous, Sire, qu'il tienne ſon vœu & ſon ſerment. S'il ſe parjuroit, voyez-vous, ſa réputation ſeroit celle d'un inſigne poltron, comme il eſt vrai que ſon ſoulier noir a foulé la terre de Tieu, ſur mon ame & conſcience!

LE ROI.

Cela étant, tiens ton ſerment, ſoldat, quand tu rencontreras ce drôle là.

WILLIAMS.

Auſſi ferai-je, Sire, comme il eſt vrai que je vis.

LE ROI.

Sous qui ſers-tu ?

WILLIAMS.

Sous le Capitaine Gower, Sire.

FLUELLEN.

Gower eſt un pon Capitaine, & qui a ſon pon ſavoir, & une ponne littérature dans la guerre.

LE ROI.

Va le chercher, ſoldat, & me l'amène.

WILLIAMS.

J'y vais, Sire. (*Williams ſort*).

LE ROI.

Tiens, Fluellen, porte cette faveur pour moi, & mets-la à ton chapeau. Tandis qu'Alençon & moi nous étions par terre, j'ai arraché ce gant de ſon caſque. Si quelqu'un le réclame, il faut que ce ſoit un ami d'Alençon, & notre ennemi, par conſéquent: ainſi, ſi tu le rencontres, arrête-le, ſi tu m'aimes.

FLUELLEN.

Votre Grace me fait un auſſi grand honneur que puiſſe en déſirer le cœur de ſes ſujets. Je voudrois, de toute mon ame, trouver l'homme planté ſur deux

jampes, qui ſe trouvera offenſé à la vue de ce kant; voilà tout : mais je voudrois pien le voir une fois. Tieu veuille, de ſa grace, que je le voie !

LE ROI.

Connois-tu Gower ?

FLUELLEN.

C'eſt mon cher ami, ſous le pon plaiſir de Votre Majeſté.

LE ROI.

Je t'en prie, va donc le chercher, & amène-le à ma tente.

FLUELLEN.

Je pars.

LE ROI.

Lord Warwick, & vous, mon frère Gloceſter, ſuivez de près Fluellen. Le gant que je lui ai donné, comme une faveur, pourroit bien lui attirer un affront. C'eſt le gant d'un ſoldat, que je devrois, d'après la convention, porter moi-même. Suivez-le, couſin Warwick. Si le ſoldat le frappoit, comme je préſume à ſon maintien brutal qu'il tiendra ſa parole, il pourroit en arriver quelque malheur ſoudain : car je connois Fluellen pour un brave homme; &, quand on l'irrite, vif comme le ſalpêtre. Il ſera prompt à lui rendre injure pour injure. Suivez-le, & veillez à

ce qu'il n'arrive aucun malheur entre eux deux. Venez avec moi, vous, mon oncle Exeter.

SCENE XXV.

GOWER & WILLIAMS.

WILLIAMS.

JE gage que c'eſt pour vous faire Chevalier, Capitaine.

Arrive FLUELLEN.

La volonté de Tieu ſoit faite & ſon pon plaiſir. Capitaine, je vous ſupplie, venez-vous-en pien vîte chez le Roi : il ſe prépare peut-être plus de pien pour vous, par haſard, que vous ne ſauriez vous imaginer.

WILLIAMS.

Monſieur, connoiſſez-vous ce gant-là ?

FLUELLEN.

Ce gant-là ? Je ſais que ce gant eſt un gant.

WILLIAMS.

Et moi, je connois celui-ci, & voilà comme je le réclame. (*Il le frappe*).

FLUELLEN.

Sang Dieu ! voilà un traître, s'il y en a un dans le monde univerſel, en France ou en Angleterre.

GOWER.

Oh! Dieu! qu'eſt-ce qu'il y a donc? (*A Williams*); Vous, miſérable....

WILLIAMS.

Croyez-vous, que je veuille être parjure?

FLUELLEN.

Retirez-vous, Capitaine Gower; je m'en vais le traiter, le traître, comme il le mérite, & je l'arrangerai d'importance, je vous aſſure.

WILLIAMS.

Je ne ſuis point un traître.

FLUELLEN.

C'eſt un menſonge : qu'il t'étrangle. Je vous ordonne à vous préſens, & au nom de Sa Majeſté, de l'arrêter : c'eſt un ami du Duc d'Alençon.

SCENE XXVI.

Arrivent WARWICK & GLOCESTER.

WARWICK.

Qu'es-ce que c'eſt? Qu'y a-t-il donc là? De quoi s'agit-il?

FLUELLEN.

Milord de Warwick, voilà, Dieu ſoit béni, une des plus contagieuſes trahiſons qui vient de ſe découvrir, voyez-vous, que vous puiſſiez voir dans le plus beau jour d'été. — Voici le Roi.

SCENE XXVII.

Entrent LE ROI HENRI & EXETER.

LE ROI.

Comment? De quoi s'agit-il donc ici?

FLUELLEN.

Sire, voici un ſcélérat, un traître, qui a, voyez-vous, Sire, frappé le gant que Votre Majeſté a arraché du caſque d'Alençon.

WILLIAMS.

Sire, c'étoit-là mon gant, en voilà le pareil; & celui à qui je l'ai donné en échange, m'a promis de le porter à ſon bonnet: je lui ai promis de le frapper, s'il oſoit le faire: j'ai rencontré cet homme avec mon gant à ſon bonnet, & j'ai tenu ma parole.

FLUELLEN.

Or, écoutez à préſent, Sire, ſous le bon plaiſir de

votre vaillance, quel miſérable maraut c'eſt-là. J'eſpère que Votre Majeſté aſſurera, atteſtera, témoignera, & proteſtera pien, que c'eſt là le gant d'Alençon que Votre Majeſté m'a donné, en votre conſcience, là.

LE ROI.

Donne-moi ton gant, ſoldat : vois-tu, voilà le pareil. C'eſt moi, je te l'aſſure, que tu as promis de frapper ; & tu peux te reſſouvenir que tu t'es ſervi de termes très-durs à mon égard.

FLUELLEN.

Eh bien, plaiſe à Votre Majeſté que ſa tête en réponde, s'il y a des Loix martiales dans le monde.

LE ROI.

Comment peux-tu me faire ſatisfaction pour cette offenſe ?

WILLIAMS.

Toutes les offenſes, mon Prince, viennent du cœur ; & je proteſte qu'il n'eſt jamais rien ſorti du mien qui puiſſe offenſer Votre Majeſté.

LE ROI.

C'eſt nous-même cependant, que tu as inſulté.

WILLIAMS.

Vous ne vous êtes pas préſenté alors ſous les traits

de Votre Majeſté : vous ne m'avez paru que comme un ſoldat ordinaire, témoins la nuit qu'il faiſoit, votre uniforme & votre air ſoumis ; & ce que Votre Alteſſe a ſouffert ſous cette forme, je vous ſupplie de le regarder comme votre faute, & non comme la mienne ; car ſi vous euſſiez été ce que je vous croyois, il n'y avoit point d'offenſe : c'eſt pourquoi je ſupplie Votre Alteſſe de me pardonner.

LE ROI.

Tenez, mon oncle Exeter, rempliſſez ce gant d'écus, & donnez-le à ce ſoldat. — Garde-le, ſoldat, & porte-le à ton bonnet, comme une marque d'honneur, juſqu'à ce que je le réclame : donnez-lui les écus. (*A Fluellen*). Et vous, Capitaine, il faut être auſſi de ſes amis.

FLUELLEN.

Par ce jour, & par cette lumière, ce drôle là a du courage & du feu dans le ventre. Tiens, voilà un écu pour toi, & je te recommande de ſervir bien Dieu, & de te préſerver des prouilleries, des vacarmes & des querelles, & des diſcuſſions, & je t'aſſure que tu t'en trouveras mieux.

WILLIAMS.

Je ne veux point de votre argent. (*Le ſoldat s'éloigne fièrement*).

FLUELLEN.

C'eſt de pon cœur : moi, je te dis, que cela te ſervira pour racommoder ton havreſac : allons, pourquoi faire le honteux comme cela ? Ton havreſac n'eſt déja pas ſi pon. C'eſt un pon écu, je t'aſſure ; ou bien attends, je le changerai.

(*Le ſoldat eſt parti ſans l'écouter*).

SCENE XXVIII.

Les mêmes. LE HÉRAUT.

LE ROI.

HÉ BIEN, Héraut, les morts ſont-ils comptés ?

LE HÉRAUT.

Voici la liſte de ceux de l'armée Françoiſe.

LE ROI.

Digne oncle, quels ſont les priſonniers de marque que nous avons faits ?

EXETER.

Charles, Duc d'Orléans, neveu du Roi ; Jean, Duc de Bourbon, & le Seigneur Boucicaut, & des autres Seigneurs, Barons, Chevaliers, Gentilshommes, quinze cents, ſans compter les ſoldats.

LE ROI.

Cette liſte porte dix mille François morts reſtés ſur le champ de bataille. Dans ce nombre, il y en a cent vingt-ſix, tant Princes que Nobles portant bannières; ajoutez huit mille quatre cents, tant Chevaliers, Écuyers, & autres guerriers diſtingués, dont il y en a cinq cents qui n'ont été faits Chevaliers que d'hier; enſorte que, dans les dix mille hommes qu'ils ont perdus, il n'y a que ſix cents mercenaires: le reſte ſont tous Princes, Barons, Seigneurs, Chevaliers, Écuyers, & Gentilshommes de naiſſance & de qualité. Les noms de leurs Nobles qui ont été tués, Charles d'Albret, grand Connétable de France, Jacques Chatillon, Amiral de France, le grand Maître des Arbalétriers, le Seigneur Rambure, le brave Guichard Dauphin, grand Maître de France, Jean, Duc d'Alençon, Antoine, Duc de Brabant, frère du Duc de Bourgogne, Édouard, Duc de Bar: parmi les hauts Comtes, Grandpré, Rouſſi, Fauconberg, & de Foix, Beaumont, Merle, Vaudemont & Leſtrelles. Voilà une ſociété de morts illuſtres! — Où eſt la liſte des morts Anglois?

EXETER.

Édouard, Duc d'York, le Comte de Suffolk, Sir Richard Kelty, David Gam, Écuyer: point d'autres de marque; & des ſoldats, vingt-cinq en tout.

LE ROI.

O Dieu du Ciel, ton bras s'eſt ſignalé ici; & c'eſt à toi ſeul, & non pas à nous, que nous devons rendre tout l'honneur de cette journée! Quand jamais a-t-on vu, dans la mêlée d'une bataille rangée, & ſans ruſe ni ſtratagême, une ſi grande perte d'un côté, une ſi légère de l'autre? Prends-en tout l'honneur, grand Dieu; car il t'appartient tout entier.

EXETER.

Cela eſt miraculeux!.

LE ROI.

Allons, marchons en pompe ſolemnelle au Village prochain, & proclamons dans notre armée la défenſe, ſous peine de mort, de ſe vanter de cette victoire, & d'en enlever à Dieu l'hommage; il n'appartient qu'à lui ſeul.

FLUELLEN.

Ne peut-on pas, ſans crime, s'il plaît à Votre Majeſté, dire le nompre des morts?

LE ROI.

Oui, Capitaine; mais avec l'aveu, que Dieu a combattu pour nous.

FLUELLEN.

Oui, ſur ma conſcience, il nous a fait grand pien.

LE ROI.

Rempliſſons tous les devoirs Religieux. Qu'on chante le pſeaume *Non nobis* (†) & le *Te Deum*. Après avoir pieuſement enſéveli les morts dans la terre, nous marcherons vers Calais, & de-là en Angleterre, où jamais n'abordèrent de France des mortels plus fortunés que nous.

(*Ils ſortent*).

(†) Le Roi fit chanter, après cette victoire, le pſeaume *In exitu*, dans lequel, ſuivant la vulgate, eſt contenu le pſeaume *Non nobis, Domine*. Pope.

ACTE V.

LE CHŒUR.

PERMETTEZ, vous qui n'avez pas lu l'Hiſtoire, que je vous en retrace les événemens : & vous qui la connoiſſez, pardonnez mes écarts ſur les tems, le nombre & l'ordre exact des faits, qui ne peuvent être préſentés ici dans la maſſe de leurs détails, & ſous les traits vivans de la réalité. — Maintenant c'eſt vers Calais que nous tranſportons Henri. Arrêtez-vous à le contempler dans ce port, & enſuite portez-le ſur l'aîle de vos penſées, au travers des mers : voyez autour du rivage Anglois cette large ceinture d'hommes, de femmes & d'enfans, dont les acclamations & les applaudiſſemens ſurmontent la vaſte voix de l'Océan ; & l'Océan, qui comme un puiſſant (†) précurſeur du Monarque, ſemble applanir ſes flots, & lui préparer ſa route : voyez le Roi deſcendre au milieu de ſon peuple, & marchant en pompe ſolemnelle vers Londres. La penſée court d'un pas ſi rapide, que vous pouvez déja le ſuivre ſur la noire bruyère de

(†) *Whiffler ;* Officier qui marche devant les perſonnages d'un haut rang, dans les cérémonies publiques. Il paroît être une corruption du mot François, *Huiſſier. Farmer.*

Blackheat. Là, ſes Lords lui demandent de porter devant lui, juſqu'à la Cité, ſon caſque briſé, & ſon épée courbée dans le combat. Exemt de vanité & d'orgueil, il défend cet honneur, & ſe refuſe tout trophée, tout appareil, toute oſtentation de gloire, pour les réſerver à Dieu ſeul. Mais animez encore la forge active de la penſée, & le laboratoire créateur de l'imagination, & voyez avec quelle impétuoſité Londres verſe les flots de ſes habitans : voyez ſortir de ſes portes, le Lord Maire, & tous ſes collègues, dans leur plus riche parure, ſemblables aux Sénateurs de l'antique Rome, que ſuivent les Plébéïens en foule preſſée ſur leurs pas, pour aller recevoir en triomphe leur conquérant Céſar : ou bien (†), par une image moins grande, mais gracieuſe pour nous, figurez-vous le Général de notre Souveraine, revenant aujourd'hui, comme il pourra revenir dans un tems heureux, des terres de l'Irlande, portant ſur ſon glaive le ſang de la rebellion égorgée. O quelle multitude immenſe quitteroit le ſein paiſible de Londres, pour courir ſaluer ſon retour glorieux! Plus grande étoit la foule qui voloit au-devant de Henri, & plus grande

(†) Le Poëte, jaloux de célébrer ce grand homme, dont la grande popularité, qui faiſoit alors ſa gloire, devint enſuite la cauſe de ſa ruine, le compare au Roi Henri : mais pour ne pas choquer les Courtiſans, ſes rivaux, ou peut-être la Reine elle-même, il abbaiſſe le Comte d'Eſſex d'un degré au-deſſous d'un Roi. *Johnſon.*

auſſi fut ſa victoire. A préſent, placez-le dans le Palais de Londres, où l'humble plainte des François gémiſſans invite le Roi d'Angleterre à établir ſon ſéjour parmi eux; où l'Empereur, illuſtre médiateur, vient implorer la paix pour la France, & en régler les articles : franchiſſez tous les événemens qui ſe ſuccédèrent juſqu'au retour de Henri dans la France, & je vous ai peint tout l'intervalle, en vous faiſant ſouvenir qu'il eſt paſſé. Souffrez donc que je ſupprime cet eſpace; & que vos yeux, ſuivant le vol de vos idées, reportent leurs regards ſur la France, où nous devons reconduire le Roi.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Camp Anglois, en France.

FLUELLEN & GOWER.

GOWER.

OH! pour cela, vous avez raiſon : mais pourquoi portez-vous encore votre poireau (†) à votre chapeau ? La Saint David eſt paſſée.

(†) Fluellen dit qu'il porte ſon poireau en conſéquence de l'affront qu'il avoit reçu de Piſtol la veille : ainſi cette querelle n'a point de rapport avec celle qui avoit commencé entre eux à la ſixième Scène du troiſième Acte.

FLUELLEN.

Il y a des occaſions & des cauſes, des pourquoi dans toutes choſes. Tenez, je vous le dirai en ami, Capitaine Gower, ce coquin, ce miſéraple mendiant, ce fanfaron, ce pendard de Piſtol, que vous, vous-même & tout le monde, ſait ne valoir pas mieux qu'un drôle, voyez-vous, qui n'a aucun mérite : eh pien, il eſt venu à moi hier m'apporter du pain & du ſel, voyez-vous, & m'a dit de mancher mon poireau. Or, c'étoit dans un endroit où je ne pouvois pas élever de diſputes avec lui; mais je prendrai la liperté de le porter en emblême à mon chapeau, juſqu'à ce que je le retrouve, & puis je lui dirai un petit morceau de mon ſentiment.

SCENE II.

Les mêmes. PISTOL *entre.*

GOWER.

MA FOI, le voilà qui vient en ſe rengorgeant comme un paon.

FLUELLEN.

Tous ſes rencorchemens & ſes paons n'y font rien. — Tieu vous aſſiſte, vieux Piſtol, infâme & miſérable vaurien, Tieu vous aſſiſte !

PISTOL.

Ah! ſors-tu de Bedlam (†), toi? Eſt-ce que tu veux, vil

(†) Petites-Maiſons, Hôpital des fous.

Troyen

Troyen, que je déchire la toile fatale dont la Parque ourdit la trame. Retire-toi de moi; l'odeur du poireau me donne des vapeurs.

FLUELLEN.

Je vous prie en grace, Monſieur le drôle, l'impertinent, à mon déſir, à ma requête & à ma ſupplique, de mancher, voyez-vous, ce poireau: préciſément, voyez-vous, parce que vous ne l'aimez pas, & que vos affections, vos appétits & vos digeſtions ne s'accordent point avec cela: je vous prie de vouloir pien le mancher.

PISTOL.

Non pardieu, pour *Cadwallader* (†) & toutes ſes chèvres, je ne le mangerai pas.

FLUELLEN.

Tiens, voilà une chèvre pour toi. (*Il le frappe*). — Voudriez-vous avoir la bonté de le mancher tout-à-l'heure?

PISTOL.

Infâme Troyen, tu mourras.

FLUELLEN.

Vous avez raiſon, maraut; quand il plaira à Dieu: en même-tems je vous prierai de vouloir vivre, afin de mancher votre dîné. Tiens, voilà un peu d'aſſaiſonnement avec. (*Il le frappe*). Vous m'avez appellé hier Gentilhomme de montagne; mais je vous ferai aujourd hui Gentilhomme de bas étage. Je vous en prie, commencez donc: partieu, ſi vous pouvez pien gogüenarder un poireau, vous pouvez bien le mancher auſſi.

GOWER.

Allons, en voilà aſſez, Capitaine: vous l'avez étourdi du coup.

(†) Nom pris de quelque Roman.

FLUELLEN.

Je dis que je lui ferai mancher ce poireau, ou je lui frotterai la tête quatre jours de ſuite. — Allons, mordez, je vous en prie, cela fera du pien à votre maladie & à votre ſanguinaire huppe de fanfaron.

PISTOL.

Quoi, faut-il que je morde ?

FLUELLEN.

Oui ſans doute, ſans queſtion, & ſans ampiguités.

PISTOL.

Par ce poireau, je m'en vengerai horriblement. Je mange; mais auſſi je jure....

FLUELLEN, *tenant la canne levée.*

Manchez, je vous prie. Eſt-ce que vous voudriez encore un peu d'épices pour votre poireau ? Il n'y a pas encore là aſſez de poireau, pour jurer par lui.

PISTOL.

Tiens ta canne en repos; tu vois bien que je mange.

FLUELLEN.

Grand pien te faſſe, lâche poltron; c'eſt de pon cœur. — Oh! mais je vous en prie, n'en jettez pas la moindre miette par terre; la pelure eſt bonne pour raccommoder votre huppe de fanfaron. Quand vous trouverez l'occaſion de voir des poireaux, vous m'opligerez beaucoup de les goguenarder, entendez-vous ? Voilà tout.

PISTOL.

Fort bien.

FLUELLEN.

Ah ! c'eſt une pien ponne choſe que les poireaux! Tenez, voilà quatre ſols pour guérir votre tête.

PISTOL.

A moi quatre ſols !

FLUELLEN.

Oui certainement; & en vérité vous les prendrez : ou pien j'ai encore un poireau dans ma poche que vous mancherez.

PISTOL.

Je prends tes quatre ſols comme des arrhes de vengeance.

FLUELLEN.

Si je vous dois quelque choſe, je vous paierai en coups de canne : vous ſerez marchand de bois, & vous n'acheterez de moi que des bâtons. Dieu vous accompagne, vous conſerve & vous guériſſe la tête !

(*Il ſort*).

SCENE III.

PISTOL & GOWER.

PISTOL.

MORT de ma vie, je remuerai tout l'enfer pour venger cet affront.

GOWER.

Allez, vous n'êtes qu'un drôle & un miſérable. Comment oſez-vous vous moquer d'une ancienne tradition, qui a pris ſa ſource dans une circonſtance honorable, & dont l'emblême ſe porte aujourd'hui comme un trophée, en mémoire de la mort de braves gens; ſur-tout lorſque vous n'oſez pas ſoutenir vos paroles par vos actions. Je vous ai déja vu deux ou trois fois badiner, invectiver ce galant homme. Vous avez cru, ſans doute que parce qu'il ne pouvoit pas parler auſſi bon Anglois que ceux du pays, il ne ſauroit pas non plus manier un bâton à l'Angloiſe. Vous voyez aujourd'hui, qu'il en eſt tout autrement. A commencer donc de ce jour, prenez cette correction Galloiſe comme une bonne leçon Angloiſe. Adieu, portez-vous bien.

(*Il ſort*).

SCENE IV.

PISTOL, *ſeul.*

Est-ce que la Fortune ſe joue de moi à préſent? Je viens d'apprendre que ma chère Hélène eſt morte de la maladie de France, & me voilà privé de mon aſyle dans mon pays. Je me fais vieux, & l'honneur vient d'être expulſé de mes membres affoiblis, à grands coups de bâton. Eh bien! je m'en vais me faire agent de plaiſir, & ſuivre un peu mon penchant pour couper les bourſes avec dextérité. Je m'en irai ſecrettement en Angleterre, & là je filouterai, & je mettrai des emplâtres ſur ces cicatrices peu honorables, & je jurerai, que je les ai attrappées dans les guerres de France (†).

(†) Les Scènes comiques d'Henri IV & d'Henri V finiſſent ici, & Shakeſ-

SCENE V.

Le Théatre repréſente la Cour de France, à Troye en Champagne.

Par une porte entrent LE ROI HENRI; EXETER, BEDFORD, WARWICK; *& autres Lords Anglois; & par l'autre,* LE ROI DE FRANCE, LA REINE ISABELLE, *la Princeſſe* CATHERINE, *le Duc de* BOURGOGNE, *& autres Seigneurs François.*

LE ROI.

QUE la paix, qui eſt l'objet de notre Aſſemblée, préſide à notre entrevue! — Santé & bonheur à notre frère de France, & à notre illuſtre ſœur! — Beaux jours & proſpérité à notre belle Princeſſe & couſine Catherine! Et vous, membre illuſtre de cette Cour, noble rejetton de la Royauté, vous dont les ſoins ont formé cette auguſte congrès, brave Duc de

pear congédie ici tous ſes perſonnages comiques. Falſtaff & Miſſ Quickly ſont morts; Nym & Bardolph ſont pendus; Gadshill s'eſt pendu immédiatement après ſon vol; Poins & Peto ſe ſont évanouis depuis, on ne ſait pas comment: & voilà Piſtol ici, qui eſt replongé dans l'obſcurité & l'oubli. Je crois que tout Lecteur regrette leur diſparition. *Johnſon.*

Bourgogne, recevez notre ſalut & nos vœux; & & vous auſſi, Princes & Pairs de France.

LE ROI DE FRANCE.

C'eſt avec une joie ſincère que nous nous félicitons de jouir ici de la préſence de notre illuſtre frère d'Angleterre. Vous êtes le bien venu! & vous tous auſſi, Princes de ſa Cour.

LA REINE ISABELLE.

Puiſſe la fin de ce beau jour, ô grand Roi! & l'iſſue de cette gracieuſe Aſſemblée, être auſſi heureuſes, qu'eſt grande notre joie de vous voir, & d'enviſager cet œil terrible qui a lancé la mort contre les François. Nous avons le doux eſpoir, que ces regards ont perdu leurs traits homicides; & que ce jour, éteignant tous les reſſentimens & toutes les querelles, va changer la haine en amour.

LE ROI.

J'applaudis à ce vœu; c'eſt lui qui nous raſſemble ici.

LA REINE ISABELLE.

Princes de l'Angleterre, je vous ſalue tous.

Le Duc de BOURGOGNE.

Vous qui m'êtes également chers, puiſſans Rois de France & d'Angleterre, recevez mes reſpectueux

hommages. — Que j'aie déployé toutes les reſſources de mon eſprit, prodigué tous mes efforts & tous mes ſoins, pour amener & réunir vos Majeſtés dans ce Congrès Royal; c'eſt ce que vous pouvez atteſter tous les deux, chacun de votre côté. Puiſque mes démarches & ma médiation ont réuſſi à vous rapprocher l'un de l'autre, au point de vous voir face à face, regards contre regards, qu'on ne me faſſe pas un crime de demander, en préſence de cette Aſſemblée de Rois, quel eſt donc l'obſtacle qui retarde la paix; qui empêche que cette tendre nourrice des Arts, de l'abondance & de toutes les productions heureuſes, maintenant indigente & nue, & le ſein déchiré de plaies, ne puiſſe enfin remontrer ſes aimables traits dans ce beau jardin de l'Univers, dans notre fertile France? Hélas! depuis trop long-tems, elle eſt bannie de ce Royaume, dont toutes les richeſſes naturelles languiſſent en grouppes informes & ſtériles, & ſe corrompent dans leur propre fécondité. Ses vignes fortunées, dont les eſprits réjouiſſent & conſolent le cœur, ſe flêtriſſent & meurent accablées du luxe de leurs rameaux. Ses vergers, comme des priſonniers dont la chevelure s'eſt allongée en déſordre dans les ténèbres de leurs cachots, ne produiſent qu'un amas de rejettons infructueux. Ses terres en friche ſe couvrent d'ivraie, de ciguë, & de la groſſière fumeterre; & le ſoc, qui devoit extirper ces plantes ennemies, ſe rouille dans le repos. Ses vaſtes

prairies, jadis couronnées d'une agréable moiſſon de primeveres veinées, de pimprenelle, & de trefle verdoyant, privées aujourd'hui de l'utile ſecours de la faulx, qui châtie leurs vices, ſont dégénérées, & n'enfantent que des herbes pareſſeuſes & inutiles. Rien ne proſpère, que l'odieuſe bougrande, le chardon épineux, & le vil glouteron : elles ont perdu l'éclatante & utile parure qui les ornoit. Tels que nos vignobles, nos champs, nos prés & nos vergers, qui, dépravés dans leurs qualités natives, ne produiſent plus que de ſauvages avortons ; nous auſſi, nos familles & nos enfans, nous avons oublié ou ceſſé d'apprendre, faute de tems & de loiſirs, les Sciences qui décoroient notre Patrie. Nous devenons comme des ſauvages, comme des ſoldats farouches, qui ne méditent plus rien que le ſang ; livrés aux imprécations groſſières, aux regards féroces, au coſtume barbare de la guerre, & à toutes ſortes d'habitudes étranges & indignes de l'homme (†). C'eſt pour rétablir les

(†) Cette peinture de l'état d'un pays pendant la durée d'une guerre, me fait plus d'impreſſion, que la deſcription ſanglante d'une bataille. Ce tableau eſt plus général & plus permanent. Le paſſage, où il expoſe la déplorable condition de la jeuneſſe, privée d'éducation, eſt le trait le plus pathétique. Les autres dommages peuvent ſe réparer par les travaux, l'argent & les récoltes : mais ni l'induſtrie, ni les mines, ne peuvent réparer la perte que fait la génération naiſſante; il faut un ſiècle pour guérir cette plaie *Miſtriſſ. Griffith.*

choſes dans leur ancien état de ſplendeur, que vous êtes ici préſens; & ce diſcours eſt une prière que je vous adreſſe, pour obtenir de vous de connoître, quel obſtacle pourroit empêcher que la paix ne revînt diſſiper tous ces maux, & nous rendre ſes premiers dons, qui faiſoient notre bonheur.

LE ROI.

Duc de Bourgogne, ſi vous voulez la paix, dont l'abſence laiſſe le champ libre à tous les vices que vous avez dénombrés, il faut que vous l'achetiez par un conſentement ſans réſerve à toutes nos juſtes demandes. Vous en avez dans vos mains les articles & les clauſes détaillées en peu de mots.

Le Duc de BOURGOGNE.

Le Roi de France en a entendu la lecture, & il n'y a point encore donné ſa réponſe.

LE ROI.

Hé bien, c'eſt de ſa réponſe que dépend la paix, que vous ſollicitez avec tant d'ardeur.

LE ROI DE FRANCE.

Je n'ai parcouru tous ces articles que d'un œil rapide & ſuperficiel. S'il plaît à votre Grace de nommer quelques Lords parmi ceux qui ſont préſens à ce Conſeil, pour les relire avec nous, & les examiner avec

plus d'attention, nous allons, ſans délai, les refuſer ou les accepter, & donner notre réponſe déciſive.

LE ROI.

Volontiers, mon frère. — Allez, mon oncle Exeter, & vous auſſi, mon frère Gloceſter; & vous, Warwick, Huntington, ſuivez le Roi; & je vous donne le plein pouvoir de ratifier, d'augmenter, ou de changer, ſelon que votre prudence le jugera avantageux à notre dignité, tous les articles compris ou non compris dans nos demandes; & nous y appoſerons notre ſceau royal. (*A la Reine*). Voulez-vous, aimable ſœur, ſuivre les Princes, ou reſter avec nous?

LA REINE.

Mon gracieux frère, je vais les ſuivre. Quelquefois la voix d'une femme (†) peut être utile au bien, lorſque les hommes ſe débattent trop long-tems ſur des articles, trop ſubtils & trop obſtinément exigés.

LE ROI.

Du moins laiſſez-nous notre belle couſine. Cathe-

(†) Cette réflexion eſt des plus vraies. Dans les querelles ou les débats qui s'élèvent entre les hommes, rarement l'intervention d'une femme eſt indifférente: ſa préſence & ſes diſcours les adouciſſent & les concilient. *Miſtriſſ. Griffith.*

rine eſt l'objet de notre principale demande, & cet article eſt le premier de tous.

LA REINE ISABELLE.

Elle peut reſter en toute liberté.

SCENE VI.

LE ROI HENRI, CATHERINE (*qui entend imparfaitement l'Anglois ſans le parler*), *& une Dame de ſa ſuite* (*qui entend auſſi l'Anglois, & ſert d'interprète*).

LE ROI.

BELLE Catherine, la plus belle des Princeſſes, voudriez-vous me faire la grace d'enſeigner à un ſoldat des termes propres à flatter l'oreille d'une Dame, & à plaider auprès d'elle la cauſe de l'amour ?

CATHERINE.

Votre Majeſté ſe moqueroit de moi; je ne ſaurois parler votre *Angleterre* (†).

LE ROI.

Oh! belle Catherine, ſi vous voulez bien m'aimer

(†) Pour *Anglois*.

de tout votre cœur François, j'aurai bien du plaiſir à vous entendre avouer votre amour en mauvais Anglois *.

CATHERINE.

Oh ! bon Dieu ! les langues des hommes ſont pleines de tromperies.

LE ROI, *à la Dame d'honneur.*

Que dit-elle, belle Dame, que *les langues des hommes ſont pleines de tromperies ?*

La DAME *d'honneur rend cette phraſe en mauvais Anglois au Roi.*

Oui, voilà ce que dit la Princeſſe.

LE ROI.

La Princeſſe n'en eſt que meilleure Angloiſe. Sur ma foi, ma chère Catherine, ma manière de vous faire la cour va, on ne peut pas mieux, avec votre peu de connoiſſance dans ma langue. Je ſuis bien-aiſe que vous ne ſachiez pas mieux parler Anglois ; car, ſi vous le ſaviez, vous me trouveriez ſi uni & ſi fort ſans façon pour un Roi, que vous croiriez que je viens de vendre ma Ferme pour en acheter ma Couronne. Je ne ſais ce que c'eſt que de filer en propos galans une déclaration d'amour ; je dis tout rondement, *je vous aime* : & ſi vous me preſſez, ſi vous m'en demandez plus que cette queſtion, *eſt-il bien vrai que*

vous m'aimez ? je ſuis au bout de mon rôle. Donnez-moi votre réponſe ; là, du cœur ; en même tems frappons-nous dans la main, & tout eſt dit : c'eſt un marché conclu. — Que répondez-vous, Madame ?

CATHERINE.

Sous votre bon plaiſir, je crois que je vous entends à merveille.

LE ROI.

Sainte Marie ! ſi vous exigiez de moi que je vous fiſſe des vers, & que je déployaſſe, pour vous plaire, les graces d'un menuet ; chère Catherine, ma foi, ce ſeroit fait de moi : car pour les vers, je n'ai ni mots ni meſure ; & pour la danſe, je n'ai ni *meſure* ni cadence (†). S'il ne falloit pour gagner le cœur d'une Dame, que ſauter en ſelle, ma cuiraſſe ſur le dos ; ſans me vanter, je ſuis sûr, que je ne ſerois pas long à faire ſa conquête : ou bien, s'il étoit queſtion de combattre pour ma maîtreſſe, ou de faire volter mon cheval pour obtenir ſes faveurs, je me ſens en état de m'en tirer auſſi bien que le plus hardi, & de me tenir en ſelle (¶) ſans broncher. Mais ſur mon Dieu, belle Catherine, je n'entends rien à faire les yeux doux, ni débiter avec grace mon éloquence, & je ne ſai mettre aucun art dans mes proteſtations :

(†) Quoique j'aie pourtant une aſſez bonne *meſure* de force.

(¶) Comme un ſinge.

je ne ſai faire que des ſermens tout ronds, que je ne profère jamais que je n'y ſois forcé, mais auſſi qu'on ne peut jamais me forcer de violer. Si tu te ſens capable, chère Catherine, d'aimer un Cavalier de cette trempe, dont la figure ne craint pas le hâle, qui ne ſe regarde jamais dans un miroir, pour le plaiſir de s'y voir; allons, qu'un coup-d'œil déclare ton choix. Je te parle en ſoldat: ſi cette franchiſe peut t'engager à m'aimer, accepte-moi; ſi-non, quand je te dirai que je mourrai, cela ſera bien vrai un jour; mais que je mourrai d'amour pour toi, pardieu, je mentirois; & cependant je t'aime bien: & tant que tu vivras, chère Catherine, ſouviens-toi de prendre un époux d'une trempe d'amour toute brute & ſans artifice; car alors il faut, de toute néceſſité, qu'il te rende ce qui t'appartient, attendu qu'il n'a pas le don d'aller faire ſa cour ailleurs. Ces beaux diſeurs, dont la langue ne tarit jamais, & qui ont le talent d'attrapper, avec des rimes, les faveurs des Dames, ont auſſi le ſecret de ſe faire expulſer de leurs cœurs, dès que la raiſon vient ſe mettre de la partie. Après tout, qu'eſt-ce qu'un beau parleur? un perroquet. Les vers? une chanſon des rues. Une bonne jambe peut ſe caſſer, un dos bien droit ſe courbera, une barbe bien noire blanchira un jour, une tête bien friſée deviendra chauve, une belle figure ſe fanera, un œil bien ſaillant ſe creuſera; mais un bon cœur, chère Catherine, vaut le ſoleil & la lune, ou plutôt le ſoleil, & ne parlons pas ici de la

lune : car ce cœur, comme le ſoleil, brille toujours & ne change jamais, & ſon cours eſt invariable. Si tu veux un cœur de cette trempe, prends le mien, prends un ſoldat, prends un Roi. Eh bien, que réponds-tu à préſent à mon amour? Parlez, ma belle; & avec franchiſe, je vous en conjure.

CATHERINE.

M'eſt-il poſſible d'aimer l'ennemi de la France?

LE ROI.

Non; il n'eſt pas poſſible, ſans doute, que vous aimiez l'ennemi de la France, belle Catherine; mais en m'aimant, vous aimeriez l'ami de la France. Car j'aime ſi bien la France, que je ne me déferai pas d'un ſeul de ſes Villages : je veux l'avoir à moi toute entière. Alors, Catherine, quand toute la France m'appartiendra, & que je vous appartiendrai, toute la France ſera à vous, & vous ſerez à moi.

CATHERINE.

Je ne vous comprends pas.

LE ROI.

Non? Eh bien, Catherine, je vais eſſayer de vous le dire en mots François, (leſquels, j'en ſuis sûr, vont reſter ſuſpendus au bout de ma langue, comme une nouvelle mariée au cou de ſon jeune époux; c'eſt-

à-dire, de façon à ne pouvoir s'en détacher : eſſayons (†). *Quand j'ai la poſſeſſion de France, & quand vous avez la poſſeſſion de moi* (Attendez..... Quoi ?.... Morbleu ! St. Denis, aide-moi), *donc votre eſt France, & vous êtes mienne.* Il me ſeroit auſſi facile, chère Catherine, de conquérir tout le Royaume, que de dire encore autant de François. Je ſuis sûr, que je ne vous engagerai jamais à rien en parlant François, ſi-non à vous moquer de moi.

CATHERINE.

Avec votre permiſſion, le François que vous parlez, eſt meilleur que l'Anglois que je parle.

LE ROI.

Non pardieu, Catherine, cela n'eſt pas vrai ; mais il faut avouer que nous parlons tous deux vous, ma langue, & moi la vôtre, on ne peut pas plus *faux*, & que nous ſommes bien de niveau là-deſſus. Mais enfin, chère Catherine, entendez-vous au moins aſſez d'Anglois pour comprendre ceci : *Peux-tu m'aimer ?*

CATHERINE.

Je ne ſais pas.

(†) Tandis que le reſte du dialogue eſt en Anglois, il eſſaie de dire cette phraſe en François.

LE ROI.

LE ROI.

Y a-t-il quelqu'un de votre Cour, belle Catherine, qui puiſſe m'en inſtruire? Je les prierai de me le dire. — Allons, moi, je ſais que vous m'aimez; & ce ſoir, quand vous ſerez retirée dans votre cabinet, vous queſtionnerez cette Dame à mon ſujet: & je ſais bien encore, Catherine, que les qualités que vous aimerez le mieux en moi, ſont celles que vous priſerez le moins devant elle. Mais, chère Catherine, daigne épargner mes ridicules, d'autant plus, aimable Princeſſe, que je t'aime à la fureur. Si jamais tu es à moi, Catherine (& j'ai en moi une ferme foi, qui me dit que cela ſera), comme je t'aurai conquiſe par la victoire, il faut que tu deviennes une mère féconde de bons ſoldats. Eſt-ce que nous ne pourrons pas, toi & moi, entre St. Denis & St. George, former un gros Henri, moitié François & moitié Anglois, qui aille un jour juſqu'à Conſtantinople enlever le grand Turc (†). Hem! que dis-tu à cela, ma belle fleur de lys?

CATHERINE.

Je ne ſais pas cela.

LE ROI.

Non, pas à préſent; c'eſt dans la ſuite que tu le

(†) Shakeſpear commet ici un anachroniſme. Les Turcs n'ont été en poſſeſſion de Conſtantinople, qu'en 1453; & il y avoit déja trente-un ans que Henri étoit mort. *Théobald.*

ſauras : mais aujourd'hui, tenons-nous-en à la promeſſe Promettez-moi ſeulement, belle Catherine, que de votre côté vous ferez bien votre rôle de Françoiſe, pour former un tel héritier ; & pour ma moitié Angloiſe du rôle, recevez ma parole, foi de Roi & de garçon, que je ſaurai m'en acquitter. Que répondez-vous à cela, la plus belle Catherine du monde, ma très-chère & *divine* (†) Déeſſe.

CATHERINE (*fait cette réponſe en une phraſe mêlée de mots Anglois & de mots François*).

Que Votre Majeſté ſait aſſez de mauvais François, pour tromper la plus ſage Demoiſelle qu'il y ait en France.

LE ROI.

Oh ! ſi de mon mauvais François. Sur mon honneur, en bon Anglois je t'aime, chère Catherine. Je n'oſerois pas faire le même ſerment, que tu m'aimes, & en jurer auſſi par mon honneur : cependant le frémiſſement de mon cœur commence à me flatter qu'il en eſt quelque choſe, malgré le peu de pouvoir de ma figure. Je maudis en ce moment l'ambition de mon père ; c'étoit un homme qui avoit la tête pleine de guerres civiles, quand il m'a engendré : voilà pourquoi j'ai apporté, en naiſſant, cet air déterminé, cet aſpect d'acier,

(†) Ces deux mots ne ſont point un pléonaſme dans l'expreſſion de l'amour.

qui fait, que, quand je veux courtiſer les Dames, je leur fais peur : mais au fond, Catherine, plus je vieillirai, & plus je changerai en bien. Ma conſolation eſt que l'âge (ce deſtructeur de la beauté) ne ſauroit enlaidir ma figure. Tu m'auras, ſi tu m'as, dans le pire état où je puiſſe être ; & ſi tu m'acceptes, tu me trouvetas, à l'épreuve, de meilleur en meilleur : ainſi, dis-moi donc, belle Catherine, veux-tu de moi ? — Mettez de côté cette rougeur virginale : déclarez les penſées de votre cœur, avec le regard décidé d'une Impératrice : prenez-moi pat la main, & dites : *Henri d'Angleterre, je ſuis à toi :* & tu n'auras pas plutôt enchanté mon oreille de cette douce patole, que je te répondrai à haute voix : *chère Catherine, l'Angleterre eſt à toi, l'Irlande eſt à toi, & Henri Plantagenet eſt à toi :* & ce Henri, j'oſe le dire en ſa préſence, s'il n'eſt pas la perle des Rois, tu le trouvetas le Roi des compagnons de bonne humeur. Allons, répondez en muſique diſcordante ; car le ſon de votre voix eſt une muſique, & c'eſt votre Anglois qui détonne. Allons, Reine des Reines, belle Catherine, ouvre-moi ton cœur, quoiqu'en mauvais Anglois : dis, veux-tu de moi ?

CATHERINE.

C'eſt comme il plaira au Roi mon père.

LE ROI.

Oh ! cela lui plaira, Catherine ; cela lui plaira.

CATHERINE.

Hé bien, j'en ſerai contente auſſi.

LE ROI.

Oh ! cela étant, je vous baiſe la main, & je vous nomme ma Reine.

CATHERINE.

Laiſſez, Seigneur, laiſſez : ſur mon honneur, je ne ſouffrirai pas, que vous abaiſſiez votre Grandeur à baiſer la main de votre humble ſervante : excuſez-moi, je vous ſupplie, mon très-honoré Seigneur.

LE ROI.

Hé bien, je vous baiſerai donc les lèvres, Catherine.

CATHERINE.

Ce n'eſt pas la coutume de France, de baiſer les Dames & les Demoiſelles avant leur nôces **.

LE ROI, *à la Dame.*

Ce n'eſt pas la mode en France, que les jeunes perſonnes embraſſent avant d'être mariées : eſt-ce là ce qu'elle veut dire ?

LA DAME.

Oui, préciſément.

LE ROI.

Oh! Catherine, les modes & les vains uſages de la galanterie cèdent à la puiſſance des Rois. Ma chère Catherine, nous ne ſaurions, vous & moi, être compris dans la liſte vulgaire de ceux qui doivent ſe ſoumettre aux uſages d'un pays. C'eſt nous, Catherine, qui faiſons les uſages; & la liberté qui marche à notre ſuire, ferme la bouche à la cenſure, comme je veux, pour vous punir de votre attachement aux petites modes de votre pays, fermer la vôtre par un baiſer : ainſi, de la complaiſance.... & de bonne grace, je vous prie. (*Il l'embraſſe*). Vous avez un charme ſur les lèvres! La ſeule impreſſion de leur douce ambroiſie, a plus d'éloquence que toutes les voix du Conſeil de France, & elles perſuaderoient bien plus vîte Henri d'Angleterre (†). J'apperçois votre père, qui vient à nous.

(†) Shakeſpear étoit ſi amoureux de ſon caractère d'Henri V, que non content de nous l'avoir peint ſous les plus grands traits du Héros, il veut encore nous le montrer dans une ſituation toute nouvelle, & ſous le rôle d'un Courtiſan & d'un Amant. Un autre Ecrivain l'auroit peint, dans cette circonſtance, tout différent de lui-même; comme on peut reprocher à l'immortel Racine, d'avoir défiguré Achille. Henri continue d'être lui-même. La ſituation a changé, mais non la perſonne. La même gaieté, le même eſprit badin, & la même aiſance, paroiſſent dans ſa manière de

SCENE VII.

LE ROI *&* *la* REINE *de France.* LE ROI HENRI, *accompagnés des Seigneurs François & Anglois.*

Le Duc de BOURGOGNE.

DIEU garde Votre Majeſté ! Étiez-vous là, mon couſin, occupé à enſeigner l'Anglois à notre belle Princeſſe ?

LE ROI.

Je voulois lui enſeigner, mon beau couſin, combien je l'aime : & c'eſt là, je vous l'aſſure, du bon Anglois.

Le Duc de BOURGOGNE.

A-t-elle des diſpoſitions ?

LE ROI.

Notre langue eſt un peu dure, & mon caractère n'eſt pas doucereux : de ſorte que n'ayant pour moi ni la voix ni le cœur de l'adulation, je n'ai pas l'art magique de conjurer en elle l'eſprit d'amour, de ma-

faire ſa cour, qu'il a montrée dans ſes plaiſanteries avec Falſtaff, dans ſa réponſe à Montjoye, ou lorſqu'il échange ſon gant contre celui d'un de ſes ſoldats. *Miſtriſſ. Griffith.*

nière à l'engager à ſe montrer ſans voile, & ſous ſes traits naturels.

Le Duc de BOURGOGNE.

Pardonnez à mon humeur franche & gaie, ſi je vous réponds là-deſſus (†). L'amour, ſous ſes traits naturels, eſt un enfant aveugle & nud : or, en ce cas, pouvez-vous blâmer une jeune fille qui n'a encore été colorée que du ſeul vermillon de la pudeur virginale, ſi elle refuſe qu'on lui préſente un enfant nud & aveugle. C'étoit là sûrement, Seigneur, faire une dure propoſition à une jeune Princeſſe.

LE ROI.

Cependant tout en fermant les yeux, elles y conſentent toutes.

Le Duc de BOURGOGNE.

Elles ſont donc excuſables, Seigneur, puiſqu'elles ne voient pas ce qu'elles font.

LE ROI.

Eh bien, mon cher Duc, enſeignez donc à votre belle couſine à conſentir de fermer les yeux pour moi.

Le Duc de BOURGOGNE.

Je le veux bien, Seigneur, ſi vous voulez lui en-

(†) Il y a ici une équivoque trop galante, pour pouvoir être traduite.

ſeigner à comprendre ce que je vais dire. Les filles ſont comme les mouches qui, pendant les chaleurs de l'été, ſont fières & rétives; mais une fois la Sr. Barthelemi paſſée, elles ſemblent aveugles, quoiqu'elles aient leurs yeux : alors on peut les approcher, les toucher aiſément, tandis qu'auparavant elles fuyoient juſqu'aux regards de l'homme.

LE ROI.

D'après votre principe, il me faudra attendre long-tems, & paſſer un été bien chaud.... de façon que je puis eſpérer d'apprivoiſer votre couſine; mais il faudra qu'elle devienne aveugle auſſi.

Le Duc de BOURGOGNE.

Comme l'Amour l'eſt, Seigneur, avant d'aimer.

LE ROI.

Il eſt vrai : & vous avez bien des graces à rendre à l'Amour pour mon aveuglement, qui m'empêche de voir un ſi grand nombre de belles Villes Françoiſes que me cache une belle pucelle de France, qui ſe trouve en mon chemin, & m'éblouit la vue.

LE ROI DE FRANCE.

Seigneur, ce n'eſt qu'en perſpective que vous voyez ces Villes : elles ſont devenues autant de pucelles; car elles ont toutes une ceinture de murailles vierges, que la guerre n'a encore jamais forcées.

LE ROI.

Enfin, après tout, Catherine ſera-t-elle ma femme?

LE ROI DE FRANCE.

Oui, comme vous le déſirez.

LE ROI.

Je ſuis ſatisfait. Ainſi ces Villes pucelles, dont vous parlez, peuvent lui rendre grace. Si la beauté vierge, qui s'eſt trouvée ſur ma route, s'oppoſe à l'accompliſſement de mes déſirs de conquête, elle me promet de combler mes vœux d'amour.

LE ROI DE FRANCE.

Nous avons conſenti à toutes les conditions raiſonnables.

LE ROI.

Cela eſt-il vrai, mes Lords d'Angleterre?

WESTMORELAND.

Le Roi a accordé tous les articles: d'abord ſa fille, & enſuite tout le reſte, dans toute la rigueur des termes.

EXETER.

Il n'y a qu'une choſe à laquelle il n'a pas conſenti; c'eſt l'article où Votre Majeſté demande que le Roi de France, ayant occaſion d'écrire au ſujet de quelques

proviſions d'Offices, traitera Votre Alteſſe dans la formule ſuivante, en ajoutant ces termes François : *Notre très-cher fils Henri d'Angleterre, héritier de France;* & en Latin, ainſi : *Præclariſſimus filius noſter Henricus, Rex Anglia & hæres Francia.*

LE ROI DE FRANCE.

Cependant, mon frère, je ne l'ai pas ſi fort refuſé, que ſi vous le déſirez abſolument, je n'y ſouſcrive encore.

LE ROI.

En ce cas, je vous prie, d'amitié & en bonne alliance, de laiſſer cet article paſſer avec les autres : & pour concluſion, donnez-moi votre fille.

LE ROI DE FRANCE.

Prenez-la, mon fils; & de ſon ſang, formez-moi des enfans, qui puiſſent enfin éteindre la haine qui a ſi long-tems ſubſiſté entre ces deux Royaumes, rivaux jaloux, toujours en querelles, & dont les rivages même, pâliſſent à la vue du bonheur l'un de l'autre. Puiſſe cette union établir dans leur ſein l'harmonie & une paix digne de deux Monarques Chrétiens ! Puiſſe la guerre ne plus préſenter jamais ſon épée tirée entre la France & l'Angleterre !

TOUS LES SEIGNEURS.

Que le ciel vous entende !

LE ROI.

A préſent, chère Catherine, ſoyez la bien venue. (*A l'Aſſemblée*). Et ſoyez-moi tous témoins, qu'ici j'embraſſe mon épouſe, ma Reine & ma Souveraine.

LA REINE ISABELLE.

Que Dieu, l'Auteur ſuprême & bienfaiſant de tous les mariages, uniſſe & confonde en un ſeul vos deux Royaumes & vos deux cœurs! Comme l'époux & l'épouſe, quoique deux êtres ſéparés, n'en font plus qu'un par l'amour, qu'il règne de même entre la France & l'Angleterre une ſi parfaite union, que jamais aucun acte malfaiſant ne l'altère. Que la cruelle jalouſie, qui trouble trop ſouvent la couche des mariages fortunés, ne vienne jamais ſe gliſſer dans le nœud qui aſſemble ces Royaumes, pour les déſunir par un divorce fatal! Qu'Anglois & François s'accueillent & ſe traitent mutuellement, comme s'ils formoient une ſeule & même Nation. — Dieu daigne écouter lui-même & conſacrer ce vœu!

TOUS ENSEMBLE.

Qu'il l'exauce!

LE ROI.

Préparons-nous pour notre hymen. — Ce jour, Duc de Bourgogne, ſera celui où nous recevrons votre ſerment, & celui de tous les Pairs, pour garans

de notre union : enſuite, je jurerai ma foi à Catherine (*s'adreſſant à elle*), & vous me jurerez la vôtre. Et puiſſent tous nos ſermens être fidèlement gardés & ſuivis du bonheur! (*Ils ſortent*).

LE CHŒUR.

Nous ſommes arrivés au terme où notre humble Auteur a conduit l'Hiſtoire. Ses groſſiers pinceaux étoient trop foibles pour ſon ſujet. Obligé de reſſerrer dans un champ étroit les plus grands perſonnages, & de ne montrer que par intervalles quelques points brillans du vaſte cours de leur gloire, il demande votre indulgence. Henri, cet aſtre de l'Angleterre, n'a vêcu que peu de jours; mais, ce court eſpace, il l'a rempli d'une gloire immenſe. La Fortune avoit forgé l'épée, avec laquelle il conquit le plus beau jardin de l'Univers, dont il laiſſa ſon fils le maître ſouverain. Henri VI, couronné dans les langes de l'enfance, Roi de France & de l'Angleterre, monta après lui ſur le trône : mais tant de mains embarraſsèrent les rènes de ſon Gouvernement, qu'elles laiſsèrent échapper la France, & firent couler le ſang de l'Angleterre. Nous vous avons ſouvent offert ces tableaux retracés ſur notre Théatre : daignez-donc faire à celui-ci un accueil favorable.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

ACTE PREMIER.

(1) IL y eut une Pièce compoſée ſur ce ſujet (*Henri V*), vers le tems de Shakeſpear; mais on ne ſait pas trop ſi elle parut avant ou après ſon Henri V. J'en ai deux copies en ma poſſeſſion; l'une ſans date, & qui paroît de beaucoup la plus ancienne des deux; l'autre, imprimée apparemment ſur la première, datée de 1617, quoiqu'imprimée par Bernard Alſoop, qui étoit auſſi l'Imprimeur de la premiète édition, & débitée par la même perſonne & dans le même lieu. Il paroît qu'Alſoop étoit Imprimeur avant 1600 : il fut, dans la ſuite, un des vingt autoriſés par un décret de la Chambre étoilée, à imprimer pour le Royaume. Je crois cependant cette Pièce antérieure à celle de Shakeſpear, par pluſieurs raiſons.

1°. Il eſt très-problable que c'eſt la Pièce infortunée à laquelle il eſt fait alluſion dans l'épilogue de la ſeconde partie d'Henri IV. — *Car Oldcaſtle eſt mort martyr. Oldcaſtle* eſt le Falſtaff de la Pièce, qui eſt mépriſable, reſpirant la crapule & l'impiété, depuis la première ſcène juſqu'à la dernière.

2°. Parce que Shakeſpear paroît avoir emprunté de cette Pièce pluſieurs idées; car elle comprend, en quelque ſorte, l'hiſtoire des deux parties d'Henri IV, auſſi bien que celle d'Henri V, & je ne crois pas que l'ignorance pût dénaturer l'or de Shakeſpear en une ſi vile matière, quoiqu'il n'y eût que l'art de Shakeſpear ſeul qui pût changer en or un ſi bas métal. Lorſque le Prince de Galles, dans Henri IV, appelle Falſtaff *mon vieux garçon du caſtel*, ce n'eſt probablement qu'une alluſion ironique à l'infortune méritée qu'éprouva cette Pièce; car il n'y a nulle preuve que notre Poete ait jamais été obligé de changer le nom d'*Oldcaſtle* en celui de

Falſtaff, quoiqu'il ſoit très-certain que cette Pièce doit avoir été condamnée par tout Auditoire quelconque, devant lequel elle ait jamais été repréſentée.

3°. Parce qu'il paroît, comme Farmer l'a obſervé, par les bons mots du fameux Comédien Tarlton, qu'il avoit été particuliérement célèbre dans le rôle du payſan dans Henri V; & quoique ce caractère n'exiſte point dans la Pièce de Shakeſpear, nous le trouvons dans l'autre, que pour les raiſons déja citées je ſuppoſe antérieure.

Cette Pièce anonyme d'Henri V, n'eſt diviſée ni en actes ni en ſcènes : elle eſt extraordinairement courte, & elle a tout l'air d'avoir été imparfaitement copiée pendant la repréſentation. Comme il paroît qu'il en manque une grande partie, on peut croire que l'Auteur n'a pas jugé à propos, pour ſa réputation, d'en publier une copie plus étendue.

Il y a, à la vérité, une Pièce appellée, *Sir John Oldcaſtle*, publiée en 1600, avec le nom de Guillaume Shakeſpear en tête. Comme le Prologue eſt très-court, je le citerai d'autant plus volontiers, qu'il ſert à prouver qu'une première Pièce, dans laquelle le caractère d'Oldcaſtle étoit introduit, avoit grandement choqué.

Meſſieurs, le titre douteux mis en tête du ſujet que nous avons en main, peut engendrer des doutes, & troubler mal-à-propos le paiſible repos de vos tranquilles penſées. Pour lever ce ſcrupule, que ce peu de mots vous ſuffiſe. Ce n'eſt point un gourmand couronné de pampre que nous vous préſentons, ni un vieux conſeiller de jeunes péchés, mais un caractère dont la vertu s'eſt diſtinguée au-deſſus de la foule, un vaillant martyre, un vertueux père connu par ſa fidélité ſincère & ſa loyauté déclarée envers ſon Souverain & ſon pays. Nous nous efforçons de payer ce tribut de notre amour, que méritent vos faveurs. Que la belle vérité ſoit honorée, puiſque les menſonges de la fiction ont défiguré les tems paſſés. *Steevens.*

ACTE II.

Scène VIII, page .

(1) Holinshed obſerve, d'après Hall, que Richard, Comte de Cambridge, n'entra pas dans la conſpiration du Lord Scroop & de Thomas Gray, pour aſſaſſiner Henri, par le motif de plaire à la France, mais uniquement dans la vue d'élever au trône ſon beau-frère Edmond, Comte de Marche, en qualité d'héritier de Lionell, Duc de Clarence : & après la mort du Comte de Marche, dont il connoiſſoit la ſecrette incapacité d'avoir lignée, il étoit sûr, lui, que la couronne lui tomberoit par ſa femme & les enfans qu'il avoit d'elle ; & il aima mieux avouer que le beſoin d'argent l'avoit engagé à ſe laiſſer corrompre par l'or de la France, que de révéler ſes vues ſecrettes, jugeant bien, que ſi on les eût pénétrées, le Comte de Marche auroit bu dans la même coupe que lui, & que ſes enfans mêmes pourroient bien ſe reſſentir de la vengeance.

(2) Ainſi finit Falſtaff, dont Shakeſpear, dans ſon Épilogue d'Henri IV, nous avoit promis de nous amuſer beaucoup plus long-tems. Il lui eſt arrivé, ce qui arrive à bien d'autres Auteurs, d'avoir d'abord l'imagination remplie d'une foule confuſe d'idées & d'images, qui, avant l'examen & l'emploi, paroiſſent d'abord ſuffire pour fournir une longue ſuite d'incidens, une inépuiſable variété de comique, & qui, lorſqu'on vient à les mettre en œuvre, & à les ranger ſur le papier, ſemblent fondre & s'évanouir tout-à-coup, ou ne peuvent entrer en aucun ſens dans le plan général. C'eſt Shakeſpear lui-même qui nous avoit dit, qu'il avoit deſſein d'introduire encore Falſtaff ſur la ſcène : mais, ſoit qu'il n'ait pu former une ſuite d'autres aventures convenables à ſon caractère, & qu'il n'ait pu le concilier plus long-tems avec des camarades propres à faire ſortir ſa gaieté, ou enfin qu'il n'ait pu ouvrir de nouvelles ſources de plaiſanterie, & qu'il ait craint, qu'en continuant ſur le ton des premières, il n'obtînt pas le même accueil, il ſe défait

ici de Falſtaff pour toujours, & ſe hâte de l'expédier, peut-être par le même motif qui a porté Addiſſon à tuer bruſquement Sir Roger, afin qu'une autre main ne tentât pas de le repréſenter.

C'eſt une leçon aux Auteurs médiocres, ſur le danger qu'il y a de vendre la peau de l'ours, avant qu'il ſoit pris; & de ne pas promettre au Public les ouvrages qu'ils n'ont pas encore faits.

Ce fut ce manque de parole du Poëte qui engagea probablement la Reine Éliſabeth à lui commander de reſſuſciter encore Falſtaff, & de le montrer dans une intrigue d'amour. Cette idée ouvrit une ſource nouvelle de comique, & produiſit une nouvelle Pièce avec les anciens caractères. *Johnſon.*

(3) Shakeſpear ne nous a pas donné, dans la première ou la ſeconde partie d'Henri IV, ni ailleurs, le moindre mot qui eût trait à la circonſtance à laquelle il fait ici alluſion; & la comparaiſon peut paroître obſcure à ceux qui ne ſavent pas, qu'au rapport de quelques Hiſtoriens, Henri IV avoit conçu une jalouſie profonde de l'ambition & de l'élévation du caractère de ſon fils. Pour ne pas donner d'ombrage à ſon père, Henri s'éloigna des affaires publiques, & s'amuſa a faire ſociété avec une bande libertine d'eſcrocs. Pour moi, je penſe que Shakeſpear ignoroit ce trait d'Hiſtoire, lorſqu'il compoſa les deux parties d'Henri IV; car il auroit pu en tirer un grand parti, pour donner de nouvelles beautés au caractère de Henri, & à la perfection de la conduite de la Pièce: & à cet égard, Shakeſpear nous dit ordinairement tout ce qu'il ſait, & auſſi-tôt qu'il le ſait. *Warburton.*

ACTE IV.

Scène XVII, page 146.

(1) Cette valeur poſthume des guerriers morts, dont les cadavres ſe vengent encore de leurs ennemis, eſt une idée qui n'eſt pas

pas particulière à Shakeſpear, & qu'on peut reprocher à d'autres grands Poëtes. *Lucain, liv. VII, v.* 821, dit :

Quid fugis hanc cladem, quid olentes deſeris agros?
Has trahe, Cæſar, aquas : hoc, ſi potes, utere Cœlo.
Sed tibi tabentes populi pharſalica rura
Eripiunt, campoſque tenent victore fugato.

Corneille a imité ce paſſage dans Pompée.

. . . . . de chars
Sur ſes champs empeſtés confuſément épars ;
Ces montagnes de morts, privés d'honneurs ſuprêmes ;
Que la Nature force à ſe venger eux-mêmes ;
Et de leur troncs pourris, exhalent dans les vents,
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

Voltaire, dans ſa lettre à l'Académie Françoiſe, oppoſe les vers qui précedent ce diſcours à un paſſage de Shakeſpear : mais il s'eſt prudemment arrêté à ces vers que nous venons de citer. *Steevens.*

ACTE V.

Scène XXIV, page 160.

(1) La bravoure intrépide de Williams ; & la généroſité du Roi Henri, rappellent un trait ſemblable de Philippe ſecond, avec le Capitaine Rodrigue del Rio. Le Capitaine rencontre le Roi ſans le connoître, & lui dit qu'il alloit à la Cour demander la récompenſe de ſes ſervices, & des bleſſures dont il avoit le corps couvert. Philippe lui demanda ce qu'il diroit, s'il n'étoit pas récompenſé, comme il s'y attendoit. « S'il ne me récompenſe pas, dit le Capitaine, je pourrai bien lui faire baiſer la queue de ma mule ». Le Roi ſourit, lui demanda ſon nom, & lui dit, que s'il avoit de bons certificats de ſes ſervices, il ſe faiſoit fort de l'introduire

auprès du Roi & de ſon Conſeil, & qu'il ſe ſouvînt ſeulement de donner ſon nom en entrant à la ſentinelle de la porte. Le lendemain, le Capitaine va à la Cour, eſt introduit, & reconnoît le Roi environné de ſon Conſeil. « Hé bien, Capitaine, lui dit Philippe, vous ſouvenez-vous de ce que vous avez dit hier que le Roi feroit à votre mule, s'il ne vous donnoit pas une récompenſe diſtinguée »? Le Capitaine, ſans ſe déconcerter, répondit: « Vraiment, Sire, ma mule eſt toute prête à la porte de la Cour, s'il y a lieu ». Le Roi goûta l'audace de cet Officier, ordonna qu'on lui comptât quatre mille écus, & lui fit une penſion de quatre mille réaux, ſa vie durant. Un haſard aſſez ſemblable à celui de Williams, fit la fortune du Prince Menzicoff, qui étoit de baſſe extraction, & l'éleva à la faveur du Czar, qui le fit ſon premier Miniſtre. *Voyez* l'Hiſtoire de l'Élévation & de la chûte du Prince Menzicoff, à la tête de l'*État préſent des réglemens de l'Égliſe Ruſſe*, par M. Conſett. *Gray.*

ACTE V.

Scène de Catherine, page 187.

(2) Je ne ſai pas pourquoi Shakeſpear donne ici à Henri préciſément le caractère qu'il a tourné en ridicule dans Percy. Cette groſſièreté militaire, cette ignorance de tous les arts aimables, ne s'aſſortit guères bien avec les gaietés de ſa jeuneſſe, avec la ſcience univerſelle qu'on lui attribue à ſon avénement à la Couronne, ni avec le meſſage inſultant que lui envoie le Dauphin, qui le repréſente comme un homme plus accoutumé au jeu de paume, qu'à la ſueur des combats, & le fait avertir, qu'il ne compte pas entrer dans les Duchés de France par une orgie, ni gagner ſes Provinces par une gigue. La vérité eſt, que le Poëte a manqué de matière dans le cinquième acte, & qu'il s'eſt trouvé fort heureux de le remplir avec ce qu'il a pu trouver. Et Shakeſpear même ne peut réuſſir, ſans un ſujet convenable. C'eſt un effort inu-

tile, & toujours malheureux pour la main la plus habile, de cultiver un ſol ingrat, ou de peindre le vuide. *Johnſon.* Tout le monde ne ſera pas tout à-fait de l'avis de Johnſon ſur cette Scène.

RETRANCHEMENS.

ACTE III.

Entre la Scène ſeptième & la huitième.

Le Camp François.

Entrent Catherine, & une vieille Dame de ſa ſuite.

* *Catherine.* ALICE, tu as été en Angleterre, & tu parles bien le langage?

Alice. Un peu, Madame.

Catherine. Je te prie, m'enſeignez; il faut que j'apprenne à parler. Comment appellez-vous la main, en Anglois?

Alice. La main? Elle eſt appellée, *de hand.*

Catherine. Et les doigts?

Alice. Les doigts? Ma foi, j'ai oublié les doigts; mais je me ſouviendrai. Les doigts, je penſe qu'ils ſont appellés *de fingres*; oui *de fingers*, oui *de fingers.*

Catherine. La main, *de hand*, les doigts, *de fingres.* Je penſe que je ſuis le bon eſcolier. J'ai gagné deux mots d'Anglois vîtement. Comment appellez-vous les ongles?

Alice. Les ongles? Les appellons *de nails.*

Catherine. De nails. Écoutez: dites-moi, ſi je parle bien: *de hand, de fingres, de nails.*

Alice. C'eſt bien dit, Madame ; il eſt fort bon Anglois.

Catherine. Dites-moi en Anglois, le bras?

Alice. De arm, Madame.

Catherine. Et le coude ?

Alice. De elbow.

Catherine. De elbow. Je m'en fais la répétition de tous les mots que vous m'avez appris dès-à-préſent.

Alice. Il eſt très-difficile, Madame, comme je penſe.

Catherine. Excuſez-moi, Alice. Écoutez : *de hand, de fingres, de nails, de arm, de bilbow.*

Alice. De elbow, Madame.

Catherine. O Seigneur Dieu ! je m'en oublie ; *de elbow.* Comment appellez-vous le col?

Alice. De neck, Madame.

Catherine. De neck? Et le menton ?

Alice. De chin.

Catherine. De chin ? Le col, *de neck*, le menton, *de chin.*

Alice. Oui : ſauf votre honneur, en vérité, vous prononcez les mots auſſi droit que les natifs d'Angleterre.

Catherine. Je ne doute point d'apprendre par la grace de Dieu, & en peu de tems.

Alice. N'avez-vous pas déja oublié ce que je vous ai enſeigné ?

Catherine. Non ; je réciterai à vous promptement, *de hand, de fingres, de mails.*

Alice. De nails, Madame.

Catherine. De nails, de arm, de ilbow.

Alice. Sauf votre honneur, *de elbow.*

Catherine. Auſſi dis-je, *de elbow, de neck*, & *de chin.* Comment appellez-vous les pieds & la robe ?

Alice. *De foot*, Madame, & *de gown.*

Catherine. O Seigneur Dieu! ce ſont mots de ſon mauvais, corruptible, groſſe & impudique, & non pour les Dames d'honneur d'uſer. Je ne voudrois pas prononcer ces mots devant les Seigneurs de France, pour tout le monde. Il faut apprendre néanmoins ces mots. Je réciterai une autre fois ma leçon enſemble : *de hand*, *de fingres*, *de nails*, *de arm*, *de elbow*, *de neck*, *de chin*, *de foot*, *de gown.*

Alice. Excellent, Madame.

Catherine. C'eſt aſſez pour une fois : allons-nous en dîner.

(*Ils ſortent*) (†).

Idem. Scène XIV, page 102.

* *Le Duc d'Orléans.* En ce cas, votre maîtreſſe eſt une excellente monture.

Le Dauphin. Oui, pour moi ſeul; c'eſt le plus bel éloge & la plus grande perfection d'une maîtreſſe accomplie.

Le Duc d'Orléans. Il me ſemble que votre maîtreſſe ne vous a pas mal ſecoué hier.

Le Dauphin. La vôtre vous en a peut-être fait autant.

Le Connétable. La mienne n'avoit ni bride ni bridon.

Le Dauphin. Oh donc! il faut croire qu'elle étoit vieille & maniable, & que vous la montiez comme un Kerne (¶) d'Irlande; c'eſt-à-dire, nud jambes & en caleçon de chamois.

(†) Cette Scène n'eſt point de Shakeſpear : tout concourt à le prouver.

(¶) Les Kernes d'Irlande montoient autrefois leur cheval à nud. Suivant Tollet, *trowſes* étoient des caleçons & des bas faits exprès pour monter à cheval. La plupart des Danſeurs Moreſques, repréſentés ſur le vitrage de ſa fenêtre, & dont on a vu la deſcription dans le Volume précédent, en avoient de pareils.

Le Duc d'Orléans. On voit bien que vous vous entendez en équitation.

Le Dauphin. Eh bien, recevez donc de moi cet avis en paſſant. Ceux qui chevauchent ainſi, & ne ſont pas bien ſur leurs gardes en chevauchant, riſquent de tomber dans des foſſés fangeux. J'aime mieux avoir mon cheval pour maîtreſſe.

Le Duc d'Orléans. J'aimerois autant que ma maîtreſſe fût une roſſe.

Le Dauphin. Je te dis; Connétable, que ma maîtreſſe porte ſes propres cheveux.

Le Duc d'Orléans. Je pourrois me vanter du même bonheur, ſi j'avois une truie pour maîtreſſe.

Le Dauphin. Le chien eſt retourné à ſon vomiſſement, & la truie lavée au bourbier : tu te ſers de tout ce que tu trouves.

Le Duc d'Orléans. Et pourtant, je ne me ſers point de mon cheval pour maîtreſſe, ou de proverbes ſemblables qui aient ſi peu de rapport au ſujet.

Ibidem. Scène XV, page 106.

** *Le Connétable.* On ne peut mieux appliqué : ainſi, voilà votre ami ſur la ligne de Satan; & pour vous rétorquer, que la peſte ſoit du Démon!

Le Duc d'Orléans. Vous devez avoir l'avantage en fait de proverbes, puiſqu'on dit, que le trait d'un fol eſt le premier lancé.

Le Connétable. Vous m'avez mal ajuſté.

Le Duc d'Orléans. Ce n'eſt pas la première fois que vous avez été manqué.

ACTE IV.

Scène XI. page 134.

* *Rambure.* Quoi! voulez-vous les voir rendre par les yeux le

ſang de nos chevaux? Comment pourrions-nous alors diſtinguer leurs véritables larmes?

Idem. Entre la Scène dix-huitième & la dix-neuvième.

Arrivent Piſtol, un Soldat François, & l'ancien Page de Falſtaff.

* *Piſtol.* Rends-toi, chien de François.

Le Soldat François. Je penſe que vous êtes un Gentilhomme de qualité.

Piſtol. Qualité, dis-tu? — Es-tu Gentilhomme? Comment t'appelles-tu? Réponds-moi.

Le Soldat François. O Seigneur Dieu!

Piſtol. O Seigneur Diou doit être un Gentilhomme! Fais-bien attention à ce que je te vais dire, ô Seigneur Diou, & obſerve-le. Je t'éventre comme un renard, à moins, ô Seigneur Diou, que tu ne me donnes une maîtreſſe ſomme pour ta rançon.

Le Soldat François. Oh! faites-moi miſéricorde. — Ayez pitié de moi.

Piſtol. Moy (†), ne fera pas mon affaire; il m'en faut quarante *moys*: ou bien je t'arracherai les entrailles ſanglantes.

Le Soldat François. Eſt-il impoſſible d'échapper à la force de ton bras?

Piſtol. Braſs (¶)! Quoi, du cuivre? Tu m'offres du cuivre à préſent, impudent Satyre?

Le Soldat François. Oh! pardonnez-moi.

Piſtol. Ah! eſt-ce là ce que tu veux dire? Eſt-ce là un ton de

(†) *Moy*, eſt une pièce de monnoie; & Piſtol ſe méprend ſur le ſens du mot qui ſe prononce comme *moi*, un *moy d'or*.

(¶) *Bras*, eſt pris par Piſtol, pour le mot Anglois *braſſ*, *du cuivre*.

moys? Écoute un peu ici, Page ; demande pour moi, à ce vil François, comment il s'appelle.

Le Page, au François. Écoutez-moi : comment êtes-vous appellé ?

Le Soldat François. Monſieur le Fer.

Le Page. Il dit qu'il s'appelle Monſieur Fer.

Piſtol. Monſieur Fer ! Ah ! par Dieu, je le ferrerai, je le ferlherai, je le ferreterai. Rends-lui cela en François.

Le Page. Je ne ſais pas ce que c'eſt que ferrer, ferreter & ferlher, en François.

Piſtol. Dis-lui qu'il ſe prépare ; car je vais lui couper le col.

Le Soldat François, au Page. Que dit-il, Monſieur ?

Le Page. Il me commande de vous dire que vous vous teniez prêt : car ce ſoldat-ci eſt diſpoſé, tout à cette heure, à couper votre gorge.

Piſtol. Oui, couper gorge, par ma foi, tout de ſuite, à moins que tu ne me donnes des écus, & de bons écus, où je te mets en pièces avec cette épée que voilà.

Le Soldat François. Oh ! je vous ſupplie pour l'amour de Dieu, de me pardonner. Je ſuis un Gentilhomme de bonne maiſon : gardez ma vie, & je vous donnerai deux cents écus.

Piſtol. Qu'eſt-ce qu'il dit ?

Le Page. Il vous prie d'épargner ſa vie, parce qu'il eſt un homme de bonne famille, & qu'il vous donnera, pour ſa rançon, deux cents écus.

Piſtol. Dis-lui que ma fureur s'appaiſera, & que je prendrai ſes écus.

Le Soldat François. Petit Monſieur, que dit-il ?

Le Page. Qu'il eſt contre ſon ſerment de pardonner aucun pri-

ſonnier : néanmoins, pour les écus que vous promettez, il eſt content de vous donner la liberté & le franchiſſement.

Le Soldat François. Sur mes genoux, je vous donne mille remercimens, & je m'eſtime heureux d'être tombé entre les mains d'un Chevalier, je penſe, le plus brave, le plus vaillant, & un des plus diſtingués de l'Angleterre.

Piſtol. Interprète-moi cela, Page.

Le Page. Il dit qu'il vous fait à genoux mille remercimens, & qu'il s'eſtime très-heureux d'être tombé entre les mains d'un Seigneur, à ce qu'il croit, le plus brave, le plus généreux, & le plus diſtingué de toute l'Angleterre.

Piſtol. Comme il eſt vrai que je reſpire, je veux montrer quelque clémence. Allons, ſuis moi, chien de François.

Le Page. Suivez ce grand Capitaine. (*Le Soldat & Piſtol s'en vont*). Je n'ai, ma foi, encore jamais vu une voix auſſi bruyante ſortir d'un cœur auſſi vuide : auſſi cela vérifie bien le proverbe, qui dit : *Que les tonneaux vuides ſont les plus ſonores.* Bardolph & Nym avoient cent fois plus de courage que ce Diable de hurleur, qui, comme celui de nos antiques farces (†), ſe rape les ongles avec un poignard de bois. Tout le monde en peut faire autant. Ils ſont pourtant tous deux pendus : & il y a long-tems que celui-ci auroit été leur tenir compagnie, s'il oſoit voler quelque choſe, ſans regarder derrière lui. Il faut donc que je reſte, moi, avec les goujats qui ont la garde du bagage de notre camp. Les François feroient un beau butin ſur nous, s'ils le ſavoient; car il n'y a perſonne pour le garder, que des enfans. (*Il ſort*).

(†) Dans les anciens myſtères, le perſonnage du Diable étoit toujours très-bruyant. Dans nos marionnettes modernes, dit Johnſon, qui ſemblent une copie de nos anciennes farces, le Polichinel combat quelquefois le Diable, avec un ſabre de bois, & il a l'avantage ſur lui.

** Comme un infâme Agent garde la porte de la chambre, tandis qu'un ſcélérat, auſſi brutal que le dogue que je nourris, déshonore la plus belle de ſes filles.

ACTE V.

Scène VI, page 188.

* *Le Roi Henri.* Chère Catherine, *do you like me ;* c'eſt-à-dire, m'aimez-vous ?

Catherine. Pardonnez : mais je ne ſai pas ce que veut dire *like me* (†).

Le Roi Henri. C'eſt un ange qui vous reſſemble : & vous reſſemblez à un ange.

Catherine, à ſa Dame d'honneur. Que dit-il ? que je ſuis ſemblable aux anges ?

La Dame d'honneur. Oui vraiment ; ſous le bon plaiſir de votre Grace, voilà ce que dit le Roi.

Le Roi Henri. Oui, c'eſt ce que j'ai dit, Catherine ; & je ne rougirai pas de l'affirmer.

Ibidem. Page 196.

** *Le Roi Henri, à la Dame d'honneur.* Madame mon interprète, que dit-elle ?

La Dame d'honneur. Que ce n'eſt pas la mode pour les Dames Françoiſes de.... Je ne ſai pas comment on dit *baiſer* en Anglois.

Le Roi Henri. To kiſſ.

La Dame d'honneur. Votre Majeſté entend mieux que moi.

(†) *To like*, ſignifie également *aimer* & *reſſembler*, d'où l'équivoque galante d'Henri.

Cette Pièce a pluſieurs Scènes pleines de nobleſſe & de dignité, & beaucoup d'autres pleines d'une gaieté facile & très-amuſantes. Le caractère du Roi eſt très-bien ſoutenu par-tout, ſi l'on en excepte peut-être la Scène où il fait ſa cour à la Princeſſe Catherine : il ſemble qu'elle n'a ni la vivacité ni les ſaillies du jeune Henri qu'on a connu auparavant, ni la grandeur de Henri ſur le Trône. L'humeur comique de Piſtol eſt très-heureuſement filée juſqu'au bout ; & ſon caractère a peut-être ſervi de modèle à tous les fanfarons qui ont paru depuis ſur le Théatre Anglois.

Les vers qui ſont débités par le Chœur, ont beaucoup d'admirateurs, & la poéſie en eſt belle : mais il faut avouer pourtant, que ſi l'on y trouve à louer d'un côté, il y a auſſi à pardonner de l'autre. Car il n'eſt pas aiſé de découvrir pourquoi les inſtructions que donne le Chœur, ſont plus néceſſaires dans cette Pièce que dans pluſieurs autres, où le Poëte n'en a pas introduit. Le grand défaut de cette Pièce, eſt le vuide & le reſſerrement du cinquième acte, qu'avec un peu de travail & de ſoin, le Poëte auroit pu éviter. *Johnſon.*

Fin des Notes & des Retranchemens.

HENRI VII (†).

HENRI VII, Comte de Richemond, étoit fils d'Edmond Tudor de Richemond, & de Marguerite, & deſcendoit d'un bâtard de Jean de Gaunt, Duc de Lancaſtre, par Catherine Rowet ou Swinford, d'abord ſa maîtreſſe, & enſuite ſa femme. Immédiatement après la victoire de Boſworth, le Comte fit chanter le *Te Deum*, & mettre toute ſon armée à genoux, pour en rendre graces à Dieu. Aprés cette cérémonie, toute l'armée le proclama Roi, en pouſſant des acclamations répétées, & criant: *Vive le Roi Henri;* & de ce moment, il prit le ton & l'autorité d'un Roi. Il fut couronné en 1485. Il créa une Compagnie de cinquante Gardes pour reſter auprès de ſa perſonne. Le Parlement donna un acte, qui confiſqua, au profit du Roi, les biens du feu Roi & de ſes adhérens; & Henri VII publia un pardon général, pour tous ceux qui viendroient lui prêter ſerment de fidélité. En 1486, il épouſa la Princeſſe Éliſaborh, fille aînée d'Edouard IV, à la grande ſatisfaction du Peuple. La Reine accoucha d'un Prince, qui fut nommé Arthur. Henri la traita depuis avec froideur, & lui fit ſentir, dans toutes les occaſions, ſa profonde averſion contre la maiſon d'York; cette méſintelligence fut la ſource des troubles qui affligèrent ſon règne. Il s'éleva un bruit populaire, que le Duc d'York, un des enfans d'Edouard, vivoit encore, & avoit échappé, d'une ma-

(†) Comme on a donné le précis Hiſtorique de la ſuite des Rois, que Shakeſpear a pris pour ſujet de ſes Drames Hiſtoriques, on a ajouté ici celui de la vie d'Henri VII, pour completter cette dernière feuille, & remplir la lacune qui étoit reſtée.

nière quelconque, aux deſſeins cruels de ſon oncle; & le Peuple donna tête baiſſée dans cette Fable. Un Richard Simon, Prêtre d'Oxford, en profita pour ſuſciter un Lambert Simwell, fils d'un Boulanger & ſon Diſciple, qu'il donna pour le Duc prétendu vivant. Cependant, comme il ſe répandit un bruit que le Comte de Warwick s'étoit échappé de la Tour, nouvelle fauſſe, mais qui fut accueillie du Peuple avec tranſport, Simon crut qu'il étoit plus prudent d'enſeigner à ſon Elève à jouer le rôle de ce Comte, & choiſit l'Irlande pour la ſcène où il le feroit débuter. Il y fut reçu avec joie, & proclamé Roi d'Angleterre & Lord d'Irlande, ſous le nom d'Edouard VI. Alors le Roi Henri confina la Reine, ſa belle mère, veuve d'Edouard IV, dans un Monaſtère de Southwark, où elle finit ſes jours, & il ſe ſaiſit de tous ſes biens. Une autre démarche qu'il fit, fut de montrer au Peuple le vrai Comte de Warwick. Cependant la Ducheſſe douairière de Bourgogne, fit paſſer en Irlande, en 1487, deux mille vétérans Allemands; & après leur arrivée, le Roi ſuppoſé fut couronné ſolemnellement, & enſuite marcha avec ſes forces vers l'Angleterre. Henri fondit ſur cette armée, près de Newark, & la mit en déroute. Simwell fut pris avec ſon maître. Henri laiſſa la vie à Simwell, l'employa dans ſa cuiſine, & le fit paſſer enſuite dans ſes Fauconniers, où il reſta juſqu'à ſa mort. Henri remplit ſes coffres, en confiſquant tous les biens de pluſieurs Lords, ſous prétexte qu'ils avoient favoriſé la dernière conſpiration. Il crut cependant à propos de faire couronner ſa Reine, & la cérémonie s'en fit deux ans après ſon mariage. En 1491, la Ducheſſe de Bourgogne commença à ſuſciter un ſecond Simwell. Celui-ci s'appelloit Pierre, ou Perkin Warbeck, fils d'un Juif converti de Tournay, qui avoit long-tems vécu à Londres, & dont la perſonne reſſembloit fort à celle du Duc d'York. Il fut envoyé en Portugal, enſuite en Irlande; & le Roi de France ayant appris que le Duc d'York étoit en Irlande, l'envoya chercher, le logea dans ſon Palais, & lui donna une garde: mais

lorſque Charles voulut faire la paix avec Henri VII, il renvoya Perkin. Pluſieurs perſonnages conſidérables d'Angleterre favoriſèrent ce complot; & quelques-uns même, ayant été découverts, payèrent de leur tête. En 1495, Perkin s'embarqua pour l'Angleterre, & fit deſcendre un détachement de ſes partiſans ſur la côte de Kent; mais les Habitans prirent auſſi-tôt les armes, les taillèrent en pièces, à la réſerve de cent cinquante qui furent pendus par ordre du Roi. De-là Perkin retourna en Flandre. Ce fut en ce tems-là, en 1496, que Henri donna à Jean Cabolt, Vénitien, & à trois de ſes fils, une patente, pour aller découvrir de nouvelles terres en Amérique. Il y eut une guerre entre les Rois d'Ecoſſe & Henri, qui ſe termina par une victoire de Henri, & par la paix. Perkin avoit ſoutenu ce Roi d'Ecoſſe dans ſon expédition: & le Roi, ne voulant pas le livrer, le renvoya avec ſa femme en Irlande, avant la concluſion du traité. Nouvelle émeute dans le Comté de Cornouailles, & toujours Perkin à la tête; mais il fut bientôt abandonné, & fut pris cette fois.

On l'expoſa quelque tems à la vue du Peuple, d'une manière ignominieuſe, & on le renferma dans la tour: mais ayant concerté, avec le Comte de Warwick, des meſures pour s'évader, il fut pendu, & le Comte fut décapité à l'âge de vingt-quatre ans, en 1499. Son fils aîné, ſa femme, moururent à peu de diſtance l'un de l'autre. Alors Henri opprima ſes ſujets, ſous l'infâme miniſtère d'Empton & Dudley, deux hommes de Loi. Il maria, par avarice, la veuve de ſon fils aîné, avec ſon ſecond fils; mariage qui ne fut conſommé, que lorſque ſon fils fut couronné Roi. Henri, ſe ſentant près de ſa fin, fit un teſtament, où il ordonna de rendre au peuple tout ce que ſes Miniſtres lui avoient injuſtement extorqué. Il mourut à Richemond, âgé de cinquante-deux ans.

Henri ne manqua, ni de bravoure ni de courage politique. Il étoit caché, défiant, fournois, & de tous les Rois d'Angleterre, le plus égoïſte, le plus ſordide, & le plus ignoble. Il fut toujours

tourner à ſon avantage, les troubles domeſtiques & ſes querelles étrangères;ce qui lui mérita le nom de Salomon d'Angleterre (†). Il exclud la Nobleſſe des affaires, & n'employa que des hommes d'Egliſe & de Loi, qui n'ayant aucun intérêt commun avec la Nation, & uniquement occupés du ſoin de lui plaire, étoient toujours prêts à favoriſer ſon pouvoir arbitraire. Deux principes agiſſoient continuellement ſur ſon ame; la crainte de perdre ſa couronne, & le déſir d'amaſſer des richeſſes. La Nation retira, de ces deux vices, des avantages précieux. Il abaiſſa la Nobleſſe, & abolit les tenemens féodaux, qui rendoient les Nobles également redoutables au Monarque & aux Sujets, & ſon avarice lui fit encourager l'induſtrie & le commerce. Il enrichiſſoit ſa Nation, pour la mieux piller enſuite à diſcrétion.

(†) On peut rappeller ici la judicieuſe réflexion de Rapin Thoyras, Hiſtorien eſtimable, mais qui, mécontent de ſa Patrie, trempa trop ſouvent ſa plume dans le fiel, pour ſe venger d'elle. « Il arrive quelquefois, que les » éloges & les ſurnoms que l'on donne aux Princes, s'accordent peu avec leur » véritable caractère ».

FIN.

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers.

PREMIÉRE PARTIE
DE
HENRI VI,
ROI D'ANGLETERRE.

PERSONNAGES.

LE JEUNE ROI HENRI VI.
LE DUC DE GLOCESTER, *Oncle du Roi & Protecteur du Royaume d'Angleterre.*
LE DUC DE BEDFORD, *Oncle du Roi, & Régent de France.*
L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, *créé Cardinal de Beaufort, & grand Oncle du Roi.*
LE DUC D'EXETER, *frère du feu Roi Henri IV.*
LE DUC DE SOMERSET.
LE COMTE DE WARWICK.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE SUFFOLK.
LE LORD TALBOT.
LE JEUNE TALBOT *son fils.*
RICHARD PLANTAGENET, *créé ensuite* Duc d'Yorck.
MORTIMER, *Comte de Marche.*
SIR JEAN FALSTOLFFE.
WOODVILLE, *Lieutenant de la Tour de Londres.*
LE LORD MAIRE *de Londres.*
SIR THOMAS GARGRAVE,
SIR WILLIAM GLANSDALE,
SIR WILLIAM LUCY, } *Officiers.*
VERNON, *Gentilhomme de la Rose blanche, ou faction d'York.*
BASSET, *Gentilhomme de la Rose rouge, ou faction de Lancastre.*
CHARLES, *Dauphin, depuis Roi de France.*
RENÉ, *Duc d'Anjou, & Roi titulaire de Naples.*
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC D'ALENÇON.
LE BATARD D'ORLÉANS.
LE GOUVERNEUR DE PARIS.
LE MAITRE CANONNIER *de la ville d'Orléans, & son fils.*
UN VIEILLARD, *Berger, & père de Jeanne d'Arc, la Pucelle.*
MARGUERITE, *fille de René, & ensuite femme d'Henri VI, & Reine d'Angleterre.*
JEANNE D'ARC, *la Pucelle, soi-disant inspirée du Ciel & le Champion de la France.*
ESPRITS *à ses ordres.*
LA COMTESSE D'AUVERGNE.
LORDS, CAPITAINES, SOLDATS, COURRIERS, & *autres Suivans, tant Anglais que Français.*

La Scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

HENRI VI,
ROI D'ANGLETERRE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente l'Abbaye de Weſtminſter.

SCÈNE PREMIÈRE.

Marche funèbre. On voit le convoi du Roi Henri V, ſuivi du DUC DE BEDFORD, *Régent de France, du* DUC DE GLOCESTER, *Protecteur du royaume d'Angleterre, du* DUC D'EXETER *&* DU COMTE DE WARWICK, *de* L'ÉVÊQUE DE WINCHESTER, *du* DUC DE SOMERSET, *& autres Lords.*

BEDFORD.

QU'UN crêpe funèbre couvre l'étendue des cieux!
Que le jour cède la place à la ſombre nuit! Comètes,

qui amenez les changemens & les révolutions dans les ſiècles & les Etats ; ſecouez votre chevelure argentée (†) dans le firmament, & châtiez les étoiles rebelles, qui, uniſſant leurs influences, ont conſpiré la mort d'Henri V, Roi trop illuſtre, pour qu'il vécût long-tems ! Jamais l'Angleterre n'a perdu un ſi grand Roi.

GLOCESTER.

Avant lui, l'Angleterre n'avoit jamais eu de Roi. Il fut vertueux & mérita de commander aux hommes. Son épée, quand il l'agitoit, aveugloit de ſes éclairs. Ses bras étoient plus robuſtes que les ſerres du lion (§) : ſes yeux, quand ils étinceloient du feu de la colère, éblouiſſoient, repouſſoient plus ſûrement les ennemis, que le ſoleil du midi, lançant ſes brûlans rayons ſur leurs viſages. Que dirai-je encore ? Ses exploits ſont au-deſſus des récits. Jamais il n'a levé ſon bras, qu'il n'ait conquis.

EXETER.

Ce deuil eſt une foible expreſſion de la grandeur

(†) De *cryſtal*. L'épithète de *cryſtal*, de *ſilver*, *argent*, étoit uſitée pour les comètes chez les anciens Poëtes Anglais.

(§) Embraſſoient plus d'eſpace que les aîles d'un dragon.

de notre perte : nous devrions verſer des larmes de ſang. Henri eſt mort, & ne revivra jamais. Nous le ſuivons enfermé pour toujours dans ce bois funèbre ; & nous décorons de ce cortège ſolemnel la honteuſe victoire de la mort, comme des captifs enchaînés à un char de triomphe. Qui accuſerons-nous ? Maudirons-nous les aſtres du malheur, qui ont ainſi conſpiré la ruine de notre gloire ? Ou faut-il croire, que les Enchanteurs & les Magiciens de la France, épouvantés de lui, auront, par les reſſources de leur art ſubtil (†), & par le charme de leurs vers homicides, détruit ſa vie ?

WINCHESTER.

Henri fut un Roi chéri du Roi des Rois. Non, le jour fatal du jugement univerſel ne ſera pas ſi

(†) C'étoit une opinion très-ancienne, qu'on pouvoit ôter la vie à un homme par l'influence de certains vers & ſortilèges, malgré la diſtance des lieux. Enſuite on ſe borna à croire que cette influence magique n'avoit de priſe que ſur les animaux ; & du tems de Shakeſpeare, on croyoit que les Irlandois pouvoient tuer les rats avec une chanſon. *Johnſon.* Et cela s'appelloit, *rimer un homme ou un animal à mort.* Steevens.

La même ſuperſtition ſe retrouvoit dans les Indes occidentales, & dans la Ruſſie. *Scot.*

terrible pour les Français, que l'étoit pour eux ſon regard menaçant. Il a conduit & livré les batailles du Dieu des armées : c'eſt aux prières de l'Égliſe (†) qu'il dut ces étonnans ſuccès.

GLOCESTER.

De l'Egliſe ? Où eſt-elle ? Si les Miniſtres de l'Egliſe n'euſſent pas prié, le fil de ſes jours ne ſe ſeroit pas uſé ſi vîte. Vous n'aimez pour Roi, qu'un Prince efféminé, que vous puiſſiez intimider comme un jeune écolier.

WINCHESTER.

Gloceſter, quelque Roi que nous aimions, toi, Protecteur de l'Angleterre, tu aſpires à gouverner le Prince & le Royaume : ta femme eſt ambitieuſe & hautaine : elle a ſur toi plus d'empire que Dieu même ou les Miniſtres de la Religion n'en pourroient jamais prendre.

GLOCESTER.

Ne nommez point la Religion : car vous aimez

(†) On a vu dans la Pièce précédente, Henri V, attribuer tous ſes ſuccès au Ciel : ici l'Évêque de Wincheſter, en digne Prélat du tems, les attribue à l'interceſſion de l'Égliſe.

Mrs Griffith.

le ſiècle & ſes vices : & dans tout le cours de l'année, vous n'allez jamais aux Autels, que pour prier contre vos ennemis & demander leur perte.

BEDFORD.

Ceſſez, ceſſez ces querelles, & contenez vos haines dans la paix. — Marchons vers l'Autel. — Hérauts, ſuivez-nous. — Au lieu d'or, nous offrirons nos armes, puiſque nos armes ſont inutiles, à préſent que Henri n'eſt plus. — Poſtérité, n'attends plus que des années malheureuſes : tes enfans ſuceront un lait trempé des pleurs de leurs mères, & notre île ne ſera plus qu'un ſéjour de larmes & d'amertumes, où il ne reſtera que les femmes pour pleurer les morts. O Henri V, j'invoque ton Ombre ! Fais proſpérer ce Royaume : préſerve-le des guerres civiles : lutte dans les cieux contre les aſtres ennemis de ſa paix : & tu ajouteras au firmament une conſtellation bien plus glorieuſe, que ne fut jamais celle de Jules-Céſar, ou la brillante Bérénice.

SCÈNE II.

Les mêmes:

UN COURRIER:

LE COURRIER.

SALUT, honorables Lords. Je vous apporte de France de triſtes nouvelles, de pertes, de carnage & de déroute. La Guienne, la Champagne, Reims, Orléans, Rouen, Giſors, Paris, Poitiers, ſont abſolument perdus.

BEDFORD.

Qu'oſes-tu dire, Héraut indiſcret, devant Henri décédé? Parle plus bas, ou à la nouvelle de ces grands revers il va briſer ſon cercueil, & ſe lever des bras de la mort.

GLOCESTER.

Paris perdu? Rouen rendu? Si Henri étoit rappellé à la vie, ces nouvelles le replongeroient dans le tombeau.

EXETER.

Et comment les avons-nous perdus? Quelle trahiſon.....

LE COURRIER.

Il n'y a point eu de trahiſon : mais diſette de ſoldats & d'argent. Voici ce que murmurent entr'eux les ſoldats : « que vous fomentez ici différentes factions, & tandis qu'il faudroit ranger une armée & combattre, vous diſputez ici ſur le choix de vos Généraux. L'un voudroit traîner la guerre à peu de frais ; l'autre voudroit voler d'un vol rapide, & manque d'aîles. Un troiſième eſt d'avis, que, ſans aucune dépenſe, on peut obtenir la paix avec de belles & trompeuſes paroles. Réveillez-vous, réveillez-vous, Nobleſſe d'Angleterre ! Qu'une funeſte pareſſe ne terniſſe pas votre gloire, à ſa naiſſance. Les fleurs de lys ſont arrachées de vos armes ; & la moitié de l'écuſſon d'Angleterre eſt effacé.

EXETER.

Si nous manquions de larmes pour ce convoi funèbre, ces fatales nouvelles en r'ouvriroient la ſource.

BEDFORD.

C'eſt moi qu'elles intéreſſent : je ſuis Régent de France. — Donnez-moi mon armûre ; je vais combattre pour conſerver notre conquête. — Loin de nous ces robes de deuil, qui nous déshonorent

Je veux que les Français, au lieu de larmes, pleurent avec du ſang leurs déſaſtres un moment interrompus.

SCÈNE III.

Les mêmes.

Arrive un autre COURRIER.

LE COURRIER.

LORDS, liſez ces lettres, pleines de revers. La France entière révoltée, s'arme contre les Anglais; il ne vous reſte que quelques petites villes de nulle importance. Le Dauphin Charles a été couronné Roi à Reims : le Bâtard d'Orléans s'eſt joint à lui. René, Duc d'Anjou, épouſe ſon parti : le Duc d'Alençon vole ſe ranger ſous ſes étendards. (*Il ſort.*)

EXETER.

Le Dauphin, couronné Roi ! Tous ſe rangent de ſon côté ! Oh ! où fuir, où irons-nous cacher notre honte ?

GLOCESTER.

Nous ne fuirons que vers le cœur de nos enne-

mis. Bedford, ſi tu temporiſes, j'irai moi, faire cette guerre.

BEDFORD.

Gloceſter, pourquoi doutes-tu de mon ardeur. J'ai déja levé dans mes penſées une armée qui déja ravage la France.

SCÈNE IV.

Les mêmes.

Un troiſième COURRIER.

LE COURRIER.

Mes reſpectables Lords. — Pour ajouter encore aux larmes, dont vous arroſez le cercueil du Roi Henri, je dois vous inſtruire d'un fatal combat qui s'eſt livré entre l'intrépide Talbot & les Français.

WINCHESTER.

Comment : où Talbot a vaincu ? N'eſt-ce pas ?

LE COURRIER.

Oh! non : où Talbot a été défait. Je vais vous en raconter les détails. Le dix du mois d'Août der-

nier, ce redoutable Lord, dans ſa retraite du ſiège d'Orléans, ayant à peine ſix mille ſoldats, s'eſt vu enveloppé & attaqué par vingt-trois mille Français: il n'a pas eu le tems de ranger ſa troupe: il manquoit de piques pour placer devant ſes archers: au lieu d'elles, ils ont arraché des haies les épieux pointus & les ont fichés à la hâte & ſans ordre dans la terre, pour empêcher la cavalerie de fondre ſur eux. Le combat a duré plus de trois heures; & le vaillant Talbot, ſurpaſſant tout ce que la penſée peut imaginer, a fait des miracles de valeur avec ſon épée & ſa lance: il envoyoit par centaines les ennemis aux Enfers, nul n'oſoit lui faire face (*a*). Ici, là, par-tout, il ſe montroit plein de rage & de fureur: les Français crioient que c'étoit Lucifer armé. Tous reſtoient immobiles d'étonnement & les yeux fixés ſur lui. Ses ſoldats animés par ſon courage indomptable, & pouſſant un cri général, *Talbot! Talbot!* ont fondu dans le fort de la mêlée. De ce moment la victoire étoit décidée, ſi Sir Jean Falſtolffe, (1) n'avoit pas joué le rôle d'un lâche. Il étoit dans l'avant-garde, & placé ſur les dernières lignes, avec ordre de le ſuivre & de le ſoutenir. Le lâche a fui, ſans avoir frappé un ſeul coup. C'eſt-là la cauſe de la défaite générale & du car-

nage qui a ſuivi. Ils ont été enveloppés par leurs ennemis : un bas Wallon, pour faire ſa cour au Dauphin, a frappé Talbot au dos avec ſa lance, Talbot, que toute la France, avec toutes ſes forces d'élite aſſemblées, n'avoit pas oſé auparavant enviſager en face!

BEDFORD.

Talbot eſt-il tué? Je me tuerois alors moi-même, pour me punir de vivre oiſif ici, dans le luxe & la molleſſe, tandis qu'un ſi brave Général, manquant de ſecours, eſt trahi & livré à ſon lâche ennemi.

LE COURRIER.

Oh ! non. Il vit : mais il eſt priſonnier, & avec lui le Lord Scales, & le Lord Hungreford. La plupart des autres Lords ont été maſſacrés ou pris.

BEDFORD.

Il n'eſt point, pour le délivrer, de rançon, que je ne ſois déterminé à payer. Je précipiterai de ſon trône le Dauphin, la tête la première; & ſa couronne ſera la rançon de mon ami : j'échangerai quatre de leurs Seigneurs, contre un de nos Lords. — Adieu, je cours à ma tâche. Il faut que j'aille ſans délai allumer des feux de joie en France, pour cé-

lébrer la fête de notre grand Saint George. Je prendrai avec moi dix mille ſoldats, dont les ſanguinaires exploits ébranleront l'Europe.

LE COURRIER.

Vous en auriez beſoin, de cette armée: car Orléans eſt aſſiégé. L'armée anglaiſe eſt affoiblie & impuiſſante. Le Comte de Salisbury ſollicite des renforts: & c'eſt avec peine qu'il empêche ſes ſoldats de ſe mutiner, depuis qu'ils ſe voient en ſi petit nombre devant une ſi grande multitude d'ennemis.

EXETER.

Lords, ſouvenez-vous des ſermens que vous avez faits à Henri, ou d'accabler le Dauphin, ou de le ramener ſous le joug de l'Angleterre.

BEDFORD.

Je m'en ſouviens, & je prends ici congé de vous, pour aller faire mes préparatifs. (*Il ſort.*)

GLOCESTER.

Je vais preſſer mes pas & me rendre à la Tour pour viſiter l'artillerie & les munitions; & enſuite proclamer Roi le jeune Henri. (*Il ſort.*)

EXETER.

Moi, je vais à Eltham, où eſt le jeune Roi; établi ſon Gouverneur particulier, je verrai là à prendre les meſures les plus juſtes pour ſa ſûreté. (*Il ſort.*)

WINCHESTER.

Chacun ici a ſon poſte & ſes fonctions; moi, je ſuis à l'écart & oublié, il ne reſte point d'emploi pour moi. Mais je ne veux pas être long-tems un automate inutile. Je me propoſe d'envoyer le Roi d'Eltham, & de m'aſſeoir au premier rang ſur le gouvernail de l'Etat.

SCÈNE V.

La Scène paſſe en France devant Orléans.

CHARLES, ALENÇON, RENÉ, *marchant à la tête des Troupes, au ſon du Tambour.*

CHARLES.

Le véritable cours de Mars n'eſt pas plus connu aujourd'hui ſur la terre, qu'il ne l'eſt dans les cieux.

Dernièrement, il brilloit pour les Anglais : maintenant nous ſommes vainqueurs, & c'eſt à nous qu'il ſourit. Quelles villes un peu importantes, dont nous ne ſoyons pas les maîtres? Nous ſommes ici libres & tranquilles près d'Orléans : les Anglais affamés, & reſſemblans à de pâles fantômes, nous aſſiègent foiblement l'eſpace d'une heure dans tout un mois.

ALENÇON.

Ils n'ont point [illegible] leurs pourceaux, & leurs tranches de taureaux gras : il faut que l'Anglais ſoit repu, comme ſes mules, & qu'il ait ſon ſac de nourriture lié à la bouche (†), autrement il fera triſte figure (§).

RENÉ.

Levons le ſiège : pourquoi reſtons-nous ici à rien faire? Talbot eſt pris, lui, que nous étions accoutumés à craindre : il ne reſte plus de chef que ce Saliſbury à la folle cervelle; il peut dépenſer ſon fiel en vaines fureurs : il n'a ni hommes, ni argent pour faire la guerre.

(†) Cette deſcription du Peuple Anglais eſt très-vraie. Au reſte, il eſt certain qu'une grande partie du courage phyſique dépend des eſprits animaux, & pour avoir des hommes courageux, il faut entretenir leurs forces. *Mrs Griffitht.*

(§) Comme des ſouris noyées.

CHARLES.

CHARLES.

Sonnez, ſonnez l'allarme. Fondons ſur eux ; réparons nos diſgraces & l'honneur Français. — Je pardonne ma mort à celui qui me tuera, lorſqu'il me verra fuir ou reculer d'un pas. (*Ils ſortent.*)

(*On ſonne l'allarme. Les Français ſont repouſſés par les Anglais, avec une perte conſidérable.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, ALENÇON & RENÉ *reparoiſſent ſur la Scène.*

CHARLES.

Qui vit jamais pareille infamie ? Quels hommes ai-je donc avec moi ? Des hommes dégénérés, des poltrons, des lâches ! Je n'aurois jamais fui, s'ils ne m'avoient pas abandonné & laiſſé au milieu de mes ennemis.

RENÉ.

Salisbury eſt un déſeſpéré qui ne fait que tuer. Il combat comme un homme laſſé de la vie. Les autres Lords, en lions affamés, fondent ſur nous comme ſur une proie que leur montre la faim.

ALENÇON.

Froiſſard, un de nos compatriotes, rapporte que l'Angleterre n'enfantoit que des Roland & des Olivier ſous le règne d'Edouard III (†). Le fait eſt encore plus vrai de nos jours. Car elle n'envoie que des Samſons & des Goliath, pour qui la guerre eſt un jeu. Un contre dix! De grands ſquelettes maigres & efflanqués! Qui croiroit jamais, qu'ils auroient tant de courage & d'audace?

CHARLES.

Abandonnons cette ville! Ce ſont des forcenés, & la faim les rendra encore plus acharnés. Je les connois de vieille date: ils déchireront la terre avec leurs dents, plutôt que d'abandonner le ſiége.

RENÉ.

Je crois, que par quelques étranges machines,

(†) Olivier & Rolland, étoient les deux plus fameux champions des douze Pairs de Charlemagne, & leurs proueſſes ont été célèbrées par les vieux Romanciers, avec tant d'emphaſe & d'exagération ridicule, & tous les deux ſi également, qu'il eſt difficile de décider lequel des deux fut le héros le plus extraordinaire: de-là le vieux proverbe Anglais: *voilà un Rolland pour votre Olivier*; c'eſt-à-dire, un menſonge ou un prodige pour le vôtre.

par quelque art inconnu, leurs armes ſont ajuſtées, pour frapper ſans relâche, comme des battans de cloches. Autrement, ils ne pourroient jamais tenir auſſi long-tems. — Si l'on ſuit mon avis, nous les laiſſerons ici.

ALENÇON.

Soit; laiſſons-les.

SCÈNE VII.

Les mêmes.

LE BATARD D'ORLÉANS.

LE BATARD.

Où eſt le Dauphin? J'ai des nouvelles pour lui.

LE DAUPHIN.

D'Orléans, tu es mille fois le bien-venu.

LE BATARD.

Vous me ſemblez triſte, votre front eſt abattu. Eſt-ce la dernière défaite qui vous a fait cette impreſſion fâcheuſe? Ne vous découragez pas : le ſecours eſt proche : j'amène ici avec moi une jeune

& ſainte Pucelle, qui, dans une viſion que le Ciel lui a envoyée, a reçu l'ordre de faire lever ce ſiége faſtidieux, & de chaſſer les Anglais des frontières de la France. Elle poſsède au plus grand degré l'eſprit de prophétie : Rome n'eut point ſon égale dans ſes neuf Sybilles (†). Elle peut lire dans les profondeurs du paſſé, comme dans celles de l'avenir. Parlez; la ferai-je paroître devant vous? Croyez à ſes paroles : ce ſont des oracles ſûrs & infaillibles.

LE DAUPHIN.

Allez, faites-la venir. Mais, pour éprouver ſes talens, René, prenez ma place & repréſentez le Dauphin. Interrogez-la fièrement ; que vos regards ſoient ſévères. Par cette ruſe, nous ſonderons ſa ſcience.

(†) On ne compte point neuf Sybilles; mais les livres des Oracles, qu'on apporta à Rome, à l'un des Tarqins, étoient au nombre de neuf.

SCÈNE VIII.

RENÉ, LE DAUPHIN *caché dans ſa tente*, JEANNE D'ARC.

RENÉ.

BELLE Pucelle, eſt-il vrai que tu veux exécuter ces étonnans prodiges?

JEANNE D'ARC.

René, eſpères-tu m'en impoſer? — Où eſt le Dauphin? — Sortez, ſortez de votre retraite. (*Le Dauphin ſe montre.*) Je vous connois, ſans vous avoir jamais vu. Ceſſez votre étonnement, rien n'eſt caché à mes yeux. Je veux vous entretenir ſeul en particulier. — Retirez-vous, Nobles, & laiſſez-nous un moment ſans témoins.

RENÉ.

Voilà un début des plus hardis!

SCÈNE IX.

CHARLES & LA PUCELLE *ſeuls ſous la Tente Royale.*

JEANNE D'ARC.

DAUPHIN, je ſuis née fille d'un berger ; mon eſprit n'a été cultivé par aucun art. Il a plu au Ciel & à Notre-Dame de Grace, de jetter un regard propice ſur mon état obſcur. Un jour, que je ſuivois mes tendres agneaux, expoſant mon teint aux dévorantes ardeurs du Soleil ; la Mère de Dieu daigna m'apparoître ; & dans une viſion éclatante & majeſtueuſe, elle me commanda de quitter mon ignoble profeſſion, & de venir délivrer ma patrie des calamités qui l'oppriment : elle me promit ſon aſſiſtance, & un ſuccès certain. Elle daigna ſe montrer à moi dans tout l'éclat de ſa gloire. J'étois noire & baſanée auparavant ; les purs rayons de lumière qu'elle verſa ſur moi, me douèrent de la beauté que vous admirez. Eprouvez-moi par toutes les queſtions que vous pourrez imaginer, & je vous répondrai ſur le champ ſans préparation : eſſayez mon courage dans

un combat, ſi vous l'oſez, & vous verrez que je ſurpaſſe les forces de mon ſexe. Prenez là-deſſus vos réſolutions : vous ſerez un Roi fortuné, ſi vous me recevez pour votre compagnon de guerre.

LE DAUPHIN.

Tu m'as étonné par l'audace & la fierté de ton diſcours. Je ne veux qu'éprouver une fois ta valeur. Tu lutteras avec moi dans un combat ſingulier : ſi tu as l'avantage, tes paroles ſeront vérité pour moi: autrement, je te refuſe ma confiance.

JEANNE D'ARC.

Je ſuis prête. Voilà mon épée à la pointe affilée, ornée, de chaque côté, d'une belle fleur-de-lys. Je l'ai choiſie dans le cimetière de Sainte Catherine en Touraine, parmi un amas de vieilles armes.

LE DAUPHIN.

Au nom de Dieu ! avance : je ne crains aucune femme.

JEANNE D'ARC.

Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme. (*Ils combattent : Jeanne d'Arc a l'avantage.*)

LE DAUPHIN.

Ecarte, écarte tes mains. Tu es une amazone : tu combats avec l'épée de Débora.

JEANNE D'ARC.

C'eſt la Mère de Dieu qui me ſeconde : ſans elle, je ſerois la plus foible.

LE DAUPHIN.

Quelle que ſoit la main qui te ſecoure, c'eſt toi qui dois me ſecourir. Un déſir impétueux brûle mon ame : tu as vaincu à la fois & ma force & mon cœur. Sublime Pucelle, ſi tel eſt ton nom, permets que je ſois ton humble ſerviteur, & non pas ton Souverain. C'eſt le Dauphin de France qui te demande cette faveur.

JEANNE D'ARC.

Je ne dois être initiée dans aucun des rites de l'amour. Le ciel m'a conſacrée à ma chaſte vocation. Quand j'aurai chaſſé tes ennemis de ces lieux, je ſongerai alors à ma récompenſe.

LE DAUPHIN.

En attendant, jette un regard gracieux ſur ton eſclave dévoué.

RENÉ *en dedans de la tente avec Alençon.*

Seigneur, il me ſemble, que l'entretien dure bien long-tems.

ALENÇON.

N'en doutez pas : il ſonde cette femme en tout ſens : autrement, il auroit abrégé la conférence.

RENÉ.

Le troublerons-nous, puiſqu'il ne garde aucune meſure ?

ALENÇON.

(†) Les femmes ſont de laſcives tentatrices avec leur langue enchantereſſe.

RENÉ *s'avançant ſous la tente du Dauphin.*

Prince, où êtes-vous? Quel objet vous occupe ſi long-tems? Abandonnerons-nous Orléans, ou non?

JEANNE D'ARC *reparoiſſant avec le Dauphin.*

Non, non, vous dis-je, infidèles ſans foi! Combattez juſqu'au dernier ſoupir : je ſerai votre ange tutélaire.

(†) Il pourroit bien pénétrer plus loin que ne voit notre foible vue.

LE DAUPHIN.

Ce qu'elle dit, je le confirmerai : nous combattrons juſqu'à la fin.

JEANNE D'ARC.

Je ſuis prédeſtinée pour être la verge qui chaſſera les Anglais. Je vous réponds, que cette nuit je ferai lever le ſiége. Du moment que je me ſuis engagée dans cette guerre, vous pouvez compter ſur des jours de bonheur après vos revers (§). La gloire eſt comme un cercle dans l'onde ; il croît & s'étend, juſqu'à ce qu'à force de s'étendre, il s'évanouiſſe. La mort de Henri eſt le terme où le cercle du bonheur des Anglais a fini : leur gloire eſt éclipſée. Les deſtins de la France ſont attachés à ma perſonne (†).

LE DAUPHIN.

Si Mahomet (§) fut inſpiré par une colombe, tu l'es donc, toi, par un aigle. Ni Hélène, la mère

(§) Sur l'Été de la Saint-Martin, qui vient après les premiers jours d'hiver.

(†) Comme ceux de Rome au fier & ſuperbe vaiſſeau qui portoit Céſar & ſa fortune.

(§) Mahomet avoit un pigeon qui venoit ſur ſon épaule manger le bled dans ſon épi, & Mahomet perſuadoit aux crédules Arabes, que c'étoit le Saint-Eſprit qui venoit lui donner ſes conſeils. *Gray.*

du grand Conſtantin, ni les Filles renommées de Saint-Philippe (§) ne t'égalèrent jamais. Brillante étoile de beauté, deſcendue ſur la terre, par quel culte aſſez reſpectueux pourrai-je te révérer ?

ALENÇON.

Abrégeons les délais, & faiſons lever le ſiége.

RENÉ

Femme, fais ce qui eſt en ton pouvoir, & ſauve-nous l'honneur. Chaſſe l'ennemi d'Orléans, & immortaliſe-toi.

LE DAUPHIN.

Nous allons en faire l'eſſai. — Allons, marchons à l'entrepriſe. Si l'événement dément ſa promeſſe, je ne crois plus à aucun prophete. (*Ils ſortent.*)

(§) Les quatre filles de Philippe, appellé l'*Évangéliſte* dans le vingt-unième chap. des actes des Apôtres ; elles avoient toutes quatre le don de prophétie.

SCÈNE X.

La Scène eſt devant les portes de la Tour de Londres.

GLOCESTRE *s'en approche à la tête de ſes Gens.*

GLOCESTRE.

JE viens pour viſiter la Tour : je crains que depuis la mort de Henri, il ne s'y ſoit commis quelque larcin. Où ſont donc les Gardes, qu'on ne les trouve pas à leur poſte ? (*A haute voix.*) Ouvrez les portes : c'eſt Gloceſtre qui vous appelle.

PREMIER GARDE.

Qui donc oſe ainſi frapper en maître ?

UN DES GENS DE GLOCESTRE.

C'eſt le Duc de Gloceſtre.

SECOND GARDE.

Qui que vous ſoyez, vous ne pouvez entrer ici.

UN DES GENS DE GLOCESTRE.

Miſérables, eſt-ce ainſi que vous répondez au Lord Protecteur?

PREMIER GARDE.

Que Dieu protège le Protecteur : voilà notre réponſe. Nous ne faiſons que ſuivre les ordres que nous avons.

GLOCESTRE.

Qui vous les a donnés? Quelle volonté doit commander ici, que la mienne? Il n'eſt point d'autre Protecteur du Royaume, que moi. — (*A ſes gens.*) Forcez ces portes (†) : je répondrai de la violence. Me laiſſerai-je jouer de la ſorte par de vils eſclaves?

(†) En forçant la herſe, ou par l'application de pétards. *Steevens.*

SCÈNE XI.

Les Gens de GLOCESTRE *cherchent à forcer les portes.* WOODVILLE, *le Lieutenant, parle en dedans de la Tour.*

WOODVILLE.

QUEL eſt ce bruit? Qui ſont ces traîtres?

GLOCESTRE.

Lieutenant, eſt-ce vous dont j'entends la voix? Ouvrez les portes : c'eſt Gloceſtre, qui veut entrer.

WOODVILLE.

Ne vous offenſez pas, noble Duc : je ne puis vous ouvrir. Le Cardinal de Wincheſter le défend : j'ai reçu de lui l'ordre exprès de ne laiſſer entrer ni vous, ni perſonne de votre part.

GLOCESTRE.

Lâche Woodville, oſes-tu le préférer à moi? Cet arrogant Wincheſter : ce Prélat hautain, qui fut odieux à notre feu Roi Henri? Tu n'es pas l'ami de Dieu, ni du Roi. Ouvre les portes, ou dans peu je te fais chaſſer de la Tour.

UN DES GENS DE GLOCESTRE.

Ouvrez les portes au Lord Protecteur. Nous les briſerons, ſi vous n'obéiſſez pas à l'inſtant.

SCÈNE XII.

WINCHESTER *ſe préſente à la porte de la Tour, en face du Protecteur ; il eſt ſuivi de ſes Gens en habits jaunâtres* (†).

WINCHESTER.

Hé bien, ambitieux Omfroy? Où tend cette violence?

GLOCESTRE.

Vil Prêtre à la tête chauve (§), eſt-ce toi qui commandes qu'on me ferme les portes?

WINCHESTER.

Oui, c'eſt moi, traître qui médites l'uſurpation;

(†) Cette couleur étoit l'uniforme des Huiſſiers de la Cour eccléſiaſtique, & conſéquemment convenoit aux gens de la ſuite d'un Évêque. *Steevens.*

(§) Alluſion à ſa tonſure.

plutôt que le Protecteur du Roi ou du Royaume.

GLOCESTRE.

Recule devant moi, audacieux conſpirateur; toi, qui machinas le meurtre de notre feu Roi; toi qui vends aux filles débauchées des indulgences, qui les autoriſent au crime (†) (*).

WINCHESTER.

Recule toi-même; je ne bougerai pas, de l'eſpace de mon pied. Vois ici, ſi tu le veux, la colline de Damas (§), & deviens un ſecond Caïn; égorge ton frère Abel, ſi tu en as l'envie (**).

GLOCESTRE.

Quoi? tu oſes me braver, & m'inſulter en face? Aux armes, mes gens, en dépit de tous les priviléges du lieu.

WINCHESTER.

Tu répondras de cette inſulte devant le Pape.

(†) Les mauvais lieux étoient anciennement ſous la Juriſdiction de l'Évêque de Wincheſter.

(§) A quatre milles de Damas eſt une haute colline, qu'on dit être celle où Caïn tua ſon frère Abel (1).

GLOCESTRE.

GLOCESTRE.

Hypocrite en habit d'écarlate : loup dévorant ſous la peau d'un agneau..... Sors d'ici. (*A ſes gens.*) Allons, tombez ſur eux & chaſſez-les de la Tour.

(*Les gens de Gloceſtre battent & chaſſent ceux du Cardinal. Dans le tumulte, entre le Maire de Londres, avec ſes Officiers.*)

SCÈNE XIII.

Les mêmes.

LE MAIRE.

QUELLE honte, Lords! Vous, Magiſtrats ſuprêmes, troubler ainſi la paix publique par ces indignes attentats!

GLOCESTRE.

Arrête, Lord Maire : tu ne connois pas les outrages que j'ai eſſuyés. Ce Beaufort, qui ne reſpecte ni Dieu ni le Roi, a ici uſurpé la Tour à ſon uſage.

WINCHESTER *au Maire.*

Tu vois ici Gloceſtre, l'ennemi des citoyens : un homme qui propoſe toujours la guerre, & jamais la paix; impoſant ſur vos libres tréſors d'exceſſives amendes; cherchant à renverſer la Religion, ſous prétexte qu'il eſt le Protecteur du Royaume. Et il voudroit ici enlever de la Tour l'armure & l'appareil de la Majeſté, pour ſe couronner Roi, & ſupplanter le Souverain légitime.

GLOCESTRE.

Je ne m'amuſerai pas à te répondre avec des mots. (*Ici nouvelle mêlée de leurs gens.*)

LE MAIRE.

Dans cette rixe tumultueuſe, il ne reſte que la reſſource d'une proclamation à haute voix. — Officier, avance; & donne à ta voix toute la force qu'elle peut avoir.

L'OFFICIER *à haute voix.*

Vous tous, gens de toute claſſe, qui êtes ici aſſemblés en armes, contre la paix de Dieu & du Roi, nous vous ordonnons & vous commandons, au nom de Sa Majeſté, de vous retirer chacun dans vos maiſons, & de ne porter, manier, ni employer

déſormais aucune épée, ni aucune arme, aucun poignard, ſous peine de mort.

GLOCESTRE.

Cardinal, je ne veux pas enfreindre la Loi : mais nous nous rencontrerons, & nous nous expliquerons à loiſir.

WINCHESTER.

Oui, Gloceſtre, nous nous rencontrerons ; mais à tes dépens, ſois-en ſûr : j'aurai le ſang de ton cœur pour ce que tu as fait là aujourd'hui.

LE MAIRE.

Je vais aſſembler le peuple, ſi vous différez de vous retirer. — Ce Cardinal a plus d'orgueil que Satan.

GLOCESTRE.

Maire, adieu. Ce que tu fais, tu as droit de le faire.

WINCHESTER.

Exécrable Gloceſtre : veille ſur ta tête : car je prétends l'avoir avant peu. (*Ils ſortent.*)

LE MAIRE *à ſes Officiers.*

Voyez à purger les environs de la Tour : & après,

nous nous retirerons. — Grand Dieu ! eſt-il poſſible que des Nobles nourriſſent de pareilles haines (†) ? Pour moi je ne combats pas une fois dans quarante ans. (*Il ſe retire avec ſes Officiers.*)

SCÈNE XIV.

La Scène eſt en France, à Orléans.

LE MAITRE CANNONIER *d'Orléans & ſon fils.*

LE CANNONIER.

Ecoute : tu ſais comment Orléans eſt aſſiégé ; & comment les Anglais ont emporté les Fauxbourgs ?

LE FILS.

Oui, mon Père, je le ſais ; & j'ai ſouvent tiré ſur eux : mais, malheureux que je ſuis, j'ai manqué mon but.

(†) Le Lord Maire parle d'abord en Magiſtrat, & enſuite en citoyen paiſible. *Johnſon.*

LE PERE.

A préſent tu ne le manqueras pas. Suis mes avis. Chef cannonier de cette Ville, il faut que je me ſignale par quelque exploit, qui m'autoriſe à demander des graces. Les eſpions du Prince m'ont informé, que les Anglais bien retranchés dans les Fauxbourgs pénètrent par une ſecrette grille de fer dans la tour que tu vois là-bas, pour dominer la Ville, & découvrir de là, comment ils pourront nous moleſter davantage, ſoit de leurs canons, ſoit par un aſſaut. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai dirigé contre cette tour une pièce de calibre, & j'ai veillé ces trois jours entiers, pour tâcher de les appercevoir. Toi, jeune homme, prends ma place, & veille à ton tour: car je ne puis reſter plus longtems à ce poſte. Si tu apperçois quelques Anglais, pars & viens me l'annoncer: tu me trouveras à la maiſon du Gouverneur. (*Il ſort.*)

LE FILS *ſeul.*

Mon Père, ne t'inquiète pas: je n'irai pas t'importuner, ſois-en ſûr, ſi je peux découvrir quelqu'ennemi:

SCÈNE XV.

Les Lords SALISBURY *&* TALBOT (3), *avec Sir* GUILLAUME GLANSDALE, *& Sir* THOMAS GARGRAVE, *paroiſſent ſur les tourelles.*

SALISBURY.

TALBOT, ma vie, ma joie, de retour ici ! Et comment t'a-t-on traité, tant que tu as été priſonnier ? Et par quels moyens as-tu obtenu d'être relâché ? Fais-moi ce récit, je t'en conjure, ici ſur cette tourelle.

TALBOT.

Le Duc de Bedford avoit un priſonnier, qu'on appelloit le brave Seigneur Panton de Saintrailles : j'ai été échangé contre lui. Mais auparavant, ils avoient voulu, par mépris, me troquer contre un homme d'armes bien plus ignoble : moi, je l'ai refuſé avec dédain & colère, & j'ai demandé la mort, plutôt que d'être eſtimé à ſi vil prix. Enfin je me ſuis vu racheté, comme je le déſirois. Mais, oh ! le ſouvenir du traître Falſtolfe me déchire le cœur : je

l'exécuterois de mes propres mains, ſi je le tenois en ce moment en ma puiſſance.

SALISBURY.

Mais tu ne me dis pas, comment tu as été traité.

TALBOT.

Accablé de brocards, d'inſultes & d'épithètes ignominieuſes. Ils m'ont expoſé dans la place publique d'un marché, pour ſervir de ſpectacle à tout le peuple : *voilà*, diſoient-ils, *la terreur des Français, l'épouventail qui effraie nos enfans.* Alors je me ſuis, à force d'efforts, dégagé des Officiers qui me conduiſoient, & avec mes ongles j'arrachois les pierres du pavé, pour les lancer aux ſpectateurs de mon opprobre. Mon air menaçant a fait fuir les autres. Perſonne n'oſoit approcher, craignant une mort ſoudaine. Ils ne me croyoient pas aſſez en ſûreté dans des murs de fer. Telle étoit la terreur que mon nom avoit répandue pami eux, qu'ils s'imaginoient, que je pourrois briſer des barres d'acier, & mettre en pièces les poteaux les plus durs. Auſſi avois-je une garde des fuſiliers les plus adroits, qui ſe promenoient à toute minute autour de moi; & ſi je

bougeois ſeulement de mon lit, auſſi-tôt ils me couchoient en joue, prêrs à me tirer au cœur.

(*Le Fils du Chef cannonier de la ville d'Orléans paroît avec une mèche.*)

SALISBURY.

Je ſouffre au récit des tourmens que tu as eſſuyés; mais nous en ſerons bien vengés. Maintenant c'eſt l'heure du ſouper dans la ville : ici, au travers de cette grille, je peux compter chaque homme, ſuivre les Français & la manière dont ils fortifient leurs remparts. Allons les obſerver : cette vue vous récréera. Thomas Gargrave, & vous, Guillaume Glansdale, voyez à me dire poſitivement votre avis, ſur le lieu le plus avantageux où nous pourrons approcher notre batterie.

GARGRAVE.

Je penſe, que c'eſt à la porte du nord : car c'eſt là que ſe tiennent les Nobles.

GLANSDALE.

Et moi, ici, au boulevard du pont.

TALBOT.

Autant que je puis voir, il faut affamer cette

ville, & l'affoiblir de plus en plus par de légères eſcarmouches.

(*Un coup de canon part des remparts de la ville ; Salisbury & Gargrave tombent.*)

SALISBURY.

O Dieu, aie pitié de nous, malheureux pécheurs!

GARGRAVE.

O Dieu, aie pitié de moi, infortuné?

TALBOT.

Quel eſt ce coup du ſort, qui vient ſi ſoudainement traverſer nos projets? — Parle, Salisbury.... ſi tu peux parler encore. Quelle eſt ta bleſſure, modèle unique des guerriers? (*Le regardant.*) Oh! un de tes yeux & ta joue emportés! Tour maudite! Exécrable & fatale main, qui a machiné ce tragique déſaſtre! Salisbury, vainqueur dans treize batailles! Lui, qui forma Henri V à la guerre! Tant que duroient les ſons de la trompette ou du tambour, ſon épée ne ceſſoit de frapper ſans relâche dans le champ de bataille. — Reſpires-tu encore, Salisbury? Si tu n'as plus de voix, il te reſte du moins un œil que tu peux lever vers le Ciel, en implorant

ſa miſéricorde. (†) Ciel, ne fais grace à aucun mortel, ſi Salisbury ne l'obtient pas de toi. — Enlevez ſon corps : je vais vous aider à l'enſevelir. Et toi, Gargrave, reſpires-tu encore ? Parle à Talbot : lève tes regards vers lui. — Salisbury, conſole ton ame par cette penſée : tu ne mourras point, tant que..... Il me fait ſigne de la main, il me ſourit, comme s'il me diſoit : *Quand je ne ſerai plus, ſouviens-toi de venger ma mort ſur les Français.* — (§) Plantagenet, je te le promets : (*Avec fureur.*) & devenu cruel comme Néron, je veux contempler en riant (†) l'incendie de leurs villes. (*Une allarme. Eclair ſuivi d'un coup de tonnerre.*) Quel eſt ce tumulte ? Que ſignifie ce vacarme dans les cieux ? D'où viennent cette allarme, & ce bruit.

(†) Le Soleil, avec un œil unique, embraſſe l'Univers.

(§) Saliſbury étoit de la famille des Plantagenet.

(†) En jouant du luth.

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

Arrive un COURRIER.

LE COURRIER.

MYLORD, Mylord : les Français ont raſſemblé leurs troupes. Le Dauphin, ſecondé d'une certaine Jeanne la Pucelle.... une ſainte Prophéteſſe, qui vient de ſe manifeſter tout nouvellement, arrive à la tête d'une armée nombreuſe, pour faire lever le ſiège. (*Ici Salisbury ſe ſoulève un peu, & pouſſe un gémiſſement.*)

TALBOT.

Ecoutez, écoutez, comme gémit Salisbury mourant! Son cœur ſouffre de ne pouvoir ſe venger (*5). France, je ferai Salisbury pour toi! Portez-le dans ſa tente, & après, voyons juſqu'où ira l'audace de ces lâches ennemis.

(*Une allarme. Ils ſortent emportant les deux morts.*)

SCÈNE XVII.

Nouvelle allarme. TALBOT *pourſuit le* DAUPHIN, *& le chaſſe devant lui : alors paroît la* PUCELLE, *chaſſant les Anglais devant elle. Enſuite revient* TALBOT.

TALBOT.

Où eſt ma force, mon intrépidité, ma valeur ? Nos Anglais ſe retirent : je ne puis les arrêter. Une femme, vêtue en guerrier, les chaſſe devant elle.

SCÈNE XVIII.

Les mêmes.

LA PUCELLE

TALBOT.

La voici, la voici qui s'avance. — Je veux me meſurer avec toi : Demon mâle ou femelle, je veux

te conjurer : je ſaurai te tirer du ſang (†); vile ſorcière : je vais livrer dans l'inſtant ton ame au maître que tu ſers.

JEANNE D'ARC.

Avance, avance : c'eſt à moi ſeule qu'il eſt réſervé de ternir ta gloire. (*Ils combattent.*)

TALBOT.

Ciel, peux-tu ſouffrir que l'enfer l'emporte? (*6).

JEANNE D'ARC.

Adieu, Talbot, ton heure n'eſt pas encore arrivée: en attendant, il faut que j'aille ravitailler Orléans. (*Une courte allarme. Elle marche pour entrer avec ſa troupe dans la Ville.*) (*En s'éloignant de Talbot qui tente de la pourſuivre.*) Eſſaie de me vaincre, ſi tu peux : je me ris de ta force : va, va plutôt rafraîchir tes ſoldats affamés, aider à Salisbury à faire ſon teſtament. Cette journée eſt à nous, & bien d'autres qui vont la ſuivre.

(*Elle le quitte & s'avance vers Orléans.*)

(†) On croyoit dans ces ſiècles ſuperſtitieux, que celui qui pouvoit tirer du ſang d'une Sorcière, étoit affranchi de ſon pouvoir magique. *Johnſon.*

TALBOT.

Mes penſées confondues, tournent dans un tourbillon rapide (†). Je ne ſais ni où je ſuis, ni ce que je fais. Une odieuſe ſorcière, par l'impreſſion de la terreur, & non pas par ſa force, comme un autre Annibal, pouſſe devant elle nos troupes; & conquiert à ſon gré. (§) On nous appelloit des *dogues Anglais*, pour notre ardeur acharnée : aujourd'hui, timides comme leurs petits, nous fuyons en pouſſant des cris. (*Une courte allarme.*) Ecoutez, compatriotes! Ou recommencez le combat, ou arrachez donc ces lions des armoiries d'Angleterre : renoncez à votre patrie. Non, le timide agneau n'eſt pas ſi conſterné devant le loup (†), que vous devant ces lâches que vous avez tant de fois vaincus. (*Une allarme. Ici ſe livre une autre eſcarmouche.*) C'eſt en vain. — Retirez-vous dans vos retranchemens : vous avez tous conſpiré la mort de Salisbury : car nul de vous ne veut frapper un ſeul coup pour le venger.

(†) Comme la roue d'un Potier.

(§) Ainſi l'on voit les abeilles fuir de leurs ruches devant la fumée, & les colombes de leurs aſiles, à l'impreſſion d'une odeur infecte.

(†) Ni le cheval & le bœuf devant le léopard.

— La Pucelle eſt entrée dans Orléans malgré nous & tous nos efforts. Oh ! je voudrois mourir avec Salisbury ! La honte me forcera de cacher ma tête. (*Il ſort.*) (*Allarme : retraite : fanfare.*)

SCÈNE XIX.

Paroiſſent ſur les Remparts, LA PUCELLE, LE DAUPHIN, RENÉ, ALENÇON *& des Soldats.*

JEANNE D'ARC.

ARBORONS nos étendards déployés ſur les murs. Orléans eſt délivré des loups Anglais. — Ainſi la Pucelle Jeanne accomplit ſa parole.

LE DAUPHIN.

Divine créature, fille brillante d'Aſtrée, de quels honneurs aſſez grands te payerai-je ce ſuccès? Tes promeſſes reſſemblent aux jardins d'Adonis (†), qui

(†) L'Hiſtoire n'a jamais rien dit des jardins d'Adonis; c'étoient ſeulement des lits de terre dans des caiſſes, peut-être d'argent, ou autre métal, où l'on élevoit des fleurs d'une

donnoient aujoutd'hui des fleurs, & le lendemain des fruits. France, fais éclater ton allégreſſe & célèbre la gloire de ton illuſtre Prophéteſſe. La ville d'Orléans eſt regagnée : jamais bonheur plus ſignalé n'eſt échu à notre Empire.

RENÉ.

Pourquoi donc les ſons de toutes les cloches de la ville n'annoncent-elles pas notre victoire ? Dauphin, commandez aux habitans d'allumer des feux de joie, & d'ouvrir des fêtes & des banquets dans les rues & les places, pour l'heureux triomphe que Dieu vient de nous accorder.

ALENÇON.

Toute la France ſera dans la joie, quand elle apprendra avec quel mâle courage nous nous ſommes montrés.

---

prompte venue & d'une courte durée, dont la naiſſance & la maturité étoient hâtées par des moyens artificiels. C'eſt à cette rapide croiſſance que le Poëte fait ici alluſion ; anciennement les jardins d'Adonis étoient une expreſſion proverbiale, pour ſignifier des plaiſirs éphémères ou même des honneurs d'un mérite ſuperficiel. Voyez les *Adages d'Éraſme* (4).

LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN.

C'eſt Jeanne d'Arc, & non pas nous, à qui ce beau triomphe eſt dû. En reconnoiſſance, je veux partager ma Couronne avec elle : tous nos Prêtres, tous les ſaints Religieux de mon royaume, chanteront en chœur ſes louanges inépuiſables. Je veux lui élever une pyramide plus magnifique, que ne fut jamais celle de la Rhodope de Memphis (†). En mémoire d'elle, après qu'elle ſera décédée, ſes cendres enfermées dans une urne plus précieuſe, que le coffre de Darius & ſes riches diamans, ſeront portées aux fêtes ſolemnelles devant les Rois & les Reines de France. Ce ne ſera plus ſaint Denis que nous invoquerons : Jeanne la Pucelle ſera déſormais la Patronne de la France. Entrons, & après le beau

(†) Rhodope étoit une fameuſe Courtiſanne, qui amaſſa des tréſors immenſes avec ſon métier. Ce fut-elle, dit Pline, qui fit bâtir la plus petite, mais en même-tems la plus belle des pyramides d'Égypte. On dit qu'enſuite elle épouſa Psammeticus, Roi d'Égypte. Johnſon penſe que l'intention du Dauphin, tout en faiſant de la Pucelle un éloge emphatique, eſt de l'aſſimiler à une Courtiſanne.

jour de cette victoire, allons nous réjouir dans un banquet royal. (*Fanfare. Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène eſt devant Orléans.

Paroît un SERGENT *français, avec deux* SENTINELLES.

LE SERGENT.

CAMARADES, prenez vos poſtes, & ſoyez vigilans. Si vous entendez quelque bruit, ſi vous appercevez quelque ennemi près des remparts, ſongez à nous en faire paſſer l'avis au corps-de-garde par quelque ſignal viſible.

LES SENTINELLES.

Sergent, vous en ſerez averti. (*Le Sergent ſort.*) Voilà comme les malheureux ſubalternes, tandis que leurs ſupérieurs dorment ſur des lits paiſibles, ſont contraints de veiller dans les ténèbres, à l'injure du froid & de la pluie !

SCÈNE II.

TALBOT, BEDFORD, & LE DUC DE BOURGOGNE, *s'avancent au pied des murailles avec des échelles. Leurs tambours battent une marche ſourde.*

TALBOT.

Lord Régent, & vous, Duc redouté, dont l'alliance nous donne l'amitié des provinces d'Artois, de Flandre & de Picardie, profitons de cette nuit favorable. Les Français ſont ſans défiance, après s'être livrés tout le jour à l'ivreſſe & aux feſtins. Saiſiſſons cette occaſion propice : elle eſt faite pour nous venger de la fraude qui nous a déçus, & qu'a tiſſue l'art diabolique des ſortilèges.

BEDFORD.

Lâche Roi ! Quel outrage il fait à ſa renommée, en déſeſpérant ainſi de ſa propre valeur, & ſe liguant avec des ſorcières, & des agens de l'enfer !

LE DUC DE BOURGOGNE.

Société digne des traîtres ! Mais quelle eſt donc

cette pucelle, qu'on dit vierge & ſi chaſte?

TALBOT.

Une jeune fille, dit-on.

BEDFORD.

Une jeune fille! avec ce courage ſi martial?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je crains bien qu'avant peu cette pucelle ne ſe trouve un homme, & un héros, ſi elle continue, comme elle a commencé, de porter l'armure des guerriers ſous l'étendard des Français.

TALBOT.

Hé bien, qu'ils commercent, qu'ils complottent avec les eſprits infernaux! Dieu eſt notre rempart à nous: au nom de ce Dieu de la victoire, déterminons-nous à eſcalader leurs murailles.

BEDFORD.

Monte, brave Talbot, nous te ſuivrons.

TALBOT.

Non pas tous enſemble: il vaut bien mieux, à mon avis, que nous entrions par divers côtés à la

fois : ſi quelqu'un de nous vient à échouer, les autres pourront tenir encore contre les ennemis.

BEDFORD.

D'accord. Je vais monter par cet angle, là-bas.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et moi, par celui-ci.

TALBOT.

Et Talbot franchira ce paſſage, ou il y trouvera ſon tombeau. Allons, cher Salisbury ! c'eſt pour toi & pour les droits de Henri d'Angleterre que nous allons combattre, & cette nuit va manifeſter par quelle reconnoiſſance mon cœur vous eſt attaché à tous les deux.

SCENE III.

Les mêmes.

Les Anglais eſcaladent les murailles en criant; Saint-George, Talbot!

UNE SENTINELLE *crie.*

Aux armes, aux armes! L'ennemi livre l'aſſaut.

(*Les Français accourent & ſautent ſur les murs en chemiſe. Le Bâtard, Alençon, René arrivent par différens côtés, les uns habillés, les autres dans le déſordre de la nuit.*)

ALENÇON.

Quoi? Guerriers, dans ce déſordre; à demi-nuds?

LE BATARD.

A demi-nuds? Oui; & bien joyeux d'avoir échappé ſi heureuſement!

RENÉ.

Il étoit tems, je crois, de s'éveiller & de quitter nos lits : l'alarme retentiſſoit à la porte de nos chambres.

ALENÇON.

De tous les exploits que j'ai vus, depuis que je ſuis le métier des armes, jamais je n'ai ouï parler d'une entrepriſe plus haſardeuſe & plus déſeſpérée, que cet aſſaut.

LE BATARD.

Je crois, que ce Talbot eſt un démon des enfers.

RENÉ.

Si ce n'eſt pas l'enfer, à coup ſûr, c'eſt le Ciel qui le ſeconde.

ALENÇON.

J'apperçois Charles qui vient à nous. Je ſuis étonné de ſa diligence.

SCÈNE IV.

Les mêmes.

CHARLES & LA PUCELLE.

LE BATARD *avec ironie.*

Bon ! la divine Jeanne étoit ſa garde & ſon ange tutelaire.

CHARLES *à Jeanne d'Arc.*

Eſt-ce-là ton art, trompeuſe Prophéteſſe ? N'as-tu commencé par nous flatter d'abord par un léger ſuccès, que pour nous expoſer après à une perte dix fois plus grande ?

JEANNE D'ARC.

Pourquoi Charles eſt-il ſi exigeant avec ſes amis ? Prétendez-vous que ma puiſſance ſoit toujours égale en toute occaſion ? M'impoſez-vous la néceſſité d'avoir toujours l'avantage, ſoit que je veille, ſoit que je dorme : ou rejetterez-vous ſur moi toutes les fautes ? Guerriers ſans prévoyance, ſi vous aviez fait bonne garde, ce déſaſtre ſoudain ne ſeroit jamais arrivé.

CHARLES.

Duc d'Alençon, c'eſt votre faute, à vous, qui commandiez la garde de nuit, de n'avoir pas été plus attentif à cet important emploi.

ALENÇON.

Si tous vos quartiers avoient été auſſi ſoigneuſement veillés, que celui dont j'avois l'inſpection, nous n'aurions pas été ſi honteuſement ſurpris.

LE BATARD.

Le mien étoit en ſûreté.

RENÉ.

Et le mien auſſi, mon Prince.

CHARLES.

Pour moi, j'ai paſſé la plus grande partie de cette nuit, dans le quartier de la Pucelle & dans mon enceinte, à errer de garde en garde, & à relever les ſentinelles : comment donc les ennemis ont-ils pu entrer ? Par quel côté ont-ils pénétré le premier ?

JEANNE D'ARC.

Ne vous tourmentez plus à demander, comment & par où ils ſont montés. Il eſt certain qu'ils ont

trouvé quelque partie foiblement gardée, où la brèche a été ouverte. Et maintenant il ne nous reſte plus que cette reſſource, de rallier nos ſoldats épars, & d'établir de nouvelles plate-formes, pour moleſter les Anglais.

SCÈNE V.

Une allarme. Un SOLDAT *court criant*; Talbot, Talbot! LE ROI, LES DUCS *&* LA PUCELLE *fuient, laiſſant derrière eux une partie de leurs habits.*

LE SOLDAT.

J'AURAI bien la hardieſſe de me ſaiſir de ce qu'ils ont abandonné. Le cri de, *Talbot*, me ſert d'épée (†).

(†) Alluſion à une tradition populaire, qui de l'aveu des Anglais, n'eſt fondée ſur aucune preuve ni aucun fait. C'eſt Édouard Kerke, ancien Commentateur des Paſtorales de Spenſer, qui a dit que la valeur de Talbot avoit imprimé tant de terreur dans le cœur des Français, qu'au ſeul cri de ſon nom, des armées entières avoient pris la fuite, & que les mères, pour appaiſer leurs enfans, n'avoient qu'à les menacer de Talbot. *Warburton.*

Me voilà chargé de dépouilles, ſans avoir employé d'autre arme, que ſon nom.

SCÈNE VI.

TALBOT, BEDFORD, LE DUC DE BOURGOGNE *dans la Ville.*

BEDFORD.

Le jour commence à percer, & la nuit fuit en repliant le noir manteau dont elle couvroit la terre. Ceſſons ici notre vigoureuſe pourſuite, & battons la retraite. (*On bat la retraite.*)

TALBOT.

Allez chercher le corps du vénérable Salisbury & venez le dépoſer au milieu de la place publique, dans le centre même de cette ville maudite. — Me voilà donc acquitté du vœu que j'avois fait à ſon Ombre. Pour chaque goutte de ſang qu'il a perdu, cinq Français au moins l'ont payé cette nuit de leur vie; & afin que les ſiècles futurs ſachent quel déſaſtre a produit ſa vengeance, je veux ériger une tombe dans leur principal Temple, & y faire en-

terrer ſon corps : ſur ſa tombe ſera gravé le récit du ſac de cette ville, & tous les yeux pourront y lire, par quelle trahiſon eſt arrivée ſa mort déplorable, & quelle terreur il inſpiroit à la France, tant qu'il a vécu. — Mais je ſonge, mes Lords, que dans notre ſanglant carnage, nous n'avons pas rencontré l'Alteſſe du Dauphin, ni ſon nouveau champion, la vaillante Jeanne d'Arc, ni aucun de ſes perfides alliés.

BEDFORD.

On croit, Lord Talbot, qu'au commencement du combat ils ſe ſont levés en alarme du ſommeil profond où ils étoient plongés, & qu'au milieu des pelotons de gens armés, ils ont franchi les murailles, & ont cherché un aſyle dans la plaine.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Moi-même, autant que j'ai pu diſtinguer à travers la fumée & les noires vapeurs de la nuit, je ſuis ſûr d'avoir effrayé le Dauphin & ſa compagne, comme ils accouroient tous deux les bras enlacés, ainſi qu'un couple de tendres tourterelles, qui ne peuvent vivre ſéparées ni le jour ni la nuit. — Après que nous aurons mis ordre à tout dans cette ville, nous marcherons ſur leurs traces avec toutes nos troupes.

SCENE VII.

Les mêmes.

UN COURRIER.

LE COURRIER.

SALUT à vous tous, mes Lords! Quel eſt celui dans cette illuſtre aſſemblée que vous nommez le belliqueux Talbot, célèbre par ſes exploits ſi vantés dans toute l'étendue du Royaume de France?

TALBOT.

Voici Talbot : qui veut lui parler?

LE COURRIER.

Une vertueuſe Dame, la Comteſſe d'Auvergne, admirant avec reſpect votre renommée, vous ſupplie par moi, illuſtre Lord, de lui accorder la faveur de viſiter l'humble château où elle réſide, afin qu'elle puiſſe ſe vanter d'avoir vu de ſes yeux l'homme dont la gloire remplit l'Univers.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parlez-vous ainſi? Allons, je vois que nos guerres

finiront par des jeux plaiſans & paiſibles, puiſque les Dames déſirent qu'on aille ainſi les viſiter. — Vous ne pouvez pas, honnêtement, Mylord, dédaigner ſa gracieuſe requête.

TALBOT.

Je vous permets de ne plus croire déſormais à ma parole : car, ce qu'un peuple entier d'orateurs n'auroient jamais pu obtenir de moi avec toute leur éloquence ; la politeſſe d'une femme l'emporte. Ainſi dites-lui, que je lui rends graces, & que ſoumis & reſpectueux, j'irai lui faire ma cour. (*Aux Lords.*) Ne me tiendrez-vous pas compagnie?

BEDFORD.

Non certes : ce ſeroit paſſer les bornes de la politeſſe, & j'ai ouï dire, que les hôtes qui ne ſont pas priés, n'en ſont que mieux venus, lorſqu'ils s'en vont.

TALBOT.

Allons, j'irai donc ſeul, puiſqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre ; je veux faire l'eſſai de la galanterie de cette Dame. — Capitaine, approchez. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous devinez mes intentions?

LE CAPITAINE.

Oui, Mylord ; & je m'y conformerai.

SCÈNE VIII.

Le Château de la Comteſſe d'Auvergne.

LA COMTESSE *paroît, ſuivie du* CONCIERGE *de ſon Château.*

LA COMTESSE.

CONCIERGE, ſouviens-toi de ce dont je t'ai chargé, & quand tu l'auras fait, apporte-moi les clefs.

LE CONCIERGE.

Vous ſerez obéïe, Madame. (*Il ſort.*)

LA COMTESSE *ſeule.*

Le plan eſt dreſſé. Si tout réuſſit, je ſerai auſſi fameuſe par cet exploit, que la Scythe Thomyris l'eſt par la mort de Cyrus. — La renommée fait un grand bruit de ce redoutable Chevalier & de ſes merveilleuſes proueſſes. Je ſerois bien-aiſe, que le témoignage de mes yeux concourût avec celui de mes oreilles, pour porter mon jugement ſur ſes hauts faits.

SCENE

SCÈNE IX.

LA COMTESSE. LE MESSAGER *revient;* TALBOT *le ſuit à quelques pas.*

LE MESSAGER.

MADAME, conformément à votre deſir, & cédant à mes preſſantes ſollicitations, le Lord Talbot vient vous voir.

LA COMTESSE.

Il eſt le bien venu! — Quoi : eſt-ce-là lui?

LE COURRIER.

Madame, lui-même.

LA COMTESSE

comme ſurpriſe & livrée à de profondes réflexions.

Eſt-ce-là le fléau de la France? Eſt-ce-là ce Talbot ſi redouté dans l'Europe, & dont le nom terrible ſert aux mères à appaiſer les cris de leurs enfans? Je vois à préſent, combien les récits ſont fabuleux & trompeurs : je m'attendois à voir un Hercule, un ſecond Hector, à l'aſpect farouche, d'une vaſte ſta-

ture, annonçant la vigueur par ſes membres nerveux. Eh! c'eſt un enfant, un nain ridicule : il n'eſt pas poſſible, que ce ſoit ce petit automate, foible & rétréci, qui frappe ſes ennemis d'une ſi grande térreur.

TALBOT *l'abordant.*

Madame, j'ai pris la hardieſſe de vous importuner ; mais puiſque je n'ai pas rencontré vos momens de loiſir, je choiſirai quelque autre tems pour vous faire ma viſite. (*Il s'éloigne.*)

LA COMTESSE.

Que prétend-il ? Allez lui demander, où il va.

LE MESSAGER.

Daignez reſter, Mylord Talbot : ma maîtreſſe deſire ſavoir la cauſe de votre bruſque départ.

TALBOT.

Hé mais, c'eſt parce que je vois qu'elle eſt dans l'erreur : je vais l'aſſurer que Talbot eſt devant elle.

SCÈNE X.

Les mêmes.

LE CONCIERGE *rentre tenant les clefs à ſa main.*

LA COMTESSE.

Si tu es Talbot, tu es donc priſonnier.

TALBOT.

Priſonnier? Et de qui?

LA COMTESSE.

Le mien, Lord altéré de ſang; & voilà pourquoi je t'ai attiré chez moi. Il y a long-tems que ton ombre eſt détenue dans mon Château : car ton portrait eſt pendu dans ma galerie. Aujourd'hui l'original ſubira le même ſort, & j'enchaînerai ces bras qui, depuis nombre d'années, ont tyranniquement opprimé, ravagé ma patrie, égorgé nos citoyens, & envoyé dans les fers nos enfans & nos époux.

TALBOT *riant.*

Ha, ha, ha!

LA COMTESSE.

Tu ris, miſérable! Va, ta joie ſe changera bientôt en gémiſſemens!

TALBOT.

Je ris de votre folie, de croire que vous ayez en votre poſſeſſion autre choſe que l'ombre de Talbot, pour objet de votre vengeance.

LA COMTESSE.

Quoi : n'êtes-vous pas lui?

TALBOT.

Oui, ſans doute.

LA COMTESSE.

Hé bien, j'en poſſede donc l'original.

TALBOT.

Non, non. Je ne ſuis que l'ombre de moi-même. Vous êtes déçue, Madame : vous n'avez ici que l'ombre de Talbot : ce que voient vos yeux, n'eſt qu'un frêle & mince individu de l'eſpèce humaine. Je vous dis, Madame, que ſi Talbot tout entier étoit ici, vous le verriez d'une grandeur & d'une étendue ſi immenſe, que votre appartement ne ſuffiroit pas pour le contenir.

LA COMTESSE.

Cet homme s'eſt fait un ſyſtême de me parler par enigmes : il eſt ici & il n'eſt point ici : comment ces contrariétés peuvent-elles ſe concilier ?

TALBOT.

Je vais vous le montrer dans l'inſtant. (*Il donne un coup de ſifflet : les tambours battent : auſſi-tôt ſuit une décharge d'artillerie. Paroît une troupe de ſoldats.*) Hé bien, Madame ? Qu'en dites-vous ? Reconnoiſſez-vous à préſent que je ne ſuis que l'ombre de Talbot ? (*Montrant ſes ſoldats.*) Voilà ſa ſubſtance, ſes muſcles, ſes bras, ſa force, avec laquelle il aſſujettit ſous le joug vos têtes rebelles, raſe vos cités, renverſe vos places fortes, & les change en un moment en triſtes ſolitudes.

LA COMTESSE.

Victorieux Talbot ! Pardonne mon outrage. Je vois que tu n'es pas moins grand, que ne te peint la renommée, & que tu es bien plus grand que ne l'annonce ta ſtature. Que ma préſomption ne provoque pas ton courroux. Je me reproche de ne t'avoir pas reçu avec vénération & reſpect.

TALBOT.

Ne vous effrayez point, belle Lady; & ne vous méprenez pas ſur l'ame de Talbot, comme vous vous êtes mépriſe ſur mon apparence extérieure. Ce que vous avez fait, ne m'a point offenſé : & je ne vous demande d'autre ſatisfaction, que de nous permettre, de votre grace, de goûter votre vin & de voir quelles douceurs vous avez à nous offrir : car l'appétit des guerriers les ſert toujours à merveille.

LA COMTESSE.

De grand cœur. Et croyez, que je me trouve honorée de fêter un ſi grand Guerrier dans ma maiſon.

SCÈNE XI.

La Scène eſt à Londres. L'on voit les Jardins du Temple (Collége de Droit).

LES COMTES DE SOMERSET, DE SUFFOLK & DE WARWICK, RICHARD PLANTAGENET, VERNON, & *des Hommes de Loi*, (*tous diſputant ſur un point de Droit*).

PLANTAGENET.

NOBLES Lords, & vous Gentilshommes, qué ſignifie ce ſilence? Perſonne n'oſe-t-il donc répondre, & rendre hommage à la vérité?

SUFFOLK.

Cette ſalle du Temple retentiroit trop de nos bruyans débats : entrons dans ces jardins : ce lieu conviendra mieux, pour nous expliquer. (*Ils entrent dans les jardins.*)

PLANTAGENET.

Allons, dites donc en un mot, ſi j'ai ſoutenu la vérité, & ſi l'obſtiné Somerſet n'étoit pas dans l'erreur.

SUFFOLK.

J'en fais l'aveu, je fus toujours un diſciple pareſſeux dans l'école des Loix; jamais je n'ai pu plier ma volonté à la Loi: en revanche je plie la Loi à ma volonté.

SOMERSET.

Jugez donc entre nous deux, vous, Lord Warwick.

WARWICK.

Demandez-moi, entre deux faucons, quel eſt celui dont le vol s'élève davantage: entre deux dogues, celui dont la gueule eſt la plus terrible: entre deux lames, qu'elle eſt celle dont la trempe eſt la meilleure? entre deux chevaux, quel eſt celui qui a la démarche la plus fière: entre deux jeunes filles, quelle eſt celle dont l'œil eſt le plus riant; j'ai là-deſſus quelques légères connoiſſances, aſſez peut-être pour prononcer. Mais dans ces fines & ſubtiles équivoques de la Loi, c'eſt à quoi, je l'avoue de bonne foi, je ne m'entends nullement (†).

PLANTAGENET.

Bon! c'eſt un adroit & poli ſubterfuge, pour éviter de parler. La vérité paroît ſi nue, ſi viſible

(†) Pas plus qu'un Choucas (eſpèce d'oiſeau babillard).

de mon côté, que l'œil le moins perçant peut l'appercevoir.

SOMERSET.

Et elle ſe manifeſte de mon côté, ſi claire & ſi brillante, que ſes rayons ſe feroient ſentir à l'œil même de l'aveugle.

PLANTAGENET.

Puiſque votre langue eſt enchaînée, & qu'il vous répugne tant de parler, déclarez vos penſées par des ſignes muets. Que celui qui ſe vante d'être né vrai Gentilhomme, & qui eſt jaloux de ſoutenir l'honneur de ſa naiſſance, s'il penſe que j'aie plaidé la cauſe de la raiſon, arrache avec moi une roſe blanche de cet églantier.

SOMERSET.

Que celui qui n'eſt pas un lâche, ni un flatteur, & qui a le courage de ſe ranger du parti de la vérité, arrache avec moi, de cette épine, une roſe rouge.

WARWICK.

Je n'aime point les couleurs (†), & dédaignant

(†) Équivoque du mot *couleurs*, qui ſignifie auſſi, *prétextes, ſubterfuges*. Johnſon.

celles d'une baſſe & inſinuante flatterie, j'arrache cette pâle roſe avec Plantagenet.

SUFFOLK.

Et moi cette roſe rouge avec le jeune Somerſet, & j'ajoute, que je penſe, qu'il a le bon droit pour lui.

VERNON.

Arrêtez, Lords & Gentilshommes; & ne cueillez plus de roſes avant d'avoir décidé, que celui des deux qui aura le moins de roſes cueillies de ſon côté, cédera à l'autre, & reconnoîtra la juſtice de ſon opinion.

SOMERSET.

Sage Vernon, votre oppoſition eſt bien placée: ſi c'eſt moi qui ai le moins de roſes, je ſouſcris en ſilence.

PLANTAGENET.

Et moi auſſi.

VERNON.

En conſéquence, & pour rendre hommage à la bonne cauſe & à ſon évidence, je cueille ce bouton pâle & vierge, & donne mon ſuffrage au parti de la roſe blanche.

SOMERSET.

Fort bien, fort bien : allons ; qui encore ?

L'HOMME DE LOI *à Somerſet.*

Si mon étude n'eſt pas vaine, ſi mes livres ne ſont pas faux, le Syſtême que vous avez embraſſé eſt une erreur ; & en preuve, j'arrache auſſi une roſe blanche.

PLANTAGENET.

Hé bien, Somerſet, où eſt maintenant votre argument ?

SOMERSET.

Ici, dans le fourreau, où il ſe propoſe de teindre votre roſe blanche en rouge de ſang. Je trouverai des amis qui porteront mes roſes ſanglantes &. qui ſoutiendront la vérité ce de que j'ai avancé, tandis que le fourbe Plantagenet n'oſera pas ſe montrer.

PLANTAGENET.

Par la pure blancheur de ce jeune bouton qui eſt dans ma main, je te mépriſe toi & ta livrée, enfant mutin.

SUFFOLK.

Plantagenet, ne dirige pas tes mépris de ce côté (§).

(§) Suffolk étoit à côté de Somerſet.

PLANTAGENET.

Préſomptueux Pole, je veux les y attacher, & je te brave & te dédaigne ainſi que lui.

SUFFOLK.

C'eſt dans ton ſang que j'en ſerai vengé.

SOMERSET.

Ceſſe, ceſſe, noble Guillaume Pole : nous honorons trop cet ignoble roturier, en daignant converſer avec lui.

WARWICK.

Par le Ciel, tu lui fais injure, Somerſet. Son aïeul étoit Lionel Duc de Clarence, troiſième fils d'Edouard III, Roi d'Angleterre. Sort-il d'une ſouche ſi belle & ſi antique, des roturiers ſans armoiries ?

PLANTAGENET.

Il ſe fie ſur le privilège de ce lieu ſacré (§) : autrement, ſon lâche cœur n'auroit pas oſé ſe permettre ce langage.

SOMERSET.

Au nom du Dieu qui m'a créé, je ſoutiendrai

(§) Le *Temple* étoit un lieu privilégié, un aſile d'exemption, & interdit à la violence, à la vengeance & à l'effuſion du ſang. *Johnſon.*

mes paroles dans toutes les contrées de la Chrétienté. Richard, le Comte de Cambridge, ton père, n'a-t-il pas été exécuté ſous le règne du feu Roi pour crime de trahiſon? Et ſa trahiſon ne t'a-t-elle pas entaché, ſouillé & dégradé de ton ancienne nobleſſe? La honte de ſon crime vit encore dans ton ſang, & juſqu'à ce que tu ſois réhabilité, non, tu n'es qu'un vil roturier.

PLANTAGENET.

Mon père fut accuſé, & non convaincu : il fut condamné à mourir pour trahiſon; mais il ne fut point un traître. Et ce que je dis ici, je le prouverai contre de plus illuſtres adverſaires que Somerſet, ſi le tems dans ſon cours amene & mûrit à mon gré l'occaſion. Ton Partiſan Pole, & toi, vous ſerez notés dans ma mémoire, & je vous châtierai un jour pour cet injurieux préjugé : ſouvenez-vous-en bien, & tenez-vous pour avertis.

SOMERSET.

Soit : tu nous trouveras toujours prêts à te répondre : & reconnois-nous à ces couleurs, pour tes ennemis; mes amis les porteront en dépit de toi.

PLANTAGENET.

Et j'en jure par mon ame ; je porterai à jamais, moi & mon parti, cette roſe, pâle de courroux, en ſymbole (§) de ma haîne qui ne s'éteindra que dans ton ſang. Ou cette fleur ſe flétrira avec moi dans ma tombe, ou elle fleurira avec moi juſqu'au degré d'élévation qui m'appartient.

SUFFOLK.

Pourſuis ta route, & trouve ta ruine dans ton ambition : adieu, juſqu'à la première occaſion de te rejoindre. (*Il ſort.*)

SOMERSET.

Je te ſuis, Pole. — Adieu, ambitieux Richard. (*Il ſort.*)

(§) *Cogniſance*, de *Cognoſco :* ſigne auquel on reconnoît un parti. En blazon, la *Cogniſance* eſt placée ſur la partie la plus éminente du caſque. *Tollet.*

SCÈNE XII.

PLANTAGENET *& les autres.*

PLANTAGENET.

A Quel point on me brave ! Et je ſuis forcé de l'endurer !

WARWICK.

Cette tache, qu'ils reprochent à votre Maiſon, ſera effacée dans le prochain Parlement, qui ſera convoqué pour régler un accord entre Wincheſter & Gloceſtre. Et ſi vous n'êtes pas ce jour-là créé York, je ne veux plus vivre Warwick. En attendant, en témoignage de mon affection pour vous, contre l'orgueilleux Somerſet, & Guillaume Pole, je veux porter cette roſe qui me déclare de votre parti. Et je prédis ici, que cette querelle des roſes blanches & des roſes rouges, née dans les jardins de Temple, & qui a déja formé une faction, précipitera des milliers d'hommes dans les ombres du tombeau.

PLANTAGENET.

Vernon, mon digne maître, je te dois beaucoup, d'avoir cueilli une roſe en faveur de mon parti.

VERNON.

Et je la porterai toujours pour ſa défenſe.

L'HOMME DE LOI.

Et moi auſſi.

PLANTAGENET.

Je vous rends graces, honnête Juriſconſulte. — Allons, retirons-nous enſemble tous quatre. J'oſe dire, qu'un jour viendra, où cette diſpute (§) fera couler le ſang (*Il ſortent.*)

(§) *Boira le ſang.*

SCENE XIII.

La Scène eſt dans une Salle de la Tour.

MORTIMER (2) *paroît porté ſur un ſiége, & accompagné des* GÉOLIERS.

MORTIMER *au Chef Géolier.*

GARDIEN compatiſſant de mon infirme & décrépite vieilleſſe, laiſſe Mortimer mourant ſe repoſer ici. Je ſouffre dans tous mes membres endoloris de ma longue priſon, comme un malheureux qui ſort des tortures de la queſtion. Auſſi vieux que Neſtor, & vieilli par un ſiècle de peines, ces cheveux blancs, préſages du trépas, annoncent la fin d'Edmond Mortimer. Ces yeux, comme deux lampes dont l'huile eſt conſumée, s'obſcurciſſent de plus en plus, & ſont prêts à s'éteindre. Mes épaules fléchiſſent ſous le poids des chagrins & des ans, & mes bras tombent languiſſamment & ſans force, comme une vigne flétrie, dont les rameaux deſſéchés rampent ſur la terre. Et cependant ces pieds, dont la plante engourdie & fatiguée ne peut plus ſoutenir cette maſſe d'argile, ſemblent retrouver des forces dans le déſir d'arriver à mon tombeau; ils

m'indiquent aſſez, qu'il ne me reſte plus d'autre refuge. Mais, dis-moi, Géolier, mon neveu viendra-t-il ?

LE GEOLIER.

Mylord, Richard Plantagenet viendra : nous avons envoyé à ſon appartement dans le Temple, & ſa réponſe a été, qu'il alloit ſe rendre à la Tour.

MORTIMER.

C'eſt aſſez ; mon ame ſera donc ſatisfaite ! — Pauvre jeune homme ; ſon ſort & ſes malheurs égalent les miens. Depuis que Henri Monmouth a commencé de régner (hélas ! avant ſon élévation, j'étois célèbre dans les armes) j'ai été confiné dans la ſolitude de cette odieuſe demeure ; & depuis le même tems, Richard eſt tombé dans l'obſcurité, dépouillé de ſes honneurs & de ſon héritage. Mais aujourd'hui, que la mort, cet arbitre bienfaiſant qui termine tous les déſeſpoirs, & acquitte l'homme des misères de la vie, va de ſa main propice m'élargir de ma longue priſon, je voudrois que les peines de ce jeune homme fuſſent auſſi à leur terme & qu'il pût recouvrer tout ce qu'il a perdu.

SCÈNE XIV.

Les mêmes.

RICHARD PLANTAGENET.

LE GEOLIER.

MYLORD, votre cher neveu eſt arrivé.

MORTIMER *avec tranſport.*

Richard Plantagenet, mon ami, eſt-il arrivé?

PLANTAGENET *s'approchant du vieillard.*

Oui, mon noble oncle, votre neveu Richard, ſi indignement traité, & tout récemmment encore accablé de nouveaux mépris, eſt devant vous.

MORTIMER *au Géolier.*

Conduiſez mes mains, que je puiſſe le ſerrer dans mes embraſſemens & rendre dans ſon ſein mon dernier ſoupir. Oh! dites moi, quand mes lèvres ſeront prêtes de toucher ſes joues, afin que je puiſſe recueillir mes forces, pour lui donner un tendre baiſer. — Et apprends-moi, cher rejetton de l'illuſtre tige

d'York, pourquoi tu as dit, que tu avois tout récemment eſſuyé de nouveaux mépris ?

PLANTAGENET.

Commencez par appuyer votre vieilleſſe ſur mon bras, & après vous pourrez entendre le récit de mes maux. — Ce jour même, dans une conférence ſur un cas de la Loi, il y a eu quelques paroles entre Somerſet & moi ; & dans la chaleur de cette diſcuſſion, il a donné carrière à ſa langue, & m'a reproché la mort de mon père. Ce reproche imprévu m'a fermé la bouche ; autrement j'aurois repouſſé l'injure par l'injure. Ainſi, cher oncle, au nom de mon père, pour l'honneur d'un vrai Plantagenet, & en conſidération de notre alliance, déclarez-moi pour quelle cauſe le Comte de Cambridge, mon père, a été décapité.

MORTIMER.

La même cauſe, mon beau neveu, qui m'a fait empriſonner, & détenir, pendant tout le cours de ma floriſſante jeuneſſe, dans une odieuſe priſon, pour y languir dans la douleur & les ennuis, a été auſſi la cauſe déteſtée de ſa mort.

PLANTAGENET.

Daignez vous expliquer plus en détail : car je ſuis

dans l'ignorance, & ne peux rien deviner par mes conjectures.

MORTIMER.

Je vais le faire, s'il me reſte encore aſſez de voix, & que la mort ne ſurvienne pas avant la fin de mon récit. — Henri IV, aïeul du Roi, dépoſa ſon couſin (§) Richard, le fils d'Edouard, le premier né & l'héritier légitime du Roi Edouard, troiſième Roi cette race. Pendant ſon règne, les Percy du Nord trouvant ſon uſurpation ſouverainement injuſte, s'efforcérent de me porter ſur le trône. La raiſon qui pouſſa ces Lords belliqueux à cette entrepriſe, étoit que le jeune & bon Richard ainſi écarté, & ne laiſſant aucun héritier de ſa génération, j'étois le premier après lui par ma naiſſance & ma parenté. Car je deſcends par ma mère, de Lionel Duc de Clarence, troiſième fils du Roi Edouard III; tandis que lui Monmouth, deſcend de Jean de Gaunt, & n'eſt que le quatrième de cette race héroïque. Mais fais bien attention : Dans cette grande & difficile entrepriſe, où ils tentoient de placer ſur le trône l'héritier légitime, j'y perdis

(§) Dans l'Anglais, *Neveu:* qui s'emploie également pour couſin, fils, petit-fils, comme oncle pour frère &c. *Steevens.*

ma liberté, & eux la vie. Long-tems après cette époque, lorſque Henri V, ſuccédant à ſon père Bolingbroke, régna; ton père, le Comte de Cambridge, qui deſcendoit du fameux Edouard Langley, Duc d'York, épouſa ma ſœur, qui fut ta mère. Touché de pitié de ma cruelle infortune, il leva une nouvelle armée, eſpérant me délivrer de ma captivité, & ceindre mon front du diadème : mais ce généreux Comte y périt comme les autres, & fut décapité. Voilà comme les Mortimer, ſur leſquels repoſoit ce titre, ont été détruits.

PLANTAGENET.

Et vous, Mylord, vous êtes le dernier de leur nom?

MORTIMER.

Oui; & tu vois, que je n'ai point de poſtérité, & que ma voix défaillante m'avertit de ma mort prochaine. Tu es mon héritier : je fais des vœux pour que tu recueilles les droits qui proviennent de ce titre : mais ſois circonſpect dans la pourſuite de ces vues.

PLANTAGENET.

Vos graves conſeils ont ſur moi un juſte empire:

mais cependant, il me ſemble que l'exécution de mon père ne fut qu'un acte ſanglant de la tyrannnie.

MORTIMER.

Garde le ſilence, mon neveu, & conduis-toi avec une ſage politique. La maiſon de Lancaſtre eſt ſolidement établie, & n'eſt pas plus facile à ébranler du trône, qu'une montagne de ſa baſe. — Mais en ce moment ton oncle va quitter cette vie, comme les Princes quittent leurs Cours, lorſqu'ils ſont raſſaſiés d'un long ſéjour dans le même lieu.

PLANTAGENET.

O mon oncle, je voudrois pouvoir aux dépens d'une portion de mes jeunes années, éloigner encore le terme de votre vieilleſſe !

MORTIMER.

Ton vœu eſt barbare, comme le meurtrier, qui donne mille coups de poignard, lorſqu'il peut tuer d'un ſeul coup. Ne t'afflige point, ou ne t'afflige que pour mon bien. Donne ſeulement des ordres pour mes obsèques : adieu ; que toutes tes eſpérances s'accompliſſent, & que le cours de ta vie ſoit

heureux, dans la paix & dans la guerre!

(*Il expire*) (§).

PLANTAGENET.

Que la paix accompagne ton ame à ſon départ de la vie! Tu as paſſé ton pélerinage dans une priſon, & comme un ſolitaire, tu y finis tes jours. — Oui, j'enfermerai ton conſeil dans mon ſein; les projets conçus dans mon imagination y repoſeront en ſilence. — Géolier, emportez ſon corps de ces lieux; je verrai avec moins de douleur ſes obsèques, que ſa triſte vie. — Ici s'éteint le flambeau conſumé des jours de Mortimer, victime de l'ambition de Lords

(§) La vue de ce vieillard, héritier de la Couronne, & depuis ſi long-tems détenu dans une priſon, porté ſur un ſiége, devant les portes de cette priſon, & accompagné des Géoliers, qu'il eſt forcé de ménager & d'appeller ſes amis, eſt extrêmement touchante. Nous ſommes naturellement plus ſenſibles aux infortunes de la vieilleſſe, de l'enfance, ou du ſexe, qu'à celles des hommes que nous voyons adultes & robuſtes. Notre pitiée ſt en proportion de la foibleſſe du malheureux qui ſouffre, par l'idée qui s'y joint de ſon impuiſſance pour s'eu délivrer, & du poids de l'oppreſſion ſous lequel il eſt plus accablé. *Mrs Griffith.*

ſubalternes (§). Quant à l'outrage, à l'injure amère, que Somerſet a reprochée à ma Maiſon, j'eſpère bien l'effacer avec honneur : & dans ce deſſein je vais hâter mes pas au Parlement. Ou je ſerai rétabli dans tous les honneurs & les titres dûs à mon ſang, ou je ferai de mes maux même l'inſtrument de ma fortune & de mes droits. (*Il ſort.*)

(§) Il ſervit d'inſtrument à l'ambition des Percys & autres Grands, qui empruntèrent ſon nom, pour ſoutenir leur parti.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente la Salle du Parlement.

Entrent au ſon des trompettes, LE ROI HENRI, EXETER, GLOCESTRE, WINCHESTER, WARWICK, SOMERSET, SUFFOLK & RICHARD PLANTAGENET. GLOCESTRE *veut préſenter un écrit* : WINCHESTER *le lui arrache & le déchire.*

WINCHESTER *avec véhémence.*

OMFROI de Gloceſtre, viens-tu ici armé d'écrits préparés à loiſir, de libelles captieux arrangés avec art ? Si tu as à m'accuſer, & que tu te propoſes de me charger de quelque imputation, parle ſur le champ & ſans préparation, comme je me propoſe de

répondre ſur le champ & ſans apprêt à ce que tu m'objecteras.

GLOCESTRE.

Prêtre préſomptueux! ce lieu m'impoſe la patience; autrement tu connoîtrois à ma vengeance la grandeur de ton outrage. Ne crois pas que, ſi je préſente par écrit le tableau des lâches & criminels affronts dont tu m'as bleſſé, j'aie rien inventé au-delà de la vérité. Je ſuis en état de répéter de vive voix, ce qu'avoit tracé ma plume. Prélat hautain: telle eſt ton audace, & ta perverſité, telles ſont tes perfidies & la malice innée de ton caractère amoureux de diſcorde, que juſqu'aux enfans te citent & te montrent au doigt pour un homme méchant & dangereux. On connoît tes infâmes uſures; ton naturel fougueux, intraitable, ennemi de la paix, abandonné à une licence effrénée & aux paſſions viles plus qu'il ne convient à un homme de ton état & de ton rang. Et tes trahiſons, quoi de plus notoire? Tu m'as tendu un piége pour ſurprendre ma vie, au pont de Londres & à la Tour. Et je craindrois bien, ſi l'on venoit à ſonder le fond de tes penſées, que le Roi, ton Souverain, ne fût pas tout-à-fait déſintéreſſé dans les complots de ton cœur ambitieux & pervers.

WINCHESTER.

Gloceſtre, je brave tes inſultes. — Lords, daignez m'entendre; voici ma réponſe: ſi j'étois avide, pervers, ambitieux, comme il veut que je le ſois, comment ſe fait-il donc, que je ſois ſi pauvre? Comment arrive-t-il, que je ne cherche pas à m'avancer, à m'élever plus haut, & que je me renferme dans les bornes de mon état? Quant à l'eſprit de diſſenſion dont il m'accuſe; qui chérit la paix plus que moi? .... A moins que je ne ſois provoqué. Non, mes dignes Lords, ce n'eſt pas là ce qui offenſe le Duc, ce ne ſont pas-là les vrais motifs qui ont enflammé ſon reſſentiment: ce qui l'irrite, c'eſt qu'il voudroit, que nul autre ne gouvernât, que lui; que perſonne, que lui, n'approchât le Roi; voilà ce qui excite la tempête dans ſon cœur, voilà ce qui lui fait vomir ces clameurs, ces accuſations contre moi. Mais il connoîtra, que je ſuis auſſi bien né.....

GLOCESTRE.

Auſſi bien né? Toi, bâtard (§) de mon aïeul!

(§) L'Évêque de Wincheſter étoit fils de Jean de Gaunt & de Catherine Swinford, longtems avant leur mariage. On

WINCHESTER.

Eſclave, qui fais le maître, uſurpateur d'une grandeur empruntée ! Car, qui es-tu, je te prie, qu'un ſujet impérieux ſur le trône d'un autre ?

GLOCESTRE.

Prêtre inſolent, ne ſuis-je pas le Protecteur du Royaume ?

WINCHESTER.

Et moi, ne ſuis-je pas un Prélat de l'Egliſe ?

GLOCESTRE.

Oui, comme un proſcrit dans le Château qui ſert d'aſyle à ſes jours, & qui en abuſe par ſon brigandage.

WINCHESTER.

Irrévérend Gloceſtre !

---

l'appelloit le *riche Cardinal :* En effet, il prêta à Henri V, de ſa bourſe, 20 mille livres ſterling, ſomme conſidérable pour le tems, afin de le détourner de ſon projet de toucher aux biens eccléſiaſtiques. Ce Cardinal avoit eu, avant d'entrer dans les Ordres, une fille naturelle d'Alix, fille de Richard, Comté d'Arondel. *Gray.*

GLOCESTRE.

Ton caractère mérite du reſpect, ſans doute; mais non pas ta conduite.

WINCHESTER.

Rome me vengera de cet outrage.

GLOCESTRE.

Pars & va mendier ſon pouvoir.

SOMERSET *à Gloceſtre.*

Mylord, il ſeroit de votre devoir de vous contenir.

WARWICK *à Somerſet.*

Et vous, retenez donc l'Evêque dans les bornes du ſien.

SOMERSET.

Il me ſemble, que Mylord devroit être plus reſpectueux, & connoître mieux la dignité ſacrée d'un Prélat.

WARWICK.

Il me ſemble que *ſa Grandeur* devroit être plus modeſte; il ne convient pas à un Prélat d'accuſer ſur ce ton.

SOMERSET.

Il en a le droit, lorſque ſon caractere ſacré eſt ſi vivement bleſſé.

WARWICK.

Sacré, ou profane : qu'importe ? *Sa Grace* n'eſt-elle pas le *Protecteur* du Roi ?

PLANTAGENET *à part.*

Plantagenet, je le vois, doit ici garder le ſilence : on pourroit lui dire, « attendez à parler, vous, quand vous en aurez le droit. Votre avis téméraire doit-il ſe mêler aux débats des Lords » ? Sans cette crainte, j'aurois déja lancé un trait à Wincheſter.

LE ROI HENRI.

Gloceſtre, & vous, Wincheſter, chers oncles, vous les premiers gardiens de notre Angleterre, je voudrois vous prier, ſi les prières avoient ſur vous quelque empire, de réconcilier vos cœurs dans la paix & les ſentimens de l'amitié. Oh ! quel ſcandale pour notre Couronne, que deux Pairs auſſi illuſtres que vous, ſoient en diſcorde ! Croyez-moi, Lords, mes jeunes années peuvent ſervir d'exemple, que la diſcorde civile eſt un ver funeſte qui ronge le cœur de l'Etat. (*On entend un vacarme dans le Palais avec*

ces cris : « Tombons, tombons ſur la livrée jaune ».

Quel eſt ce tumulte ?

WARWICK.

C'eſt une émeute, j'oſe l'aſſurer, commencée par la furie des gens de l'Evêque.

On entend encore ces cris : « Des pierres ! des pierres ! ».

SCÈNE II.

Les mêmes.

Paroît LE MAIRE *de Londres, eſcorté.*

LE MAIRE.

OMES dignes Lords ! ô vertueux Henri, prenez pitié de la Cité de Londres ; prenez pitié de nous. Les gens de l'Evêque & ceux du Duc de Gloceſtre, malgré la défenſe récente de porter aucune arme offenſive ſont rangés en deux partis l'un à l'autre oppoſés, & ſe lancent une grêle de pierres ſi furieuſe, que nombre d'hommes ont la tête ſanglante & fracaſſée ; on briſe nos fenêtres le long des rues, & dans l'allarme de

de ce danger public, nous avons été forcés de fermer les boutiques de la ville.

SCÈNE III.

Les mêmes.

Paroiſſent une troupe d'hommes animés les uns contre les autres, & le viſage enſanglanté.

LE ROI.

Nous vous enjoignons, par l'obéiſſance que vous devez à notre perſonne, d'arrêter vos mains homicides, & de reſter en paix. — Mon oncle Gloceſtre, je vous en conjure, appaiſez cette rixe.

UN DES GENS DU DUC.

Si l'on nous interdit les pierres, nous combattrons avec nos dents.

UN AUTRE DU PARTI OPPOSÉ.

Faites de votre pis : nous ſommes déterminés.

(*Ils recommencent à ſe battre.*)

GLOCESTRE.

Mes amis, vous tous qui êtes attachés à ma maiſon, ceſſez cette odieuſe querelle, & mettez fin à ce combat indécent.

UN TROISIEME DE LA SUITE DU DUC.

Mylord, nous connoiſſons votre Grace pour un homme juſte & droit : & quant à votre naiſſance, vous êtes du ſang des Rois; & vous ne le cédez à perſonne, qu'à Sa Majeſté : & avant que nous ſouffrions qu'un ſi noble Prince, un ſi bon père de l'Etat, ſoit inſulté par un vil Clerc, nous combattrons tous, nous, nos femmes & nos enfans, & nous conſentirons plutôt à nous voir maſſacrés par vos ennemis.

UN DE SES GENS.

Oui; & morts, on nous verra creuſer encore la terre de nos ongles furieux. (*Le combat recommence.*)

GLOCESTRE.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je! Et ſi vous m'aimez, comme vous le dites, laiſſez-moi obtenir de vous de ſuſpendre un inſtant votre fureur.

LE ROI.

Oh! que cette diſcorde afflige mon ame! — Mylord

Wincheſter, pouvez-vous voir mes ſoupirs & mes larmes, & ne pas donner un moment de relâche à votre haine? Qui donc ſera ſenſible & pitoyable, ſi vous ne l'êtes pas? Qui ſe montrera l'ami de la paix, ſi les ſaints Miniſtres de l'Egliſe ſe plaiſent dans le trouble?

WARWICK.

Milord Protecteur, cédez..... Cédez, Wincheſter; à moins que vous ne vous propoſiez, par votre obſtination, d'égorger auſſi votre Souverain & de renverſer le Royaume. Vous voyez quel déſaſtre, quels meurtres ſont l'ouvrage de votre inimitié! Reſtez donc en paix, ſi vous n'êtes pas altéré de ſang.

WINCHESTER.

Qu'il commence par ſe ſoumettre, ou je ne céderai jamais.

GLOCESTRE.

Ma tendreſſe & ma pitié pour mon Roi me commandent de céder le premier; (*à demi-voix*) ſans quoi, je verrois le cœur de ce Prêtre arraché de ſes entrailles, avant qu'il pût ſe vanter de cet avantage ſur moi.

WARWICK.

Voyez, Mylord Wincheſter, voyez; le Duc a déjà

banni de ſon ame toute colère, tout reſſentiment; ſon front adouci vous l'annonce. Pourquoi votre regard continue-t-il d'être farouche & tragique ?

GLOCESTRE.

Voilà ma main, Wincheſter; je te l'offre.

LE ROI.

C'eſt une honte, Beaufort! Je vous ai entendu prêcher que la haine malveillante étoit un grave & énorme péché: ne pratiquerez-vous pas la morale que vous enſeignez ? Voulez-vous être le premier à la tranſgreſſer?

WARWICK.

Bon Roi! je vois que le Prélat eſt touché de votre remontrance. — Allons, Mylord Wincheſter, au nom de la honte, appaiſez-vous. Quoi, un enfant vous enſeignera-t-il votre devoir ?

WINCHESTER.

Hé bien, Duc de Gloceſtre, je veux bien céder à tes inſtances. Je te rends amour pour amour, & j'unis ma main à la tienne.

GLOCESTRE *à part.*

Oui; mais je crains bien que diſſimulant dans

ton cœur.... (*haut*) Souvenez vous-en mes amis, mes chers compatriotes : ce gage eſt un ſignal de trêve entre nous, & tous nos vaſſaux : que Dieu m'aſſiſte, comme il eſt vrai que ma réconciliation eſt ſincère !

WINCHESTER *à part.*

Que Dieu m'aſſiſte, comme ce n'eſt pas-là mon intention (§) !

LE ROI.

O ! mon bon oncle ; mon cher Duc de Gloceſtre : que vous me rendez joyeux par cet accord de paix ! (*A leurs gens.*) Allons, mes amis, retirez-vous : ne troublez plus la tranquillité publique ; redevenez amis, à l'exemple de vos maîtres.

UN DES VASSAUX.

Je le veux bien, moi. — Je vais faire panſer mes plaies.

UN AUTRE.

Et moi auſſi.

(§) Le caractère de Wincheſter, devenu Cardinal de Beaufort, dont on voit ici les premiers traits, ſe développera, & jouera un rôle remarquable dans la *ſeconde Partie d'Henri VI.*

UN TROISIEME.

Et moi, je vais chercher mon remède dans la taverne. (*Les gens du Duc & de l'Evêque ſe retirent.*)

SCENE IV.

Les autres demeurent.

WARWICK.

GRACIEUX Souverain, daignez accepter cette requête, que nous préſentons à votre Majeſté, pour la reſtitution des droits de Richard Plantagenet.

GLOCESTRE.

J'approuve votre démarche, Mylord Warwick. — (*Au Roi.*) En effet, cher Prince, ſi votre Majeſté conſidère toutes les circonſtances, vous trouverez de grands motifs de réhabiliter Plantagenet dans tous ſes droits, ſurtout, ſi vous ſongez aux événemens arrivés à Eltham, & dont j'ai fait le récit à votre Majeſté.

LE ROI.

Oui, ce furent autant d'actes de violence. Auſſi,

chers Lords, nous voulons que Richard ſoit rétabli dans tous les privilèges de ſa naiſſance.

WARWICK.

En le rétabliſſant, c'eſt réparer les outrages faits à ſon père.

WINCHESTER.

L'avis de l'aſſemblée, ſera celui de Wincheſter.

LE ROI. *à Richard.*

Si Richard eſt fidèle, nos bienfaits ne ſe borneront point là. — Vous recevrez encore tout l'héritage qui appartient à la Maiſon d'York, d'où vous deſcendez en ligne directe.

RICHARD.

Votre humble ſujet vous dévoue ſon obéiſſance, & ſes ſervices, juſqu'à ſon dernier ſoupir.

LE ROI.

Baiſſez-vous, & mettez votre genou à mes pieds; & en récompenſe de cette poſture reſpectueuſe, je vous ceindrai de l'épée du vaillant York. (*Il fait la cérémonie.*) — Levez-vous, Richard, comme un noble Plantagenet; levez-vous, Prince & Duc d'York, créé par nous.

RICHARD.

Que Richard proſpére, comme il ſouhaite que tous vos ennemis ſuccombent : & périſſent tous ceux qui cachent une ſeule penſée ſuſpecte contre votre Majeſté, comme il eſt vrai que mon zèle & ma ſoumiſſion ſont ſincères !

TOUS LES PAIRS.

Salut, noble Prince, illuſtre Duc d'York !

SOMERSET *à part.*

Périſſe ce Prince, cet ignoble Duc d'York !

GLOCESTRE.

Maintenant, l'intérêt de votre Majeſté eſt de traverſer les mers & de vous faire couronner en France. La préſence d'un Roi réveille l'amour dans le cœur de ſes ſujets, & de ſes fideles amis, comme elle déconcerte & décourage ſes ennemis.

LE ROI.

Quand Gloceſtre a parlé, Henri n'héſite jamais, & je marche : le conſeil d'un ami ſage eſt la mort de pluſieurs ennemis.

GLOCESTRE.

Votre flotte eſt prête à faire voiles.

(*Tous ſortent, excepté Exeter.*)

SCÈNE V.

EXETER *ſeul.*

EXETER.

ALLONS : nous pourrions bien voyager ſoit en France, ſoit en Angleterre, ſans prévoir les événemens qui nous menacent. Le feu de cette dernière diſſention, qui s'eſt élevée entre ces Pairs, brûle toujours ſous le voile d'une amitié fauſſe & trompeuſe, & bientôt cette étincelle éclatera par un vaſte incendie : les membres atteints d'un levain contagieux ſe corrompent & ſe gangrénent par degrés, juſqu'à ce que la chair, les os & les nerfs tombent en diſſolution : tels ſeront les progrès ſourds & funeſtes de cette haine fatale. Et je crains bien l'accompliſſement de cette ſiniſtre prédiction, qui du tems de Henri V, étoit dans la bouche des enfans : *Que le Henri né à Monmouth gagneroit tout, & que le*

Henri né à Windſor, perdroit tout. L'événement eſt ſi probable, que le vœu d'Exeter eſt de finir ſes jours, avant de voir ces tems déſaſtreux. (*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

La Scène repréſente la Ville de Rouen en France.

LA PUCELLE *marche déguiſée aux portes de la Ville, avec une troupe de* SOLDATS, *portant des ſacs ſur le dos, comme des Payſans des environs.*

JEANNE D'ARC *à ſa troupe.*

VOICI les portes de Rouen, dont il faut que notre adreſſe nous ouvre l'entrée. Soyez ſur vos gardes, faites bien attention à vos réponſes, à votre accent; parlez entre vous, comme le vulgaire des payſans du lieu, qui viennent au marché échanger leur blé contre l'argent. Si nous obtenons l'entrée, comme j'en ai l'eſpérance, & que nous ne trouvions qu'une garde foible & négligente, d'un ſignal j'aver-

tirai nos amis, afin que le Dauphin Charles vienne attaquer les Anglais.

UN SOLDAT.

Oui, les ſacs que nous portons préparent le ſac de la ville, & nous ſerons bientôt les maîtres & les arbitres ſouverains de Rouen. Allons, frappons aux portes. (*Ils frappent.*)

LA SENTINELLE.

Qui-va-là ?

JEANNE D'ARC.

Payſans, pauvres gens de France : d'honnêtes fermiers qui viennent vendre leur blé.

LA SENTINELLE.

Entrez, entrez : le marché eſt ouvert ; la cloche a ſonné.

JEANNE D'ARC *entrée.*

C'eſt maintenant, ô Rouen, que je renverſerai tes remparts juſques dans leurs fondemens !

(*Ils s'avançent dans la ville & diſparoiſſent.*)

SCÈNE VII.

LE DAUPHIN, LE BATARD & RENÉ, *s'avancent près des murs, attendant le ſignal & le ſuccès du ſtratagême.*

LE DAUPHIN.

Que Saint Denys favoriſe cet heureux ſtratagême! Et nous dormirons encore une fois en ſûreté dans Rouen.

LE BATARD.

Voici ſûtement par où ſont entrés la Pucelle & ſa troupe. A préſent qu'elle eſt dans la ville, comment fera-t-elle pour nous indiquer où eſt le paſſage le plus facile & le plus ſûr?

RENÉ.

En arborant là-bas, à cette tour, une torche allumée : à l'endroit où nous la verrons paroître, ce ſignal nous annoncera qu'il n'eſt point de paſſage plus facile & moins gardé, que celui par où la Pucelle s'eſt introduite.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

LA PUCELLE *paroît ſur le haut d'une tour, d'où ſort une torche allumée.*

LA PUCELLE *adreſſant ces paroles aux Français, qui la voient ſans pouvoir l'entendre.*

REGARDEZ : voici l'heureux flambeau d'union, qui va réunir Rouen à ſes compatriotes : mais il brille d'un éclat fatal pour Talbot & ſes Anglais.

LE BATARD.

Voyez, noble Charles, le phare de notre amie. La torche brûlante eſt plantée là-bas ſur cette petite tour.

LE DAUPHIN.

Comme un aſtre avant-coureur de la vengeance, ſes feux préſagent la chûte de nos ennemis.

RENÉ.

Ne perdons pas les momens : les délais ſont dangereux : entrons à l'inſtant, en criant : *Vive le Dauphin ;* & égorgeons la ſentinelle.

SCÈNE IX.

On entend une alarme. TALBOT *hors des murs de la Ville, & s'appercevant du ſtratagême.*

TALBOT.

FRANCE, tes larmes expieront cette trahiſon, ſi Talbot ſurvit à cette perfidie. C'eſt la Pucelle, cette vile ſorcière, cette infernale enchantereſſe, qui a ourdi cette trame diabolique, & nous a ſurpris : à grand'peine avons-nous échappé ; un moment plus tard nous étions priſonniers de la France.

SCENE X.

Une alarme. Sorties, eſcarmouche : BEDFORD *eſt apporté mourant ſur un ſiége.*

TALBOT & LE DUC DE BOURGOGNE *en plaine & hors de la Ville.* LA PUCELLE, LE DAUPHIN, LE BATARD & ALENÇON, *ſur les remparts.*

JEANNE D'ARC *avec ironie aux ennemis.*

SALUT, mes braves : avez-vous beſoin de blé? Je crois que le Duc de Bourgogne jeûnera quelque tems, avant qu'il en rachete une ſeconde fois à pareil prix. Il étoit rempli d'ivraye & doit vous paroître amer : comment le trouvez-vous ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pourſuis tes railleries, vile furie, courtiſanne effrontée. Je me flatte, qu'avant peu nous t'étoufferons avec ton blé, & que nous t'en ferons maudire la récolte.

LE DAUPHIN.

Votre Alteſſe pourroit bien éprouver la faim, avant de voir ce moment arriver.

BEDFORD.

Ce n'eſt pas avec de vaines paroles, c'eſt avec des actions qu'il faut nous venger de cette trahiſon.

JEANNE D'ARC *à Bedford.*

Hé que pourras-tu faire, pauvre vieillard? Prétends-tu rompre une lance, & porter un coup mortel, aſſis & défaillant ſur ton ſiége?

TALBOT.

Odieuſe Mégère de France, ſorciere devouée à l'opprobre, qui te fais ſuivre ſans pudeur de tes laſcifs galans, te convient-il d'inſulter ſon honorable vieilleſſe, & de braver lâchement un homme à demi-mort? Ma belle, je veux faire aſſaut avec toi, ou que Talbot périſſe dans l'ignominie!

JEANNE D'ARC (†).

voyant les Lords Anglais conférer enſemble.

Que Dieu préſide à votre Conſeil! Qui de vous ſera l'orateur?

(†) Quoi, es-tu ſi vif? Mais, reſtons tranquilles: ſi Talbot tonne, l'orage ſuivra bien-tôt.

TALBOT.

TALBOT.

Avez-vous le cœur de ſortir de vos murs, & de venir nous joindre en plaine?

JEANNE D'ARC.

Talbot nous prend donc pour des inſenſés, en nous propoſant de remettre en queſtion, ſi ce qui nous appartient eſt à nous.

TALBOT.

Ce n'eſt point à cette bouffonne Alecton que je parle : c'eſt à toi, Alençon, & aux autres Chevaliers. Voulez-vous venir & combattre en guerriers?

ALENÇON.

Non, Seigneur.

TALBOT.

Aux enfers avec ton, *Seigneur.* — Vils goujats de France! Ils ſe tiennent ſur les murailles comme d'ignobles & lâches payſans, & ils n'oſent prendre les armes en braves Gentilshommes!

JEANNE D'ARC *à Alençon & autres Seigneurs.*

Capitaines, quittons ces remparts : car le regard de Talbot nous annonce des intentions malfaiſantes.

— (*Aux Anglais.*) Que Dieu ſoit avec vous, mes Lords ! Nous étions venus ſimplement pour vous annoncer, que nous étions ici.

(*Ils deſcendent des remparts.*)

SCÈNE XI.

Les mêmes.

TALBOT *répondant aux derniers mots de* LA PUCELLE.

TALBOT.

Et nous y ſerons auſſi avant peu ; ou que l'ignominie devienne la gloire de Talbot ! Lie-toi par le même vœu, toi, Duc de Bourgogne, offenſé par des outrages publics, qu'oſe ſoutenir la France ; jure par l'honneur de ton illuſtre Maiſon, ou de reprendre la ville, ou de périr ; & moi, auſſi ſûr qu'il l'eſt, que Henri d'Angleterre reſpire, que ſon père eſt entré ici en conquérant, & que le grand cœur de Richard Cœur-de-Lion eſt enſéveli dans cette ville que la trahiſon vient de nous enlever, je jure de la reprendre, ou de mourir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'aſſocie mon vœu au tien.

TALBOT.

Mais avant de partir, ſouvenons-nous de ce héros moutant, du vaillant Duc de Bedford. — (*A Bedford.*) Venez, Mylord, nous allons vous placer dans un lieu plus ſûr, & plus favorable pour votre état languiſſant, & la caducité de votre grand âge.

BEDFORD.

Lord Talbot, ne me déshonore pas à ce point. Je veux reſter ici, aſſis devant les murs de Rouen; & partager encore de loin vos ſuccès, ou vos revers.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Courageux Bedford, laiſſez-vous perſuader.

BEDFORD.

Non, je ne quitterai point ce lieu: je me ſouviens d'avoir lu, que jadis l'intrépide Pendragon (†),

(†) Uther Pendragon, frère d'Arthur. Shakeſpeare attribue à Pendragon un exploit d'Aurélius, qui, dit Holinshed, tout malade qu'il étoit, ſe fit porter dans une litière; & ſa préſence encouragea ſes ſoldats au point qu'ils remportèrent la victoire ſur les Saxons. *Hiſtoire d'Écoſſe.*

mourant, ſe fit porter encore dans une litière au champ de bataille; & vainquit ſes ennemis. Il me ſemble que d'ici je ranimerai encore les cœurs de nos ſoldats : je les ai toujours vu recevoir & partager mes ſentimens.

TALBOT.

O courage invincible dans un corps mourant! Hé bien, ſoit, reſtez ici : que le ciel veille ſur la vieilleſſe de Bedford! Et nous maintenant, Duc de Bourgogne, tout ce que nous avons à faire, c'eſt de raſſembler les troupes qui ſont ſous notre main, & de fondre ſur notre inſolent ennemi. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

Une alarme. Sorties, eſcarmouches: SIR JEAN FALSTOLFFE, *&* *un* CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Où va Sir Jean Falſtoffe, à pas ſi précipités?

FALSTOFFE.

Où je vais? me ſauver en fuyant. Nous avons bien l'air d'être mis en déroute une ſeconde fois.

LE CAPITAINE.

Quoi, vous fuyez? Vous abandonneriez Talbot?

FALSTOFFE.

Oui, & tous les Talbot de l'Univers, pour ſauver ma vie. (*Il ſort.*)

LE CAPITAINE *ſeul.*

Lâche Chevalier, que le malheur te ſuive!
(*Il ſort.*)

SCÈNE XIII.

On ſonne la retraite. Eſcarmouche : LA PUCELLE, ALENÇON & LE DAUPHIN, *paſſent & fuient.* BEDFORD.

BEDFORD.

A Préſent, ô mon ame, tu peux partir en paix, quand il plaira au Ciel de t'appeller! J'ai vu la déroute de nos ennemis. Que la force de l'homme eſt vaine & ſa confiance inſenſée! Ceux qui tout-à-l'heure nous inſultoient de leurs railleries, ſont trop heureux en ce moment de fuir & de ſauver leur vie.

(*Il expire & on l'emporte.*)

SCENE XIV.

Une alarme. TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE *& les autres Chefs.*

TALBOT.

PERDUE & repriſe en un jour! C'eſt un double honneur, Duc de Bourgogne! Et cependant laiſſons au Ciel toute la gloire de cette victoire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Brave Talbot, intrépide héros; le Duc de Bourgogne t'ouvre un ſanctuaire dans ſon cœur, & y grave tes nobles exploits, comme autant de monumens de ta valeur!

TALBOT.

Duc, je te rends graces. — Mais où eſt la Pucelle maintenant? Je penſe que ſon Démon familier eſt endormi. Où ſont maintenant les bravades du Bâtard, & les railleries du Dauphin? Quoi, tous évanouis! Rouen eſt dans le deuil, & gémit d'avoir perdu de ſi braves hôtes! — A préſent il nous faut mettre quelque ordre dans la ville, y placer des Officiers

expérimentés, & aller enſuite à Paris rejoindre le Roi : car le jeune Henri y eſt avec ſa Cour.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tout ce que veut le Lord Talbot, plaît au Duc de Bourgogne.

TALBOT.

Mais avant de partir, n'oublions pas le noble Duc de Bedford (†), qui vient de s'éteindre : aſſiſtons à ſes obsèques dans la ville. Jamais plus brave guerrier ne tînt ſa lance en arrêt ; jamais caractère plus aimable ne gouverna la Cour d'un Roi. Mais les Rois & les plus fiers Potentats doivent mourir. C'eſt le terme commun des misères humaines.

(*Ils ſortent.*)

(†) Le Duc de Bedford fut enterré dans la Cathédrale de Rouen en 1435, & on lui éleva un tombeau honorable. Louis XI, quelque tems après, étant à le conſidérer, les Courtiſans lui proposèrent d'abolir ce monument de la foibleſſe de la Nation. Louis XI rejetta leur avis, diſant que c'étoit une baſſeſſe de détruire les trophées d'un Guerrier ennemi, après qu'il n'étoit plus. *Salmon.*

SCÈNE XV.

LE DAUPHIN, LE BATARD, ALENÇON & LA PUCELLE.

JEANNE D'ARC.

PRINCES, ne vous découragez pas pour un revers, & ne gémiſſez plus de voir Rouen rentré dans les mains de l'ennemi. Le chagrin ne guérit point les maux irremédiables; il ne fait qu'envenimer la plaie. Laiſſez le frénétique Talbot triompher un moment, & étaler ſon vain orgueil (†) : nous lui arracherons ſes aîles brillantes, & nous dépouillerons ſa vanité, ſi vous voulez vous laiſſer conduire par mes conſeils.

LE DAUPHIN.

C'eſt vous, qui juſqu'ici avez été notre guide; & nous avons livré notre confiance à vos talens : un échec inattendu n'éveillera pas notre défiance.

LE BATARD.

Cherchez dans votre génie quelque reſſource heu-

(†) Comme le paon étale ſa queue.

reuſe, & nous publierons votre renommée dans l'Univers.

ALENÇON.

Nous placerons ta ſtatue dans quelque lieu ſacré, & nous t'y révérerons comme un ange des cieux. Agis donc, chaſte Héroïne, & travaille à notre ſuccès.

JEANNE D'ARC.

Hé bien : voici l'expédient que Jeanne d'Arc propoſe, & dont elle ſe charge. Par un diſcours inſinuant & des paroles aſſaiſonnées d'art & de douceur, nous captiverons le Duc de Bourgogne, & le déterminerons à quitter Talbot pour nous ſuivre.

LE DAUPHIN.

Ah ! chère Pucelle, ſi nous pouvions gagner cet avantage, la France alors n'auroit pas un aſyle pour les ſoldats de Henri : cette nation ne ſeroit plus ſi fière avec nous ; & nous la déracinerions de nos provinces.

ALENÇON.

L'Anglais ſeroit pour jamais chaſſé de la France, & n'y conſerveroit pas le titre d'un ſeul Duché.

JEANNE D'ARC.

Vous allez être témoins de la manière dont je vais m'y prendre, pour parvenir au but que vous désirez. (*On entend battre le tambour au loin.*) Ecoutez : au ſon de ces tambours vous pouvez reconnoître que l'armée anglaiſe marche vers Paris. (*On entend une marche anglaiſe.*) Voilà Talbot qui s'avance, enſeignes déployées, & ſuivi de toutes les troupes angloiſes. (*On entend une marche françaiſe.*) Enſuite vient à l'arrière-garde le Duc & ſa troupe. Et la fortune nous ſeconde, en le faiſant reſter ainſi en arrière & loin des autres. Faites donner le ſignal d'un pourparler ; nous allons entamer une conférence avec lui.

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

LE DUC DE BOURGOGNE *marchant à la tête de ſes Troupes.*

LE DAUPHIN *à haute voix.*

UN pourparler avec le Duc de Bourgogne!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Qui demande une conférence avec moi?

LE DAUPHIN.

Le Prince Charles de France, ton compatriote.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Hé bien, Charles, que me veux-tu? Abrége: car je ſuis en marche pour quitter ces plaines.

LE DAUPHIN *à Jeanne d'Arc.*

Parle, Jeanne d'Arc &, que le charme de tes paroles le perſuade.

JEANNE D'ARC.

Brave Duc de Bourgogne, l'infaillible eſpoir de

la France, arrête un moment, & daigne accorder à ton humble ſervante l'honneur de t'entretenir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parle; mais abrège.

JEANNE D'ARC.

Contemple ton pays, contemple la fertile France; vois ſes villes & ſes cités défigurées par les ravages deſtructeurs d'un ennemi cruel; regarde ta patrie de cet œil de tendreſſe dont une mere contemple ſon jeune enfant mourant au berceau, & prêt à fermer les yeux. Vois, vois les maux qui conſument la France. Vois les douleurs, les plaies barbares dont ta main dénaturée a déchiré ſon malheureux ſein! Ah! détourne contre d'autres victimes le fer de ton épée: frappe ceux qui t'offenſent, & ne bleſſe pas ceux qui t'aiment. Une ſeule gourte du ſang de ta patrie devroit te cauſer plus de douleur, que des flots d'un ſang étranger. Expie donc ce ſang par tes larmes, & guéris les plaies de ta malheureuſe patrie.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il faut qu'il y ait dans ſes paroles un charme ſurnaturel qui me ſubjugue... Ou bien, eſt-ce la nature qui m'inſpire cet attendriſſement ſoudain?

JEANNE D'ARC.

Toute la France & ſes enfans s'étonnent de toi, & commencent à douter de ta naiſſance & de ta légitimité..... A quel peuple t'es-tu aſſocié? A une nation deſpotique, qui ne ſera fidéle à ton alliance, qu'autant que durera ſon intérêt. Quand Talbot a mis le pied en France, & qu'il a ſu te ſéduire, & te faire ſervir d'inſtrument à ſes fureurs; dis, quel autre que Henri d'Angleterre ſera l'arbitre & le ſouverain? Et toi, tu ſeras proſcrit comme un fugitif. Rappelle à ta mémoire ce que tu oublies, & que ce fait ſerve à te convaincre. Le Duc d'Orléans n'étoit-il pas ton ennemi? Et n'étoit-il pas priſonnier en Angleterre? Hé bien, dès qu'ils ont ſu qu'il étoit ton ennemi, ils lui ont rendu ſa liberté ſans rançon, au mépris des intérêts du Duc de Bourgogne & de tous ſes amis. Reconnois donc que tu combats contre tes compatriotes, & que tu t'es lié avec des perfides, qui ſont prêts à devenir tes aſſaſſins. Allons, reviens, reviens, Prince égaré: Charles & toute ſa Cour ſont prêts à te recevoir dans leurs bras.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ſuis vaincu. La force victorieuſe des paroles de cette fille étonnante, a battu, dompté ma volonté,

comme le canon bat les remparts d'une ville; & je me ſens prêt à fléchir les genoux. — Pardonne, ô ma patrie; pardonnez, mes chers compatriotes; & vous, Princes, acceptez les embraſſemens offerts d'un cœur ſincère. Mes forces & mes ſoldats ſont à vous. Adieu, Talbot : je ne veux plus me fier à toi.

JEANNE D'ARC.

Je reconnois-là un Français : change encore une fois, pour revenir vers nous (§).

LE DAUPHIN.

Sois le bien venu, brave Duc : ton amitié renouvelle & répare nos forces.

LE BATARD.

Elle reſſuſcite le courage dans notre ſein.

(§) Warburton veut que dans ce vers, ce Poëte rappelle au reſſentiment de la Reine Éliſabeth, le changement de religion d'Henri IV, en l'année 1593.

L'inconſtance des Français a été de tout tems un ſujet de ſatyre chez les Anglais. J'ai lu une diſſertation où l'on vouloit prouver que le ſigne des changemens du vent ſur nos clochers, avoit été fait en forme de coq, pour tourner en ridicule la légéreté & l'inconſtance des Français (*Galli*). *Johnſon.*

ALENÇON.

La Pucelle a rempli admirablement ſon rôle : elle mérite une couronne d'or.

LE DAUPHIN.

Allons, Duc, marchons; joignons nos troupes : & cherchons tous les moyens de nuire à notre ennemi.

SCÈNE XVII.

La Scène eſt à Paris.

LE ROI HENRI, GLOCESTRE, WINCHESTER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, WARWICK, EXETER, *&c.* TALBOT *à la tête de ſes Saldats, leur adreſſe ces paroles.*

TALBOT.

Mon auguſte Prince, & vous, illuſtres Pairs : ayant appris votre arrivée dans ce Royaume, j'ai ſuſpendu quelques tems mes travaux guerriers, pour venir rendre hommage à mon Souverain. Ce bras, qui

a remis ſous votre obéiſſance cinquante fortereſſes, douze villes, & ſept places fortes, outre cinq cent priſonniers de marque, laiſſe tomber ſon épée aux pieds de votre Majeſté; & avec la ſoumiſſion d'un cœur loyal & fidèle, il renvoie toute la gloire de ſes conquêtes d'abord à mon Dieu, & enſuite à mon Roi.

LE ROI.

Eſt-ce-là le fameux Lord Talbot, mon oncle Gloceſtre, ce guerrier qui depuis ſi long-tems combat dans les plaines de la France?

GLOCESTRE.

Oui, mon Souverain, c'eſt lui-même.

LE ROI.

Soyez le bien-venu, brave Général, victorieux Talbot. Lorſque j'étois jeune, & je ne ſuis pas vieux encore, je me rappelle que mon père me diſoit, que jamais plus intrépide Chevalier n'a manié l'épée. Depuis long-tems nous étions inſtruits de votre mérite, de vos fidèles ſervices, de vos travaux guerriers, & cependant vous n'avez jamais connu les récompenſes de votre Souverain; vous n'avez pas même reçu du moins ſes remercimens: parce qu'avant ce

jour, je ne vous avois jamais vu en face. Levez-vous, & pour tous ces illuſtres ſervices, nous vous créons ici Comte de Shrewsbury ; vous prendrez votre rang à notre couronnement (§). (*Ils ſortent.*)

SCENE XVIII.

VERNON & BASSET.

VERNON.

MAINTENANT, Sir, vous qui étiez ſi fougueux ſur mer, & qui avez inſulté les couleurs que je porte en l'honneur de mon illuſtre Lord York, oſez-vous ici ſoutenir les propos que vous avez oſé avancer ?

BASSET.

Oui, je l'oſe, comme vous oſez ſoutenir les jalouſes inventions de votre langue inſolente, contre mon noble Lord, le Duc de Somerſet.

(§) Il y a ici un anachroniſme de onze ans. Henri VI fut couronné en Angleterre en 1429, & Roi de France dans la Cathédrale de Paris en 1431, à l'âge de 9 ans. Voyez *Echard.*

VERNON.

J'honore ton Lord pour ce qu'il eſt.

BASSET.

Et qu'eſt-il? Il vaut autant qu'York.

VERNON.

Lui? Non. Et en preuve reçois cet affront.

(*Il le frappe.*)

BASSET.

Lâche, tu ſais trop que la loi des armes eſt, que quiconque tire ſon épée dans le Palais du Roi, eſt condamné à une mort préſente (†) : ſans quoi cette

(†) Johnſon dans ſa *Collection des Loix Eccléſiaſtiques*, nous a conſervé la ſuivante, qui fut portée par Ina, Roi des Saxons Occidentaux en 693. « Si quelqu'un ſe bat dans la » maiſon du Roi, que tout ſon bien ſoit confiſqué, & que le » Roi décide s'il doit vivre ou non ». On dit qu'il y eut pluſieurs anciens Statuts de cette eſpèce, tels que celui-ci. « Si » quelqu'un lève ſa main armée d'une lance ou d'une épée pour » frapper qui que ce ſoit près d'un Évêque, qu'il rachete ſa » main, ou qu'il la perde : mais s'il arrive qu'il l'ait bleſſé, » qu'il tonde ſa tête & ſa barbe, & qu'il ſerve Dieu, après » avoir fait ſatisfaction à l'Évêque & à l'offenſé». Si l'offenſé étoit dans les Ordres, la peine étoit beaucoup plus grande. *Gray.*

attaque te coûteroit le plus pur de ton ſang ; mais je vais m'adreſſer à ſa Majeſté, & lui demander la liberté de me venger de cet affront ; & alors tu verras ſi je ſais te joindre & t'en punir.

VERNON.

Allons, homme ſans honneur, & ſans foi ; j'y cours ; & je n'y ſerai pas le dernier ; & après, tu me verras aux priſes avec toi, plutôt que tu ne voudras.

(*Ils ſortent.*)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit la Salle & tout l'appareil du couronnement.

LE ROI HENRI, GLOCESTRE, WINCHESTER, YORK, SUFFOLK, SOMERSET, WARWICK, TALBOT, EXETER, & LE GOUVERNEUR *de Paris.*

GLOCESTRE.

Lord Evêque, placez la couronne sur sa tête.

WINCHESTER *pose la couronne de France sur la tête de Henri VI.*

Que Dieu veille sur les jours de Henri sixième du nom?

GLOCESTRE.

A présent, Gouverneur de Paris, prêtez serment

que vous ne reconnoîtrez d'autre Roi que Henri; que vous n'aurez d'amis que ſes amis, & que vous compterez pour vos ennemis ceux qui machineront de coupables complots contre ſa Majeſté. Vous remplirez ces devoirs; & alors que le Dieu de juſtice vous protège!

SCÈNE II.

Les mêmes.

FALSTOLFFE.

Mon auguſte Souverain, comme je venois de Calais, preſſant mon cheval pour me trouver à votre couronnement, on a remis dans mes mains cette lettre adreſſée à votre Majeſté par le Duc de Bourgogne.

TALBOT.

Opprobre ſur le Duc de Bourgogne & ſur toi! Lâche Chevalier, j'ai fait vœu, dès que je te trouverois, d'arracher la jarretière de ta jambe fuyarde. (*Il la lui arrache.*) Tu étois indigne d'être élevé à ce rang honorable. Pardonnez, mon Roi, & vous,

Lords : ce cœur lâche & dégénéré, à la bataille de Poitiers (†) (1), lorſque je n'avois en tout que ſix mille hommes, & que les Français étoient preſque dix contre un, avant même que nous nous fuſſions choqués, avant qu'il y eût un ſeul coup de frappé, s'eſt enfui comme un Chevalier de roman. Dans cette attaque, nous avons perdu douze mille ſoldats, & moi-même avec nombre d'autres Gentilshommes, nous avons été ſurpris & faits priſonniers. Jugez à préſent, nobles Lords, ſi j'ai eu raiſon de le dégrader, & ſi de pareils poltrons ſont faits pour porter cet ornement des Chevaliers.

GLOCESTRE.

Il faut l'avouer, cette action eſt infâme : elle déshonoreroit même un ſoldat vulgaire; à plus forte raiſon un Chevalier, un Officier, un Chef.

TALBOT.

Dans les premiers tems où cet Ordre fut établi, mes Lords, les Chevaliers de la Jarretière étoient d'une naiſſance diſtinguée, vaillans & généreux, pleins d'un courage intrépide, comme des hommes

(†) Pataïe, Village en Beauce.

nés pour s'illuſtrer par la guerre ; qui ne craignoient point la mort, qui n'étoient point abattus par l'infortune ; mais toujours pleins de réſolution & de fermeté dans les plus affreuſes extrémités. Quiconque n'eſt donc pas doué de ces qualités, n'eſt qu'un uſurpateur du nom ſacré de Chevalier, il profane l'honneur de cet Ordre, & devroit, ſi l'on s'en rapportoit à mon jugement, être diffamé comme un obſcur payſan, qui, né dans la baſſeſſe, oſeroit ſe vanter d'être iſſu d'un ſang illuſtre.

LE ROI *à Falſtoffe.*

Opprobre de ton pays ; tu viens d'entendre ta condamnation ; fuis de notre vue, lâche, qui fus jadis Chevalier : nous te banniſſons de notre préſence ſous peine de mort. (*Falſtoffe ſort.*) Maintenant, Lord Protecteur, voyons cette lettre, que nous envoie notre oncle le Duc de Bourgogne.

GLOCESTRE *liſant la ſuſcription.*

Que prétend donc ſon Alteſſe, en changeant ſon ſtyle ordinaire ? On ne lit ici que cette adreſſe nue & familière : *Au Roi.* A-t-il donc oublié que Henri eſt ſon Souverain ? Ou cette formule irreſpectueuſe annonce-t elle quelque changement dans ſa volonté ?

— Voyons ce qu'elle dit. (*Il ouvre & lit.*) « Cédant à » des motifs particuliers, & ému de pitié des déſaſ- » tres de ma patrie, & des plaintes des victimes in- » fortunées que vous opprimez, j'ai abandonné votre » inique faction, & me ſuis joint à Charles, le Roi » légitime de la France ». O trahiſon monſtrueuſe ! Eſt-il poſſible, de ne trouver pour fruit d'une alliance, d'une amitié cimentée par tant de ſermens, qu'une inſigne mauvaiſe foi, & une perfidie atroce ?

LE ROI.

Quoi ? Eſt-ce que mon oncle, le Duc de Bourgogne, ſe révolte contre nous ?

GLOCESTRE.

Oui, mon Prince, il eſt devenu notre ennemi.

LE ROI.

Eſt-ce-là tout ce que ſa lettre contient de ſiniſtre ?

GLOCESTRE.

Oui, mon Souverain ; voilà tout ce qu'il écrit.

LE ROI.

Hé bien, Lord Talbot aura une entrevue avec lui, & ſaura le punir de cette fourberie. (*A Talbot.*)

— Mylord, qu'en dites-vous ? N'eſt-ce pas votre avis.

TALBOT.

Oui, ſans doute, mon Souverain ; & ſi vous ne m'aviez pas prévenu, j'allois vous ſupplier de me charger de cette tâche.

LE ROI.

Raſſemblez vos forces, & marchez ſans délai : qu'il connoiſſe quelle indignation nous inſpire ſa perfidie, & quel crime c'eſt d'inſulter ſes amis.

TALBOT.

Je pars, mon Prince, en formant dans mon cœur le vœu, que vous puiſſiez bientôt voir vos ennemis confondus.

SCÈNE III.

Les mêmes.

VERNON & BASSET.

VERNON.

GÉNÉREUX Souverain, accordez-moi le combat.

BASSET.

Et à moi auſſi.

YORK.

Celui-ci eſt de ma maiſon : daignez l'entendre, noble Prince.

SOMERSET.

Et l'autre eſt de la mienne : aimable Henri, ſoyez-lui favorable.

LE ROI.

Contenez-vous, Lords ; & laiſſez-les parler. — Expliquez-vous, Gentilshommes : quelle eſt la raiſon de cette demarche ? Pourquoi demandez-vous le combat, & avec qui ?

VERNON *montrant Baſſet.*

Avec lui, mon Prince : il m'a outragé.

BASSET.

Et moi avec lui : c'eſt lui qui m'a outragé.

LE ROI.

Quel eſt cet outrage dont vous vous plaignez tous deux ? Expliquez-vous : & enſuite vous recevrez ma réponſe.

BASSET.

En traverſant la mer d'Angleterre en France, cet homme, d'une langue inſultante & railleuſe, m'a reproché la roſe (†) que je porte, diſant, que la couleur de ſang de ſes feuilles repréſente la rougeur des joues de mon maître, dans une diſpute où il repouſſoit opiniâtrément la vérité ſur une queſtion de loi, élevée entre le Duc d'York & mon maître ; & il m'a lancé d'autres traits de mépris & d'ignominie. C'eſt pour réfuter ſon odieux reproche, que je reclame le privilège de la loi des armes.

(†) Première origine de la ſanglante querelle des Roſes rouges & des Roſes blanches.

VERNON.

Et je la revendique auſſi, mon Souverain. Car quoiqu'il affecte de colorer adroitement d'un vernis trompeur ſon audace & ſes torts, apprenez que c'eſt lui qui m'a provoqué, & qui le premier a lancé ſes obſervations malignes ſur la roſe que je porte, en diſant que la pâleur de cette fleur déceloit la foibleſſe du cœur de mon maître.

YORK.

Hé quoi, Somerſet, ne renonceras-tu jamais à cette maligne animoſité?

SOMERSET.

Et c'eſt vous, Mylord d'York, dont la ſecrette envie éclate à tout moment, malgré vos adroites précautions pour la diſſimuler.

LE ROI.

Grand Dieu! Quel délire inſenſé s'empare des hommes, pour nourrir, ſur des cauſes ſi légères, ſur des prétextes ſi frivoles, ces haines jalouſes & factieuſes? Nobles couſins, York & vous, Somerſet, appaiſez vos reſſentimens, & vivez en paix.

YORK.

Que d'abord un combat vuide cette querelle, & enſuite votre Majeſté nous commandera la paix.

SOMERSET.

Cette querelle n'intéreſſe que nous ſeuls ; laiſſez-nous donc la décider enſemble.

YORK.

Voilà mon gage ; relève-le, Somerſet.

VERNON *à York.*

Que cette querelle reſte entre nous deux avec qui elle a commencé.

BASSET *à Somerſet.*

Oui : daignez le permettre, mon honorable Maître.

GLOCESTRE.

Le permettre? Maudits ſoient vos débats, & vous & vos audacieux propos ! Vaſſaux préſomptueux, n'êtes-vous pas honteux de venir importuner, troubler le Roi & nous, de vos indiſcrettes & inſolentes clameurs ? — Et vous, mes Lords, il me ſemble que vous avez grand tort de ſouffrir leurs mutuels & malicieux reproches ; & beaucoup plus encore de prendre occaſion des querelles de vos vaſſaux, d'éveiller la diſcorde entre vous-mêmes. Laiſſez-moi

vous perſuader de ſuivre un parti plus ſage & plus digne de vous.

EXETER.

Cette diſſention afflige ſa Majeſté. Chers Lords, ſoyez amis.

LE ROI *aux deux vaſſaux.*

Approchez, vous qui demandez le combat. — Je vous enjoins déſormais, ſi vous êtes jaloux de notre faveur, d'oublier pour toujours cette querelle & ſa cauſe. — Et vous, mes Lords, ſouvenez-vous des lieux où nous ſommes, en France, au milieu d'une nation inconſtante & légère. S'ils ſurprennent la diſſention dans nos regards, s'ils s'apperçoivent que nous ſoyons diviſés, avec quelle ardeur ils ſuivront leur penchant à la déſobéiſſance & à la révolte! Et quel déshonneur pour vous, ſi l'Europe vient à apprendre, que pour une bagatelle d'enfant, qui n'a ni prix ni valeur, les Pairs d'Angleterre & la première Nobleſſe du Roi Henri, ſe ſont détruits eux-mêmes, & ont perdu le Royaume de France? Oh! ſongez à la conquête de mon père, à ma tendre jeuneſſe; & ne ſacrifiez pas pour une bagatelle le prix de tant de ſang. Laiſſez-moi être l'arbitre de votre différend. Je ne vois aucune raiſon, ſi je porte cette roſe, de faire ſoupçonner à perſonne que j'incline

plus pour Somerſet, que pour York : tous deux me ſont unis par le ſang ; je les chéris tous deux. On pourroit donc auſſi me reprocher ma couronne, puiſqu'il eſt vrai que le Roi d'Ecoſſe eſt auſſi couronné. Mais votre prudence & vos lumières peuvent bien mieux vous perſuader, que mes raiſonnemens & mes avis. Allons, nous ſommes venus ici en paix ; continuons de vivre en paix, & de nous aimer. Couſin York, nous vous établiſſons Régent de ces contrées de la France ; & vous, noble Lord de Somerſet, uniſſez votre cavalerie à ſon infanterie, & comme des ſujets fidèles, dignes héritiers de vos illuſtres ancêtres, vivez enſemble en bonne intelligence, & déchargez votre reſſentiment ſur nos ennemis. Nous, le Lord Protecteur & les autres Lords, après quelque repos, nous reprendrons le chemin de Calais ; de là nous repaſſerons en Angleterre, où j'eſpère apprendre avant peu vos victoires ſur Charles, ſur Alençon & cette bande de traîtres.

(*Une fanfare. Ils ſortent.*)

SCENE

SCÈNE IV.

YORK, WARWICK, EXETER, & VERNON *demeurent.*

WARWICK.

MILORD d'York, le jeune Roi, à mon avis, vient de parler avec beaucoup d'éloquence.

YORK.

J'en conviens : mais ce qui me déplaît, c'eſt qu'il porte la livrée de Somerſet.

WARWICK.

Bon, c'eſt une pure fantaiſie : ne l'en blâmez pas : j'oſe aſſurer, que cet aimable Prince n'a en cela nulle intention d'offenſer.

YORK.

Et moi, ſi je m'y connois bien, je l'en ſoupçonne. — Mais laiſſons dormir cette idée. — Nous nous devons en ce moment à d'autres ſoins.

(*Ils ſortent tous deux & Vernon auſſi.*)

SCÈNE V.

EXETER *ſeul.*

Tu as bien fait, York, d'étouffer ta voix : car ſi les paſſions de ton cœur s'étoient exhalées, je crains bien qu'on n'eût vu éclater des haines mortelles, des diſcordes plus acharnées qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer. Il n'eſt point d'homme ſi borné, qui en voyant les violentes diſſentions de la Nobleſſe, les intrigues mutuelles de chaque parti pour s'étayer à la Cour, les attroupemens factieux de leurs favoris, ne prévoye dans l'avenir quelque événement funeſte. C'eſt un malheur, quand le ſceptre eſt dans la main d'un enfant : mais c'eſt un bien plus grand malheur encore, quand la haine & l'envie enfantent ces diviſions cruelles : alors commencent, dans un Royaume, des troubles qui ne finiſſent que par ſa ruine.

SCÈNE VI.

La Scène eſt devant Bordeaux.

TALBOT *paroît ſuivi de Trompettes & de Tambours.*

TALBOT.

TROMPETTE, avance aux portes de Bordeaux, & ſomme le Gouverneur de paroître ſur le rempart. (*La Trompette ſonne.*)

(*Le Gouverneur paroît ſur les murs, & Talbot lui adreſſe ce diſcours.*)

« Capitaine, Jean Talbot d'Angleterre, homme » d'armes & vaſſal de Henri Roi d'Angleterre, vous » appelle ſur vos murs, & vous dit : Ouvrez les » portes de votre ville ; rendez-vous à nous ; recon- » noiſſez mon Souverain pour le vôtre, & rendez- » lui hommage en ſujets ſoumis, & alors je me » retire avec ces troupes qui vous menacent. Mais » ſi vous dédaignez la paix que je vous propoſe, ſi » vous rejettez l'offre de notre amitié, vous irriterez » la furie des trois fléaux qui ſuivent mes pas : » la hideuſe famine, le fer tranchant & le feu dévo-

» rant. Ces trois monſtres attachés à vos murs, » vont les renverſer en un moment, & faire diſ- » paroître de la terre ces ſuperbes tours dont la cime » perce les airs ».

LE GOUVERNEUR (*ou Chef de la garniſon.*)

Vautour funeſte & redouté, noir Miniſtre de la mort, l'effroi & le fléau ſanguinaire de notre nation! Le terme de ta tyrannie eſt proche. Tu ne peux entrer dans notre ville que par les portes du trépas. Je t'annonce, que nous ſommes bien fortifiés, & aſſez nombreux pour ſortir de nos murs & te combattre. Si tu te retires, le Dauphin en forces t'attend pour t'envelopper dans les pièges inévitables de la guerre. De tous côtés, autour de toi, ſont poſtés des eſcadrons pour t'ôter la liberté de fuir & l'eſpoir d'échapper; tu ne peux tourner tes pas vers aucun aſyle, que tu ne rencontres par-tout la Mort en face, ſûre de ſa conquête: par-tout la pâle deſtruction t'environne. Dix mille Français ont fait ſerment de ne pointer leurs canons homicides contre d'autre tête que celle de l'Anglais Talbot. Ainſi, te voilà maintenant plein de vie, héros d'un courage indomptable & invaincu: mais tu touches aux derniers momens de ta gloire, & ces louanges que je te donne, ſont

ton éloge funèbre, que tu entends de la bouche d'un ennemi. Car avant que ce ſable qui commence à couler, ait comblé la meſure de cette heure où je te parle, mes yeux qui te voient en cet inſtant rayonnant des couleurs de la ſanté, te verront ſanglant, pâle & mort. (*On entend des tambours au loin.*) Ecoute, entends-tu les tambours du Dauphin? Leur ſon ſiniſtre retentit dans ton ame ſaiſie de terreur : les miens vont leur répondre & annoncer ta ruine prochaine. (*Le Gouverneur diſparoît.*)

TALBOT.

Il ne m'en impoſe point : j'entends l'ennemi. (*A un Officier.*) Qu'on envoie quelques cavaliers des mieux montés, reconnoître leurs aîles. O diſcipline lâche & ſans prudence : comment arrive-t-il que nous ſoyons enfermés & cernés ici de toutes parts ? Un troupeau d'Anglais effrayés, qu'environne une meute de Français, avide de proie ! Ne ſuccombez pas de peur, comme des daims timides ; mais plutôt, ſemblables à des ſangliers obſtinés, furieux & déſeſpérés, repouſſons cette meute ſanguinaire avec des bras d'acier, & forçons ces lâches à ſe tenir au loin, pouſſant des cris impuiſſans. Allons, mes amis, que chacun de vous vende ſa vie auſſi

cher que je vendrai la mienne (†). Que Dieu & Saint George, Talbot & les droits de l'Angleterre, faſſent triompher nos drapeaux dans ce périlleux combat! (*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

La Scène repréſente une autre partie de la France.

Arrive un COURRIER. YORK *à la tête d'une Troupe, que précédent des Trompettes.*

YORK.

LES Eſpions envoyés pour reconnoître les forces du Dauphin, ne ſont-ils donc pas de retour ?

LE COURRIER.

Oui, Mylord, & ils annoncent que le Dauphin

(†) Et ils trouveront en nous des cerfs, dont la chaſſe leur coûtera cher.

marche avec ſon armée pour combattre Talbot. Ils ont vu encore une armée double de celle du Dauphin, le joindre ſur ſon paſſage, & marcher avec lui vers Bordeaux.

YORK.

Malédiction ſur cet odieux Somerſet, qui tarde ſi long-tems à m'envoyer le renfort promis d'un corps de cavalerie, levé exprès pour ce ſiége! Talbot l'attend : & je ſuis joué par un traître, & ne puis ſecourir ce brave Chevalier : que Dieu veuille l'aſſiſter dans ſa détreſſe ! S'il vient à échouer, adieu les guerres en France.

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

Sir WILLIAM LUCY.

LUCY.

O Vous, le premier commandant des forces de l'Angleterre, jamais vous ne fûtes ſi néceſſaire ſur le territoire de France : volez au ſecours du noble Talbot, qui en ce moment eſt environné d'une ceinture

de fer, & aſſiégé de toutes parts par l'appareil de la deſtruction. A Bordeaux, vaillant Duc; à Bordeaux, noble York! Ou c'eſt fait de Talbot, de la France & de l'honneur de l'Angleterre.

YORK.

O Dieu! Que Somerſet, dont l'orgueil jaloux détient ma cavalerie, fût à la place de Talbot! Nous ſauverions un brave guerrier, au prix de la perte d'un lâche & d'un traître. Oui, je ſuis hors de moi, & je verſe des pleurs de rage, de voir que nous périſſons, tandis que des traîtres dorment dans une indigne inaction.

LUCY.

Oh! envoyez quelque ſecours à ce brave Lord en danger.

YORK.

Talbot périt! Nous perdons un héros: je manque à l'honneur de ma parole. Nous reſtons plongés dans le deuil; la France ſourit: & chaque jour nouvelle conquête pour elle, & chaque jour nouvelle perte pour l'Angleterre; le tout par la faute du traître Somerſet!

LUCY.

Que Dieu prenne donc en pitié l'ame du brave

Talbot, & de ſon jeune fils, que j'ai rencontré il y a deux heures voyageant pour aller joindre ſon illuſtre père. Depuis ſept ans entiers Talbot n'a point embraſſé ſon fils ; & ils ſe revoient aujourd'hui, pour mourir tous deux.

YORK.

Hélas! quelle joie Talbot aura-t-il à revoir & embraſſer ſon jeune fils au bord de ſa tombe ! Loin de moi, idée cruelle, qui me déchires & m'ôtes preſque la parole : deux amis depuis ſi long-tems ſéparés, & qui ſe réuniſſent à l'heure de leur trépas ! Adieu, Lucy! Ma deſtinée ne me permet rien de plus, que de maudire l'auteur de nos maux ; mais je ne puis ſecourir ce héros. Le Maine, Blois & la Touraine ſont repris & échappés de nos mains, & tous ces maux ſont le crime de Somerſet. (*Il ſort.*)

LUCY.

Ainſi, tandis que le vautour de la diſcorde ſe nourrit ſur le cœur de ces Grands du Royaume, l'inaction & la négligence trahiſſent & laiſſent échapper les conquêtes de notre grand guerrier dont les cendres ſont tièdes encore, de ce héros dont la mémoire vivra dans tous les ſiècles, de Henri V. Tan-

dis qu'ils ſe contrarient & ſe traverſent l'un l'autre, la vie de nos ſoldats, nos conquêtes & l'honneur, tout ſe perd & s'abîme. (*Il ſort.*)

SCÈNE IX.

La Scène repréſente une autre partie de la France.

SOMERSET, *à la tête de ſon armée :* UN OFFICIER.

SOMERSET *à l'Officier.*

Il eſt trop tard : je ne puis actuellement envoyer la cavalerie : cette expédition a été trop témérairement projettée par York & par Talbot. Toutes nos forces raſſemblées pourroient être enveloppées & coupées par une ſortie de la ſeule garniſon de la ville. Ce Général préſomptueux a, par trop d'audace, terni l'éclat de ſa gloire ; c'eſt une entrepriſe imprudente & déſeſpérée, où il a mis tout au haſard. C'eſt York qui l'a envoyé combattre & mourir dans la honte, afin que, Talbot mort, York aggrandi puiſſe avoir l'honneur de la guerre.

L'OFFICIER.

Voici Sir Lucy : nous ſommes députés tous deux par nos troupes alarmées ; il vient implorer votre ſecours.

SCÈNE X.

Les mêmes.

Sir LUCY *s'avance.*

SOMERSET.

Hé bien, Sir William, où vous envoie-t-on ?

LUCY.

Vers vous, Mylord ; de la part du Lord Talbot, dont la vie eſt vendue & achetée. Aſſiégé de tous côtés par l'inévitable adverſité ; il appelle à grands cris York & Somerſet, pour repouſſer la mort prête à fondre ſur ſes foibles légions. Et tandis que ce brave Général ſe couvre d'une ſueur de ſang, achève d'épuiſer ſes forces uſées par la guerre, profitant de ſon poſte pour prolonger ſa réſiſtance juſqu'à l'arrivée du ſecours ; vous, qui trompez ſon

eſpérance, vous, dépoſitaires de l'honneur de l'Angleterre, vous vous tenez oiſifs loin de lui, livrés à vos honteuſes jalouſies! Que vos querelles perſonnelles ne retardent pas plus long-tems le renfort de cavalerie qui devoit le ſecourir, lorſque ce brave & célébre Général voit ſa vie expoſée à un danger inévitable. Le bâtard d'Orléans, Charles & le Duc de Bourgogne, Alençon & René, le tiennent enfermé; & Talbot périt parce que vous l'abandonnez.

SOMERSET.

C'eſt York qui l'a engagé dans ce péril; York devroit l'en tirer.

LUCY.

Et York ſe déchaîne contre vous, & jure, que vous lui retenez ſa cavalerie, qui avoit été levée pour cette expédition.

SOMERSET.

York ment; il pouvoit envoyer demander ce renfort, & il l'eût eu. Je lui dois peu de déférence & encore moins d'amitié, & je dédaigne de lui faire ma cour en le prévenant.

LUCY.

Ce ſont les fraudes des Chefs de l'Angleterre, &

non la force de la France, qui ont précipité dans le piége le généreux Talbot. Jamais il ne reverra vivant ſa patrie : il meurt victime de vos fatales diſſentions.

SOMERSET.

Allons; je vais lui envoyer ce détachement : dans ſix heures ils ſeront en état de le ſecourir.

LUCY.

Il ſera trop tard : il eſt déjà pris ou tué : car Talbot ne pourroit fuir, quand il le voudroit ; & Talbot ne fuira jamais, quand il le pourroit.

SOMERSET.

S'il eſt mort, diſons donc adieu au brave Talbot.

LUCY.

Sa gloire vit dans l'Univers, & la honte de ſa défaite s'attache à vous pour jamais. (*Ils ſortent.*)

SCENE XI.

La Scène repréſente le Camp de TALBOT *près de Bordeaux.*

TALBOT & SON FILS.

TALBOT.

O Jeune homme, je t'ai mandé pour te ſervir de maître dans l'art de la guerre, afin que le nom de Talbot pût revivre en toi, quand ton père épuiſé par les ans ſeroit forcé de repoſer ſes membres affoiblis & perclus dans l'inaction de la vieilleſſe. Mais, ô fatale étoile, qui préſide à nos triſtes deſtins! Tu reviens aujourd'hui pour aſſiſter au triomphe de la mort, & voir ton père dans le plus affreux, le plus inévitable des périls. Cher fils, remonte ſur le plus léger de tes courſiers, & je t'enſeignerai le moyen d'échapper par une fuite précipitée. Allons, ne diffère plus, & pars.

LE FILS.

Talbot n'eſt-il pas mon nom? Ne ſuis-je pas votre fils? Et je fuirois! O ſi ma mère vous eſt chère, ne déshonorez pas ſon nom & ſa chaſte vertu, en

faiſant de moi un fils illégitime & indigne de vous. L'Univers dira, « il n'étoit point le fils de Talbot, l'homme qui a fui lâchement, tandis que ſon généreux père eſt reſté dans le péril ».

TALBOT.

Fuis, fuis pour venger ma mort, ſi je ſuis tué.

LE FILS.

Qui fuit ainſi, ne reviendra jamais au combat.

TALBOT.

Si nous reſtons tous deux, nous périrons tous deux.

LE FILS.

Hé bien, laiſſez-moi donc reſter ici, & vous, mon père, ſauvez-vous. Votre mort eſt une perte immenſe, & vous devez le plus grand ſoin à votre conſervation : mon mérite eſt inconnu; en me perdant, on ignore ce qu'on perd. Les Français tireront peu de gloire de ma mort; ils ſeroient fiers de la vôtre : avec vous s'évanouiſſent toutes les eſpérances de l'Angleterre. Une fuite néceſſaire ne peut ternir la gloire que vous avez acquiſe : mais la fuite me déshonoreroit, moi dont on ne connoît aucun exploit. Tout le monde fera ſerment, que vous avez fui

pour vaincre un jour ; mais moi, ſi je recule, on dira que c'eſt de peur. Jamais on ne pourra eſpérer de moi que je reſte au champ de bataille, ſi la première fois que je m'y trouve, je fléchis & me ſauve. Ici, à genoux, ô mon père, j'implore la mort, plutôt qu'une vie conſervée par l'infâmie.

TALBOT.

Quoi? tu veux enſevelir dans la même tombe toutes les eſpérances de ta mère?

LE FILS.

Oui, plutôt que de couvrir d'opprobre le ſein qui m'a porté.

TALBOT.

Au prix de ma bénédiction, je t'ordonne de partir.

LE FILS.

Pour combattre l'ennemi, mais non pas pour le fuir.

TALBOT.

Si tu vis, ton père ne meurt pas tout entier.

LE FILS.

Mon père ſeroit déshonoré dans ma perſonne.

TALBOT.

Tu n'as pas encore eu de gloire; tu ne peux donc pas la perdre.

LE FILS.

Et la gloire de votre nom, irai-je la flétrir par ma fuite?

TALBOT.

L'ordre de ton père t'abſoudra du reproche.

LE FILS.

Pourrez-vous rendre témoignage pour moi, quand vous ne ſerez plus? Si le trépas eſt ſi inévitable, fuyons, mais fuyons enſemble.

TALBOT.

Et tu veux, que je laiſſe ici mes ſoldats combattre & mourir ſans moi? Jamais pareille tache n'a ſouillé ma vie.

LE FILS.

Et voulez-vous que je ſouille ma jeuneſſe de ce blâme? Il n'eſt pas plus poſſible de ſéparer votre fils de vous, que vous ne pouvez vous-même vous partager en deux. Reſtez, fuyez, prenez tel parti qu'il vous plaira, je ferai tout ce que vous ferez: ſi mon père meurt, je ne veux plus vivre.

TALBOT.

Allons, reçois donc ici, mon fils, les adieux de ton père : tu es né pour voir ta vie s'éteindre avant la fin de ce jour. Allons, tous deux inſéparables, vivons & mourons enſemble, & que nos deux ames s'envolent unies de la France dans les cieux (†).

(*Ils ſortent.*)

SCENE XII.

Une alarme : ſorties, dans leſquelles LE FILS *de* TALBOT *eſt enveloppé ; il eſt ſauvé par ſon Père.*

TALBOT.

SAINT George! Victoire! Combattons, ſoldats; courage. Le Régent a violé la parole qu'il avoit donnée

(†) J'ignore pour quelle raiſon cette Scène eſt écrite en rimes. Si Shakeſpeare n'avoit pas, dans d'autres Pièces, mêlé les vers blancs & les vers rimés, j'aurois ſoupçonné, que tout ce Dialogue étoit un fragment d'un autre Poëme qu'il n'auroit pas fini, & qu'il auroit inſéré ici, ne voulant pas le perdre.

Johnſon.

à Talbot, & nous a laiſſés expoſés à la furie de l'épée françaiſe.— Où eſt Jean Talbot?—Repoſe-toi, mon fils, & reprends haleine : je t'ai donné la vie, & je viens de te ſauver de la mort.

LE FILS.

O vous, deux fois mon père; je ſuis deux fois votre fils. La première vie que vous m'aviez donnée, étoit perdue; c'en étoit fait; & votre épée belliqueuſe, en dépit de la mort, a prolongé mes jours au-delà du terme où je devois périr.

TALBOT.

Quand j'ai vu ton épée faire jaillir le feu du caſque du Dauphin, un noble déſir de forcer la victoire a enflammé le cœur de ton père. Alors les glaces de l'âge ont été pénétrées des nobles feux de la valeur; j'ai retrouvé les forces de ma jeuneſſe, j'ai repouſſé Alençon, Orléans, le Duc de Bourgogne, & je t'ai ſauvé de la fureur des Français. Le fougueux Bâtard, qui a répandu de ton ſang, ô mon fils! & qui a eu les prémices de ton premier combat, s'eſt vu auſſi-tôt attaqué par moi: & dans le rapide échange de nos coups mortels, j'ai bientôt fait couler quelques flots de ſon ignoble ſang: & dans mon dédain, je lui ai adreſſé

ces mots : « Je fais couler ton ſang impur, vil & mé-
» priſable : foible & indigne dédommagement du pur
» ſang que tu as fait jaillir des flancs de mon fils » , &
alors plein du déſir d'anéantir cet indigne Bâtard,
je t'ai puiſſamment ſecouru. — Parle, ô mon fils,
objet de la tendreſſe de ton père, n'es-tu pas foible
& épuiſé ? Comment te trouves-tu ? Hé bien, mon en-
fant, veux-tu, il en eſt tems encore, quitter enfin
ce champ de bataille, & te ſauver ? Maintenant te
voilà élevé au rang des Chevaliers. Fuis, pour ven-
ger mon trépas, quand je ne ſerai plus : un guerrier
de plus ou de moins ne m'eſt pas d'une grande im-
portance. Oh ! c'eſt trop de folie, d'expoſer tous notre
vie au haſard dans une ſeule & frêle barque. Moi,
ſi je ne meurs pas aujourd'hui ſous les coups des
Français, je mourrai demain de mon grand âge & de
vieilleſſe ; les ennemis ne gagnent rien par ma mort ;
& en reſtant ici, je n'abrège guères ma vie que
d'un jour. Mais toi, ta mort tue ta mère, & l'hon-
neur & le nom de notre famille ; avec toi périſſent
ma vengeance, ta jeuneſſe & la gloire de l'Angle-
terre. Si tu t'obſtines à reſter, nous expoſons tous ces
biens & d'autres encore : & ta fuite, ſi tu veux,
va les ſauver tous.

LE FILS.

L'épée d'Orléans ne m'a fait aucun mal ; mais les paroles de mon père font ſaigner mon cœur. O quel ſeroit le fruit que je recueillerois par tant d'infamie? Celui de conſerver une miſérable vie, pour immoler une renommée brillante? Avant qu'on voie le jeune Talbot fuir & abandonner ſon vénérable père, que le cheval qui me porte, ſuccombe & meure, & me laiſſe dans les mains des vils payſans de France, en butte à leurs mépris, objet d'opprobre & de diſgraces. Oui, j'en jure par tous les lauriers que vous avez acquis, ſi je fuyois, je ne ſerois certainement pas le fils de Talbot : ne me parlez donc plus de fuir ; vous perdez vos paroles : ſi je ſuis le fils de Talbot, je dois périr aux pieds de Talbot.

TALBOT.

Allons, ſuis donc ton malheureux père dans ſes deſtins ſans eſpoir (†). Ta vie m'eſt bien chère : ſi tu veux combattre, combats à côté de ton père, & après t'être illuſtré, mourons tous deux avec gloire.

(*Ils ſortent.*)

(†) Comme autrefois Icare ſuivit le ſien en Crète.

SCÈNE XIII.

Une alarme : combats. Paroît TALBOT *père, bleſſé, que des Soldats français ſoutiennent & amenent priſonnier.*

TALBOT.

Où eſt ma ſeconde vie? Car c'eſt fait de la mienne. Oh! où eſt le jeune Talbot? Où eſt ce vaillant jeune homme? O mort glorieuſe, ternie par la captivité, la valeur du jeune Talbot efface à mes yeux ton horreur, & me fait t'accueillir en ſouriant. Lorſqu'il m'apperçut ſuccombant ſur mes genoux affoiblis, il protégeoit mon corps de ſon épée ſanglante; & comme un lion affamé, il fit en un moment cent exploits de rage & de fureur. Mais lorſque mon ange tutélaire ſe vit ſeul, couvrant ma chûte de ſa tendreſſe & de ſes armes, & ſans ennemis près de lui; les yeux étincelans, & emporté par la rage dont ſon cœur étoit plein, il s'eſt élancé ſoudain de mes côtés dans le plus épais des bataillons français, & dans cette mer de ſang mon fils a éteint ſa vie & ſon ame ſublime. C'eſt-là qu'a péri mon fils trop

téméraire, mon jeune héros, dans tout l'éclat de l'âge & de la valeur !

SCÈNE XIV.

Les mêmes.

On apporte ſon fils mort. Un des Serviteurs de TALBOT.

UN DES SERVITEURS DE TALBOT.

O Mon cher Maître ; voyez : c'eſt votre fils qu'ils portent !

TALBOT.

O mort, qui te fais un jouet de nous inſulter & de nous vexer ici, apprends que, bientôt affranchis de ta tyrannie, les deux Talbot unis par les liens de l'immortalité, voleront enſemble au travers des cieux légers, & en dépit de toi, échapperont au néant de l'oubli. — (*A ſon fils.*) O toi, dont les bleſſures preſſées annoncent ton affreux trépas (§), parle encore à ton père avant de rendre ton dernier ſoupir. — Approchez, approchez-le, que ſon père

(§) Vont ſi bien à la forme de ta mort hideuſe.

le ſerre encore une fois dans ſes bras. Non je ne puis ſoutenir plus long-tems tant de calamités : mes chers ſoldats, adieu : j'ai ce que mon cœur vouloit avoir : & mes bras affoiblis par les ans feront le tombeau de mon jeune Talbot !

(*Le père expire tenant ſon fils embraſſé.*)

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène eſt toujours devant Bordeaux; & repréſente le champ de bataille qui eſt reſté aux Français.

LE DAUPHIN, ALENÇON, LE DUC DE BOURGOGNE, LE BATARD, & LA PUCELLE.

LE DAUPHIN.

Si York & Somerſet avoient envoyé du renfort ici, nous aurions eu une journée bien chaude.

LE BATARD.

Avec quelle furie le jeune Talbot, digne émule de ſon père, abreuvoit de ſang français ſon épée novice!

JEANNE D'ARC.

Je l'ai attaqué une fois, en lui disant : « toi, » jeune homme, tombe vaincu sous les coups d'une » jeune pucelle » : mais d'un œil fier & superbe, d'un air plein d'orgueil & de majesté, il m'a répondu : « le jeune Talbot n'est pas né pour se déshonorer à » vaincre une femme » ; & à ces mots il s'élance dans le sein des bataillons français, & me quitte avec mépris comme un adversaire indigne de lui.

LE DUC DE BOURGOGNE

avançant quelques pas dans la plaine.

Certes il auroit fait un brave Chevalier : voyez, le reconnoissez-vous? Le voici enseveli dans les bras de son père, sanguinaire auteur de ses exploits meurtriers.

LE BATARD.

Taillons en pièces, hachons les cadavres de ces deux ennemis, la gloire de l'Angleterre, & la terreur de la France.

LE DAUPHIN.

Oh non! épargnons-les : & n'outrageons pas morts deux héros, que nous avons fuis vivans.

SCÈNE II.

Les mêmes.

Arrive Sir WILLIAM LUCY *précédé d'un Héraut.*

LUCY.

HÉRAUT, conduis-moi à la tente du Dauphin, à qui l'avantage de cette journée eſt reſté.

LE DAUPHIN.

Quelle ſoumiſſion eſt l'objet de ton meſſage?

LUCY.

Soumiſſion, Dauphin? Ce mot eſt purement Français: nous autres Anglais, nous ignorons ce qu'il ſignifie. — Je viens ſavoir quels priſonniers vous avez faits, & reconnoître nos morts.

LE DAUPHIN.

Tu redemandes des priſonniers? Sais-tu que nos priſons, c'eſt l'Enfer? — Qui cherches-tu?

LUCY.

L'Hercule du champ de bataille. Où eſt le vail-

lant Lord Talbot, Comte de Shrewsbury, créé, pour récompenſe de ſes rares ſuccès dans la guerre, grand Comte de Washford, de Waterford & de Valence, le Lord Talbot de Goodrig & d'Urchinfield. Où ſont le Lord Strange de Blachmore, le Lord Vernon d'Alton, le Lord Cromwell d'Wingfield, le Lord Furnival de Sheffeld, le Lord Faulcombridge, illuſtré par quatre victoires, Chevalier de l'Ordre de ſaint George, de ſaint Michel & de la Toiſon d'Or, grand Maréchal de notre Roi Henri V, dans toutes ſes guerres de France.

JEANNE D'ARC.

Voilà un ſtyle bien impertinent & bien ampoulé. Le Grand Sultan, qui domine ſur cinquante-deux Royaumes, ne s'exprime pas dans un langage auſſi faſtueux (§). — Vois, celui que tu pares de tous ces titres, eſt ici giſſant à nos pieds, cadavre impur & la proie des plus vils inſectes!

LUCY.

Il eſt donc tué ce redoutable Talbot, le fléau des

(†) Alluſion à la Lettre du Sultan Soliman le Magnifique, à l'Empereur Ferdinand en 1562, où étoient dénombrés tous les titres du Grand Seigneur. *Gray.*

Français, l'Ange exterminateur de votre nation (†). Héque ne puis-je rappeller ces illuſtres morts à la vie ! L'effroi rempliroit bientôt toute la France. Oui, l'image de Talbot, ſon Ombre ſeule ſuffiroit pour épouvanter le plus fier d'entre vous (§). — Cédez-moi leurs corps, que je les emporte de ce lieu, & que je leur donne l'honorable ſépulture qui convient à leur mérite.

JEANNE D'ARC.

Au ton impérieux dont il parle, je ſuis tentée de prendre ce fanfaron pour le fantôme de Talbot. Au nom de Dieu, abandonnons-lui ces cadavres : qu'il les emporte d'ici ; ils ne ſerviroient qu'à infecter l'air de notre Patrie.

LE DAUPHIN *à Lucy.*

Tu peux enlever ces corps.

(†) Oh ! que les deux globes de mes yeux puſſent ſe changer en balles, & que je puſſe vous les lancer au viſage !

(§) Édouard Longuemain (Édouard I) ordonna à ſon fils, par ſon teſtament, de faire bouillir ſon corps juſqu'à ce que la chair fût ſéparée des os, & de faire porter ſes os dans les guerres d'Écoſſe, étant ſûr, d'après une prophétie, que les Anglais ſeroient toujours victorieux, tant que ces os ſeroient portés dans le champ de bataille. *Echard.*

LUCY.

Oui, je vais les enlever de ce champ funeſte: mais ſonge bien, Dauphin, que de leurs cendres renaîtra un héros, qui fera trembler la France.

LE DAUPHIN.

Délivre-nous de leur vue, & fais après ce que tu voudras. — Marchons vers Paris ſans délai, & ſuivons le cours de nos conquêtes: tout va fléchir devant nous, à préſent que Talbot n'eſt plus.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE III.

La Scène change & paſſe en Angleterre.

LE ROI HENRI, GLOCESTRE, & EXETER.

LE ROI.

Avez-vous lu les lettres du Pape, de l'Empereur & du Comte d'Armagnac?

GLOCESTRE.

Oui, mon Prince, & voici ce qu'elles contiennent: ils demandent en grace à votre Majeſté, que le nœud ſacré de la paix réuniſſe la France & l'Angleterre.

LE ROI.

Et que penſez-vous de cette demande?

GLOCESTRE.

Je l'approuve, mon Prince, comme le moyen d'arrêter l'effuſion du ſang chrétien, & de rétablir la tranquillité dans les deux Royaumes.

LE ROI.

Allons, j'y conſens, mon oncle: car j'ai toujours

penſé, que c'étoit offenſer le Ciel & la Nature, que d'entretenir ces barbares & ſanglantes querelles entre des nations qui profeſſent la même foi.

GLOCESTRE.

Et même, pour accélérer & affermir encore plus le nœud de cette alliance, le Comte d'Armagnac, proche parent de Charles, Seigneur puiſſant & d'une grande autorité en France, propoſe à votre Majeſté ſa fille en mariage, avec une riche dot.

LE ROI.

En mariage? Mes années ſont trop tendres encore: l'étude & les livres vont mieux à monâge, que l'amour, & la ſociété d'une épouſe. Cependant qu'on faſſe entrer les Ambaſſadeurs, & rendez-leur vous-même la réponſe que vous jugerez convenable; quels que ſoient votre avis & votre choix, votre Roi ſera ſatisfait, dès qu'il tendront à la gloire de Dieu & au bien de mes Etats.

SCENE

SCÈNE IV.

Les mêmes.

Paroiſſent WINCHESTER, *revêtu du chapeau de Cardinal, & les trois Ambaſſadeurs.*

EXETER *à part, en voyant Wincheſter.*

VOILA donc le Lord Wincheſter élévé à la dignité de Cardinal (†)! Ah je commence à voir que ce qu'a prédit un jour Henri V, pourra bien s'accomplir : » *Si jamais*, diſoit-il, *Wincheſter par-* » *vient à être Cardinal, il fera du chapeau de Rome* » *le rival de la couronne d'Angleterre.* »

LE ROI *aux Ambaſſadeurs.*

Ambaſſadeurs, vos différentes demandes ont été examinées & diſcutées. La raiſon & la bienfaiſance

(†) Il eſt étonnant que le Duc d'Exeter ignorât la nouvelle dignité de Wincheſter, qui, dès le premier Acte, eſt reconnu pour Cardinal par Gloceſtre. C'eſt ſans doute un oubli du Poëte. *Steevens.*

ont inſpiré vos propoſitions : nous ſommes décidément réſolus à dreſſer les articles d'une paix ſincère ; & ils ſeront inceſſamment préſentés à la France par le miniſtère du Lord Wincheſter, qui va être chargé de nos pouvoirs.

GLOCESTRE

à l'Ambaſſadeur du Comte d'Armagnac.

Et quant à l'offre particulière du Comte votre maître, j'en ai inſtruit ſa Majeſté en détail : & le Roi, ſatisfait des qualités & des vertus de la Princeſſe, informé de ſa beauté, & content de ſa dot, ſe décide à faire de cette Princeſſe la Reine de l'Angleterre.

LE ROI.

Pour preuve de mes intentions & de mon aveu, portez-lui ce joyau, comme gage de mon affection. (*Il lui remet un bijou.*) Et vous, Lord Protecteur, veillez à ce qu'ils ſoient eſcortés & conduits en ſûreté juſqu'à Douvres ; & après qu'ils ſeront embarqués, remettez-les à la fortune de la mer.

(*Le Roi ſort avec ſa ſuite.*)

SCÈNE V.

WINCHESTER, & LE LÉGAT *demeurent.*

WINCHESTER.

ATTENDEZ un moment, Seigneur Légat : vous recevrez d'abord la ſomme que j'ai promiſe à ſa Sainteté, en échange de ces ornemens vénérables dont elle m'a revêtu.

LE LÉGAT.

J'attendrai votre loiſir, Mylord.

WINCHESTER.

Maintenant, Wincheſter ne ſe ſoumettra pas, je penſe ; & ne le cédera pas au plus fier des Pairs. — Omfroi de Gloceſtre, tu reconnoîtras que l'Evêque n'eſt pas ton inférieur, malgré ta naiſſance & ton autorité : je te ferai plier & fléchir le genou, ou j'abîmerai ce Royaume à force de révoltes.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

La Scène eſt en France.

LE DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, ALENÇON, LE BATARD, RENÉ & LA PUCELLE.

LE DAUPHIN.

Ces nouvelles, mes Ducs, ſont bien propres à ranimer nos eſpérances & notre courage. On dit, que les fiers Pariſiens ſe révoltent & reviennent au parti des François.

ALENCON.

Marchons donc vers Paris, Charles de France, & ne tenons pas ici notre armée dans l'inaction & la molleſſe.

JEANNE D'ARC.

Que la paix ſoit avec eux, s'il reviennent à nous! Autrement, que la deſtruction renverſe les Palais de de cette ville ſuperbe!

SCENE VII.

Les mêmes.

Arrive un ESPION *d'armée.*

L'ESPION.

Succès à notre vaillant général, & proſpérité à ſes Partiſans !

LE DAUPHIN.

Quelles nouvelles nous rapportez-vous ? Parlez.

L'ESPION.

L'armée angloiſe, qui étoit diviſée en deux corps, eſt maintenant réunie en un ſeul, & ſe propoſe de vous livrer bataille à l'inſtant.

LE DAUPHIN.

Cet avis eſt un peu ſoudain ; mais nous allons nous mettre en état de les recevoir.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je me flatte, que l'Ombre de Talbot n'eſt pas au

milieu d'eux : à préſent que Talbot n'eſt plus, Seigneur, vous ne devez plus vous allarmer.

JEANNE D'ARC.

De toutes les paſſions, la plus maudite eſt la peur. Commandez à la victoire, Charles, & la victoire eſt à vous. Que Henri écume de rage ; & que l'Univers murmure, en voyant nos triomphes.

(*Ils ſortent.*)

SCENE VIII.

Une alarme. Attaques : LA PUCELLE *paroît.*

JEANNE D'ARC.

Le Régent triomphe, & les François fuyent ! — Venez à notre ſecours, magiques ſymboles (†) ;

(†) Le mot Anglois eſt *Periapts*, eſpèce d'amulets, qu'on portoit autour du col, comme des préſervatifs contre la maladie ou les dangers. Le premier chapitre de l'Évangile Saint Jean en étoit un, qui étoit réputé le plus efficace. Un Car-

charmes myſtérieux ; & vous, élite d'Eſprits qui m'inſtruiſez de l'avenir, & me faites prévoir les événemens. (*On entend un coup de tonnerre.*) Vous, génies légers, agens dévoués au ſouverain Monarque du Nord (†), paroiſſez, & ſecondez-moi dans cette entrepriſe. (*Les Eſprits infernaux paroiſſent.*) A cette prompte apparition, je reconnois votre obéiſſance ordinaire à ma voix. O vous, Eſprits familiers, qui ſortez du redoutable empire des régions ſouterraines, aſſiſtez-moi aujourd'hui, & faites que la France ait la victoire ! (*Le Eſprits ſe promenent dans un morne ſilence.*) Ah ! ne m'alarmez pas plus long-tems par ce morne ſilence. — Faut-il vous nourrir de mon propre ſang ? Je vais me couper un membre & vous

dinal voyant un Prêtre porter un gourdin ſous ſa ſoutane, le réprimanda fort : le Prêtre, pour s'excuſer, répondit, que c'étoit pour ſe défendre contre les chiens de la ville. « Et à » quoi ſert donc, je vous prie, repliqua le Cardinal, l'Évan» gile de Saint Jean ? Hélas, Monſeigneur, dit le Prêtre, ces » dogues n'entendent pas le latin ». *Malone.*

(†) Le Nord a toujours été regardé comme le lieu de la réſidence des malins Eſprits. Milton aſſemble les Anges rebelles dans le Nord. *Johnſon.* Lucifer, dans le ſeizième Chapitre d'Iſaïe, ſe vante qu'il s'aſſeoira ſur la montagne de l'aſſemblée, ſur les côtes du Nord. *Steevens.*

le donner pour gage d'un plus riche ſalaire ; conſentez à m'aſſiſter. (*Les Eſprits penchent leurs têtes.*) N'eſt-il plus d'eſpoir de ſecours ? Hé bien, ſi vous daignez m'accorder ma prière, mon corps ſera le prix dont je paierai votre bienfait. (*Les Eſprits ſecouent la tête.*) Quoi ? Le ſacrifice de mon corps & de mon ſang ne peuvent vous toucher, & obtenir votre aſſiſtance ? Prenez donc mon ame. Oui, mon corps, mon ſang, mon ame, tout, plutôt que de laiſſer la France ſuccomber ſous l'Angleterre. (*Les Eſprits s'évanouiſſent.*) Hélas ! ils m'abandonnent ! — Ah ! je le vois trop ; l'heure eſt venue ; où la France doit abaiſſer ſa tête humiliée, & s'abandonner à la merci de ſa rivale. Mes anciens enchanteurs ſont impuiſſans, & l'Enfer eſt trop fort aujourd'hui, pour céder à une foible mortelle. C'en eſt fait ; ô France ; ta gloire éclipſée va s'éteindre & s'évanouir (†). (*Elle ſort.*)

(†) Voici ce que dit de la Pucelle *Wierus de preſtigiis Dæmonum*, pag. 924.

Pucel., *dux magnus & fortis, apparet in ſpecie Angelicâ, ſed obſcurâ valde : loquitur de occultis ; docet geometriam & omnes artes liberales : ſonitus facit ingentes & ſonare aquas ubi non ſunt, eaſdem & calefacit & harum balnea recuperandæ ſanctitati ſervientia certis temporibus, diſtemperat, juſſu exorciſtæ ; fuit de ordine poteſtatum, habetque in ſuâ poteſtate legiones quadraginta octo.*

SCÈNE IX.

Combats. LA PUCELLE & YORK *ſont aux priſes corps à corps.* LA PUCELLE *eſt priſonnière Les François fuient.*

YORK.

DAMOISELLE de France, je crois que je vous tiens de façon à ne plus m'échapper. — Déchaîne à préſent tes Eſprits infernaux, par tes ſortilèges; eſſaye, s'ils peuvent te remettre en liberté: tu es une conquête brillante & qui doit tenter le Prince des Démons. — Voyez, comme cette ſorcière hideuſe fronce ſes ſourcils courroucés; on diroit, que comme une autre Circé, elle cherche à me métamorphoſer.

JEANNE D'ARC.

Tu ne peux recevoir une forme plus odieuſe, que la tienne.

YORK.

Oh! ſans doute, le Dauphin Charles eſt un galant bien tourné: il n'y a que ſa figure qui puiſſe plaire à ton œil difficile.

JEANNE D'ARC.

Que la peſte & les fléaux ſaiſiſſent Charles & toi ; & puiſſiez-vous tous deux être ſurpris endormis dans votre lit, & aſſaillis dans les ténèbres par des mains homicides !

YORK.

Enchantereſſe maudite & fatale, contiens ta langue.

JEANNE D'ARC.

Je t'en conjure, laiſſe-moi la liberté d'exhaler un moment mes imprécations.

YORK.

Tu maudiras à ton gré, monſtre impie, quand tu ſeras attachée à l'infâme pôteau.

(*Ils ſortent en emmenant Jeanne d'Arc.*)

SCENE X.

Une alarme. SUFFOLK *paroît tenant* MARGUERITE *par la main.*

SUFFOLK.

Soyez qui vous voudrez; vous êtes ma priſonniere. (*Il la contemple & reſte tranſporté de ſa beauté.*) O la plus belle de toutes les belles, ne prends point d'alarmes, ne ſonge point à fuir : je ne te toucherai que d'une main reſpectueuſe : je baiſe tes doigts de roſe en ſigne d'une paix éternelle, & laiſſe retomber doucement ta main ſur ton tendre ſein. Qui es-tu? Daigne te nommer, afin que je te rende l'hommage qui t'eſt dû.

MARGUERITE.

Marguerite eſt mon nom : je ſuis fille d'un Roi; le Roi de Naples eſt mon père; apprends-le, qui que tu ſois toi-même.

SUFFOLK.

Je ſuis Comte, & je m'appelle Suffolk. Merveille

de la Nature, ne t'offenſe point du ſort qui ta fait ma captive : j'ai pour toi la tendreſſe protectrice que le cygne partage à ſes petits, empriſonnés ſous l'abri de ſes aîles paternelles. Mais ſi ce droit autoriſé par l'uſage de la guerre te choque ; va, ſois libre, comme l'amie de Suffolk. (*Marguerite va pour s'éloigner : Suffolk l'arrêtant.*) Ah ! reſte. — Je ne me ſens pas le pouvoir de la laiſſer me quitter : ma main voudroit la laiſſer libre, mais mon cœur s'y oppoſe. Telle que l'image brillante du ſoleil réfléchie dans l'onde d'un clair ruiſſeau ; telle & plus douce encore paroît à mes yeux cette beauté raviſſante (†). — Je voudrois lui faire ma cour, mais je n'oſe lui parler. Si je lui traçois mes ſentimens par écrit, ma main ſeroit moins timide que ma voix..... Non, Suffolk, aye plus de confiance en toi. N'as-tu pas une langue ? N'eſt-elle pas ta captive ? Veux-tu te laiſſer ſubjuguer par la vue d'une femme ? — Oh ! la majeſté de la beauté eſt ſi ſouveraine, qu'elle enchaîne ma langue, & confond tous mes ſens devant elle.

(†) Le but de cette comparaiſon, qui paroît établie entre deux choſes qui ont aſſez peu de rapport, eſt d'exprimer la douceur & la délicateſſe des traits de Marguerite, dont la beauté charmoit, ſans éblouir, & brilloit d'un doux éclat.

MARGUERITE.

Réponds-moi, Comte de Suffolk, ſi tel eſt ton nom; quelle rançon faudra-t-il que je paie, pour obtenir ma liberté? Car je vois, que je ſuis ta priſonnière.

SUFFOLK *à part & à demi-voix.*

O comment peux-tu être ſûr, qu'elle refuſera ta prière & dédaignera tes vœux, avant que tu aies ſondé ſon cœur, & mis ſa tendreſſe à l'épreuve?

MARGUERITE.

Pourquoi reſtes-tu dans le ſilence? Parle, quelle rançon dois-je payer?

SUFFOLK *ſans l'écouter & roulant dans ſa penſée des projets d'amour.*

Elle eſt belle, & dès-lors elle eſt faite pour être adorée: elle eſt femme, & dès-lors elle eſt faite pour être conquiſe.

MARGUERITE.

Veux-tu accepter une rançon, ou non?

SUFFOLK *toujours livré à ſes idées.*

Inſenſé, ſouviens-toi que tu as une épouſe : comment donc peux-tu ſonger à faire de Marguerite ton amante ?

MARGUERITE.

Il vaut mieux que je le quitte : car il ne veut point m'entendre.

SUFFOLK.

C'eſt-là ce qui renverſe tous mes projets : il n'y faut plus ſonger.

MARGUERITE.

Il parle au haſard : ſûrement cet homme extravague.

SUFFOLK.

Mais on pourroit obtenir une diſpenſe.

MARGUERITE.

Et cependant je voudrois bien obtenir votre réponſe.

SUFFOLK *toujours à part & ſans l'écouter.*

Je veux gagner le cœur de cette belle Marguerite..... Pour qui ? — Quoi ? pour mon Roi (*).

Enfin ce moyen ſatisferoit mon déſir ; & la paix ſeroit cimentée entre les deux Royaumes. Mais dans ce parti il reſte encore un obſtacle : car quoique ſon père ſoit Roi de Naples, Duc d'Anjou & du Maine, cependant il eſt pauvre, & notre Nobleſſe angloiſe dédaigneroit cette alliance.

MARGUERITE.

Daignez donc m'entendre, Capitaine : n'avez-vous donc pas le loiſir de m'entendre ?

SUFFOLK.

Il faut que cela ſoit, en dépit de tous leurs dédains. Henri eſt jeune, il cédera facilement. — (*En ſe rapprochant d'elle.*) Madame, j'ai un ſecret à vous réveler.

MARGUERITE *s'étant un peu éloignée & rêvant à ſon tour & à part.*

Quoique je ſois ſa captive, il me paroît un Chevalier ; & je ne dois craindre aucune inſulte.

SUFFOLK.

Princeſſe, daignez me prêter un moment d'attention.

MARGUERITE *à part.*

Peut-être ſerai-je délivrée par les François, & alors je ne n'ai pas beſoin de mandier ſes égards.

SUFFOLK.

Chère Princeſſe, donnez-moi votre attention ſur un objet important.

MARGUERITE.

Après tout; d'autres femmes ont été captives avant moi. (**).

SUFFOLK.

Répondez, belle Princeſſe ; ne regarderiez-vous pas votre eſclavage comme un heureux événement, s'il vous faiſoit Reine ?

MARGUERITE.

Une Reine dans l'eſclavage eſt plus avilie, qu'un eſclave dans les derniers degrés de la ſervitude : il faut que les Princes ſoient libres.

SUFFOLK.

Et vous le ſerez; ſi le Roi d'Angleterre vous paroît l'être.

MARGUERITE.

Quoi : quel rapport y a-t-il entre ſa liberté & moi ?

SUFFOLK,

SUFFOLK.

J'entreprendrai de vous faire la Reine de Henri, de placer dans votre main un ſceptre d'or, & une riche couronne ſur votre tête, ſi vous voulez condeſcendre à être ma.....

MARGUERITE.

Quoi ?

SUFFOLK *corrigeant ſa première idée.*

Son amante.

MARGUERITE.

Je ſuis indigne d'être l'épouſe de Henri.

SUFFOLK.

Non, Madame, c'eſt moi qui ſuis indigne, & me ſens incapable de faire ma cour à une beauté ſi céleſte, pour la conduire dans les bras de Henri; ſans avoir moi-même aucune part dans ce choix. Hé bien, Madame, que répondez-vous, êtes-vous ſatisfaite ?

MARGUERITE.

Oui, je le ſuis, ſi mon père y conſent.

SUFFOLK.

Allons, aſſemblons nos Officiers & déployons nos enſeignes; & allons près des murs du Château de votre père, lui demander une entrevue.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XI.

Un Trompette ſonne un pourparler, SUFFOLK. RENÉ *paroît ſur les murs.*

SUFFOLK.

Vois, René : vois ta fille priſonnière.

RENÉ.

De qui?

SUFFOLK.

La mienne.

RENÉ.

Hé bien, Suffolk, quel remède? Je ſuis un guerrier, & ne connois point les larmes : je ne ſais point me déchaîner contre l'inconſtance de la fortune.

SUFFOLK.

Il eſt un remède, Seigneur; & certain. Conſentez, & ce conſentement fera votre gloire, que votre fille ſoit mariée à mon Roi : c'eſt avec peine que je ſuis parvenu à l'y déterminer : & cette captivité ſi douce a reconquis à ta fille la liberté & un trône.

RENÉ.

Suffolk penſe-t-il comme il parle ?

SUFFOLK.

La belle Marguerite ſait que Suffolk ne ſait ni flatter, ni diſſimuler, ni tromper.

RENÉ.

Sur ta parole de Comte je vais deſcendre de ces murs, & répondre à tes offres gracieuſes.

SUFFOLK.

Et moi, je vais t'attendre ici.

SCÈNE XII.

Les Trompettes ſonnent. RENÉ *reparoît aux portes de la Ville, & introduit* SUFFOLK.

RENÉ.

BRAVE Comte, ſois le bien-venu dans notre territoire ; commande en maître dans l'Anjou, & tu ſeras obéi.

SUFFOLK.

Je te rends grace, René, père heureux dans une ſi belle enfant, faite pour devenir la compagne d'un Roi : quelle réponſe fais-tu à ma demande ?

RENÉ.

Puiſque tu daignes flatter le foible mérite de ma fille, au point de la croire digne de partager la couche royale d'un ſi grand Monarque, ma fille ſera l'épouſe de Henri, s'il veut bien l'accepter ; mais à une condition ; c'eſt que je jouirai tranquillement de mes Duchés du Maine & de l'Anjou, exemt des troubles & de tous les maux de la guerre.

SUFFOLK.

Ton conſentement eſt ſa rançon ; je lui rends ſa liberté ; & je me charge d'obtenir pour toi la jouiſſance paiſible de tes deux Comtés.

RENÉ.

Et moi, au nom de l'auguſte Henri, comme le Repréſentant & l'Envoyé de ce puiſſant Roi, je te donne ſa main pour gage de ſa foi.

SUFFOLK.

René de France, je te rends graces au nom du Roi ; car c'eſt ici un pacte convenu pour les intérêts du Roi. (*A part.*) Et cependant il me ſemble que je ſerois avec plaiſir dans cet accord l'agent des miens, & mon propre mandataire. — Je vais partir pour l'Angleterre avec cette nouvelle, & hâter la célébration de ce mariage. Adieu, René : ſonge à dépoſer ce diamant dans le plus riche de tes Palais, avec la ſûreté & la décence convenables.

RENÉ.

Je t'embraſſe, comme j'embraſſerois le pieux Roi Henri, s'il étoit ici préſent.

MARGUERITE *à Suffolk.*

Adieu, Mylord. Suffolk peut compter toute ſa vie ſur les vœux, les prières & les éloges de Marguerite. (*Elle va pour ſe retirer.*)

SUFFOLK.

Adieu, raviſſante Princeſſe. — Hé quoi! Marguerite, ne me chargerez-vous d'aucun compliment pour mon Roi?

MARGUERITE.

Dites-lui de ma part tout ce que peut lui dire une jeune perſonne, ſon humble & dévouée ſervante.

SUFFOLK.

Les grâces & la modeſtie ont dicté cette réponſe. Mais, Madame, il faut que je vous importune encore : quoi ; nul gage d'amour pour ſa Majeſté ?

MARGUERITE.

Excuſez-moi, mon cher Lord : j'envoie & j'offre à ſa Majeſté un cœur pur & ſans tache, que n'a jamais profané l'amour.

SUFFOLK *en l'embraſſant.*

Et ce baiſer auſſi.....

MARGUERITE.

Gardez-le pour vous. — Je n'aurois pas la préſomption d'envoyer à un Roi des gages ſi téméraires.

SUFFOLK *à part & s'éloignant.*

O ſi tu étois pour moi..... Mais, arrête, Suffolk, tu pourrois bien ne pas t'engager avec ſûreté dans ce labyrinthe dangereux : là ſont cachés des monſtres dévorans & d'horribles trahiſons. — Songe plutôt à éveiller l'amour de Henri par l'éloge pompeux de cette Princeſſe : grave dans ta mémoire ſes vertus extraordinaires, la richeſſe de ſes grâces naturelles ſi au-deſſus de l'art : retrace-toi ſouvent ſon image en traverſant les mers, afin qu'arrivé aux pieds de Henri, tu puiſſe troubler ſa raiſon & l'enivrer d'admiration & d'amour. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XIII.

YORK, WARWICK, UN BERGER, LA PUCELLE.

YORK.

AMENEZ cette ſorcière, qui eſt condamnée au feu.

LE BERGER.

Ah! ma fille, ce coup donne la mort au cœur de ton père. Etoit-ce donc ma deſtinée, de te chercher de contrée en contrée, pour te retrouver ici dans cet état; & venir être témoin de ta mort cruelle & prématurée? Ah! Jeanne, ma tendre fille, je veux mourir avec toi.

JEANNE D'ARC.

Malheureux vieillard, ignoble & vil inconnu, je ſuis ſortie d'un plus noble ſang que le tien : tu n'es point mon père, ni mon ami; je ne te connois point.

LE BERGER.

Ah malheureuſe!..... Mes Lords, daignez m'en

croire ; elle ne dit pas la vérité. C'eſt moi qui ſuis ſon père : tout le village le dépoſera ; & ſa mère qui vit encore, peut atteſter qu'elle fut le premier fruit de mes jeunes années.

WARWICK.

Ingrate, veux-tu donc renier tes parens?

YORK.

On peut juger par ce trait, quel genre de vie elle a menée, dans le crime & la baſſeſſe ; ſa mort répond à ſa vie.

LE BERGER.

Rougis, Jeanne, de vouloir ainſi démentir ton père. Dieu, ſait que tu es formée de ma chair, & que pour toi j'ai verſé bien des larmes : ne me méconnois pas, chere fille, je t'en conjure.

JEANNE D'ARC.

Vil payſan, loin de moi, te dis-je. (*Aux Anglais.*) Vous avez ſuborné ce miſérable pour flétrir la *nobleſſe* de mon origine.

LE BERGER.

Je m'en ſouviens encore, j'ai donné un *noble* (†) au Prêtre, le matin que j'épouſai ſa mère. — Mets-toi à genoux, ma fille, & reçois ma bénédiction. Quoi, tu ne veux pas te proſternet devant ton père? Hé bien, maudit ſoit l'inſtant de ta naiſſance! Je voudrois que le lait que tu ſuçois ſur le ſein de ta mère, fût devenu un poiſon pour toi; ou je voudrois que dans le tems où tu gardois mes moutons dans les champs, quelque loup affamé t'eût dévorée: tu renies ton père, infâme proſtituée? O monſtre dénaturé! Le gibet eût été un ſupplice trop doux pour elle. (*Il ſort.*

(†) Pièce d'argent: il y avoit ici un mauvais jeu de mots entre *nobleſſe* & noble: *elle a raiſon*, répond le père, *car j'ai donné un noble.*

SCENE XIV.

Les mêmes. (†).

YORK.

Qu'on l'emmene : elle a vécu trop long-tems, pour ſcandaliſer l'Univers de ſes vices impurs, & de ſon exemple contagieux.

JEANNE D'ARC.

Permettez qu'auparavant je vous faſſe connoître qui vous condamnez. Je ne ſuis point la fille d'un obſcur Berger : je ſuis iſſue de la race des Rois ;

(†) Dans ces deux Scènes, Shakeſpeare traîne dans la fange cette illuſtre Héroïne, & avilit ſon caractère, contre la vérité de l'Hiſtoire. — Il l'a peinte coupable & inépriſable, pour juſtifier ſes compatriotes du ſupplice injuſte qu'ils ont fait ſubir à cette célèbre Amazone, ſupplice qui les a deshonorés plus qu'elle. Pourquoi faut-il qu'à l'imitation des ennemis de ſa mémoire, le plus grand Poëte de notre ſiècle ait exercé auſſi ſes talens contre elle, & verſé le ridicule ſur un nom qui méritoit d'arriver pur & honoré, juſqu'à la poſtérité la plus reculée des Français ?

vierge chaſte & ſacrée, choiſie par le Ciel, inſpirée par ſa grace, & appellée à opérer ſur la terre des miracles ſurnaturels. Jamais je n'eus de commerce avec les Eſprits infernaux. Mais vous, hommes corrompus par la débauche, ſouillés du ſang innocent de mille infortunés, chargés d'iniquités & de vices, parce que vous êtes privés de la grace dont d'autres ont reçu les dons, vous jugez impoſſible d'opérer des merveilles, que par le ſecours des Démons. Non, cette Jeanne d'Arc, qu'outrage & méconnoît votre ignorance, nâquit & vécut vierge depuis ſa tendre enfance : elle vécut chaſte & ſans reproche dans toutes ſes penſées, & ſon ſang pur, que vos mains barbares verſent ſi injuſtement, criera vengeance contre vous aux portes du Ciel.

YORK.

Oui, oui : allons, qu'on l'entraîne au ſupplice.

WARWICK *aux Exécuteurs.*

Ecoutez mon idée : comme elle eſt fille, allumez un grand bûcher : placez des barrils inflammables auprès du fatal poteau, afin d'abréger ſes tourmens.

JEANNE D'ARC.

Rien ne touchera-t-il vos cœurs impitoyables? —

Allons, infortunée Jeanne, puiſqu'il le faut, dévoile donc ta foibleſſe, qui t'aſſure le privilège de la Loi. Je ſuis enceinte, homicides ſanguinaires : ſi vous m'entraînez à une mort violente, n'aſſaſſinez pas du moins le fruit qui vit dans mon ſein.

YORK.

Que le Ciel ne permette pas..... Une ſainte Pucelle enceinte?

WARWICK.

C'eſt-là le plus grand miracle que tu aies jamais fait. Voilà donc où aboutit cette rare & ſcrupuleuſe vertu dont tu te vantois?

YORK.

Sûrement le Dauphin & elle auront eu commerce enſemble. J'avois prévu que ce ſeroit-là ſon dernier réfuge.

WARWICK.

Allons, pars : nous ne voulons point ſauver la vie à des bâtards, ſur-tout à ceux dont Charles eſt le père.

JEANNE D'ARC.

Vous vous trompez; mon enfant n'eſt point de lui : c'eſt Alençon qui a eu mes faveurs.

YORK.

Alençon, ce fourbe inſigne (†)? Elle mourra, eût-elle mille vies à perdre.

JEANNE D'ARC.

Oh permettez! Je vous ai trompés encore: ce n'eſt ni Charles ni ce Duc que je viens de nommer; c'eſt René de Naples qui a triomphé de ma vertu.

WARWICK.

Un homme marié! Ce crime eſt intolérable.

YORK.

Bon; nous avons ici une fille galante: je crois qu'elle ne ſait pas trop lequel accuſer: tant elle a eu d'amans!

WARWICK.

C'eſt une marque, qu'elle a été facile & libérale.

YORK.

Et cependant elle jure, qu'elle eſt vierge. Vile proſtituée, tes paroles te condamnent, toi & ton in-

(†) Dans l'original, on lit, *cet inſigne Machiavel.* Machiavel n'exiſtoit pas encore; ce qui a fait rayer ce vers de l'édition par pluſieurs Éditeurs, comme étant l'ouvrage de quelque Comédien. *Johnſon.*

digne fruit. Ceſſe tes inſtances ; elles ſont inutiles.

JEANNE D'ARC.

Hé bien, emmenez-moi de ces lieux, vous, à qui je lègue mes malédictions. Puiſſe le brillant Soleil ne jamais laiſſer tomber ſes rayons ſur le pays que vous avez habité : que la nuit & les funeſtes ombres de la mort vous environnent, juſqu'à ce que le malheur & le déſeſpoir vous inſpirent l'idée de vous égorger ou de vous étrangler vous mêmes (†) !

(*Les Gardes l'emmènent.*)

YORK.

Va t'évanouir en cendres, objet odieux, exécrable agent de l'Enfer.

(†) Peut-être dans cette imprécation, Shakeſpeare avoit-il en vue les fréquens ſuicides commis en Angleterre, & qu'on attribue ordinairement à la peſanteur de l'air. *Johnſon.*

SCENE XV.

Les mêmes.

LE CARDINAL DE WINCHESTER.

WINCHESTER.

Lord Régent, je ſalue votre Grace; & vous remets des lettres du Roi. Apprenez, mes Lords, que les Puiſſances de la Chrétienté, émues de pitié à la vue de ces ſanglantes querelles, ont ſollicité avec les plus vives inſtances une paix générale entre nous & l'ambitieuſe France. — Et voyez le Dauphin & ſa ſuite qui s'avancent, pour conférer avec nous ſur les articles.

YORK.

Eſt-ce-là tout le fruit de nos travaux & de notre expédition ? Après le meurtre de tant de Pairs illuſtres, de tant de braves Guerriers, Capitaines & Soldats, qui ont été immolés dans cette querelle, & qui ont donné leur vie pour leur patrie, finirons-nous par conclurre une paix honteuſe & ſtérile? N'avons-nous pas perdu par trahiſon, par fraude, la plupart des villes qu'avoient conquiſes nos illuſtres ancêtres ?

ancêtres? O Warwick, Warwick, je prévois avec douleur la perte prochaine de tout le Royaume de France.

WARWICK.

Calmez-vous, York: ſi nous ſignons une paix; ce ſera à des conditions ſi rigoureuſes & ſi ſévères, que les Français en retireront peu d'avantage.

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

LE DAUPHIN, ALENÇON, LE BATARD & RENÉ.

LE DAUPHIN.

Lords d'Angleterre, puiſqu'il eſt arrêté qu'il ſera proclamé une trêve en France, nous venons ſavoir de vous-mêmes, quelles doivent être les conditions du traité.

YORK.

Parlez, Wincheſter: car la bouillante colère me ſuffoque & étouffe ma voix, à la vue de nos mortels ennemis.

WINCHESTER.

Charles, & vous Princes de France : voici les clauſes ; qu'en reconnoiſſance de ce que le Roi Henri, ému de compaſſion & par pure clémence, conſent à ſoulager votre pays des calamités de la guerre, & à vous laiſſer jouir des avantages de la paix, vous vous reconnoîtrez les Vaſſaux fidèles de ſa Couronne. Et vous, Charles, à condition que vous ferez ſerment de lui payer tribut, & l'hommage de votre ſoumiſſion, vous ſerez établi en qualité de Vice-roi ſous ſes ordres, & vous n'en jouirez pas moins de la dignité royale.

ALENÇON.

Quoi, faudra-t-il que le Dauphin ne ſoit plus que l'ombre de lui-même? Qu'il orne ſon front d'une Couronne, & qu'en réalité & en autorité, il ne conſerve que le privilège d'un ſimple ſujet? Cette clauſe eſt abſurde & déraiſonnable.

LE DAUPHIN.

Il eſt notoire, que je ſuis déjà en poſſeſſion de plus de la moitié du territoire de la France, & que j'y ſuis reconnu pour légitime Souverain. Irai-je, pour gagner le reſte des Provinces encore inconquiſes, ra-

valer le privilège de ma royauté au point de n'avoir plus que le titre de Viceroi ? Non, non, Lord Ambaſſadeur; j'aime mieux garder ce que je poſsède; que de me voir, par trop d'avidité, dépouillé de l'eſpoir de devenir maître du tout.

YORK.

Préſomptueux Charles, as-tu donc, par de ſourdes intrigues, imploré l'interceſſion de l'Europe pour obtenir une paix, & aujourd'hui que les arbitres s'aſſemblent pour la conclure, tu oſes comparer aux conditions que nous t'offrons, ton état préſent, que tu n'as ni le droit ni le pouvoir de maintenir. Ou accepte de tenir comme un bienfait de mon Roi, le titre que tu uſurpes, & non comme un droit qui t'appartienne; ou de te voir fatigué d'une guerre éternelle.

RENÉ *bas au Dauphin.*

Seigneur, vous avez tort de vous obſtiner à chicaner les articles du traité : ſi vous laiſſez échapper cette occaſion, je gage dix contre un, que vous n'en retrouverez jamais une auſſi favorable.

ALENÇON *bas au Dauphin.*

Il faut convenir, qu'il eſt de votre prudence de

ſauver vos ſujets d'un ſi cruel carnage, & de toutes les horreurs barbares qui s'exercent tous les jours dans le cours de nos hoſtilités mutuelles. Ainſi acceptez cette trêve ; vous la romprez, quand votre intérêt l'exigera.

WARWICK.

Que répondez-vous, Charles ? Nos conditions tiennent-elles ?

LE DAUPHIN.

Elles tiendront : je demande ſeulement que vous ne conſerviez aucune prétention ſur nos villes de garniſon.

YORK.

Jurez donc l'hommage à ſa Majeſté, & par l'honneur d'un Chevalier, jurez de ne jamais déſobéir, de n'être jamais rébelle à la couronne d'Angleterre ; ni vous, ni votre Nobleſſe. — A préſent licenciez votre armée quand il vous plaira, ſuſpendez vos étendards, & que vos tambours ſe taiſent : car nous promettons ici d'entretenir une paix ſolemnelle & ſacrée.

SCÈNE XVII.

La Scène paſſe en Angleterre.

SUFFOLK *s'entretenant avec* HENRI, GLOCESTRE & EXETER.

LE ROI.

NOBLE Comte, le portrait raviſſant que vous m'avez fait de la belle Marguerite, m'a laiſſé dans l'étonnement. Ses vertus parées des graces de la beauté, éveillent dans mon cœur, auparavant tranquille, toutes les paſſions de l'amour. Tel qu'un ruiſſeau dans la tempête, que la fureur des vents ſoulève & pouſſe contre la marée; tel mon cœur agité par le récit de ſon rare mérite ſe ſent invinciblement entraîné, ou vers le naufrage, ou vers le terme où je pourrai jouir de ſa tendreſſe (†).

(†) Le ſens de cette comparaiſon, un peu obſcure, eſt que Charles eſt pouſſé par l'amour dans un ſens contraire à ſon intérêt, comme un vaiſſeau l'eſt par le vent contre la marée. *Johnſon.*

SUFFOLK.

Hé bien, mon bon Prince, ce récit ſuperficiel n'eſt pour ainſi dire que le foible exorde de toutes les louanges dont elle eſt digne. Toutes les perfections de cette divine Princeſſe, tous ſes attraits & ſes charmes, ſi j'avois aſſez d'art pour les décrire, rempliroient un volume entier; qui plongeroit dans l'extaſe l'imagination la plus ſtupide & la plus inſenſible; & ce qui met le comble à ſon mérite, c'eſt qu'avec cette beauté céleſte, avec cette profuſion de graces & d'appas, elle proteſte, de l'ame la plus humble & la plus modeſte, qu'elle eſt ſatisfaite d'être ſoumiſe à tous vos ordres, s'ils ſont honnêtes & vertueux; qu'elle eſt prête à aimer & reſpecter Henri comme ſon Seigneur & ſon Maître.

LE ROI.

Et jamais Henri n'oſera exiger d'elle que ce que peuvent avouer l'honneur & la vertu : ainſi, Mylord Protecteur, donnez votre conſentement à ce que Marguerite ſoit la Reine de l'Angleterre.

GLOCESTRE.

Je conſentirois donc à flatter l'injuſtice & le crime;

Vous ſavez, mon Prince, que votre Majeſté eſt engagée à une autre Lady, du mérite le plus diſtingué. Comment vous diſpenſerez-vous d'exécuter ce contrat ſolemnel, ſans ſouiller votre honneur d'un reproche honteux?

SUFFOLK.

Comment? comme un Souverain ſe diſpenſe d'accomplir des ſermens illégitimes; ou comme un athlète qui, dans un tournois, ayant fait vœu de combattre, abandonne la lice, par la raiſon de l'inégalité de ſon adverſaire. La fille d'un Comte ſans fortune eſt un parti inégal, & dont on peut ſe dégager ſans offenſe & ſans honte.

GLOCESTRE.

Et quoi, je vous prie: qu'eſt de plus Marguerite? Son père n'eſt pas plus qu'un Comte, malgré tous les titres faſtueux dont René ſe décore.

SUFFOLK.

Mylotd, ſon père eſt un Roi, Roi de Naples & de Jéruſalem, & il a une ſi grande autorité en France, que ſon alliance affermira cette paix & tiendra les Français dans l'obéiſſance.

GLOCESTRE.

Et le Comte d'Armagnac aura le même pouvoir. N'eſt-il pas le proche parent de Charles ?

EXETER.

D'ailleurs ſon opulence promet une riche dot; tandis que René eſt plus prêt à recevoir qu'à donner.

SUFFOLK.

Une dot? mes Lords! N'aviliſſez pas notre Monarque à ce point, d'être aſſez abject, aſſez dénué, pour déterminer ſon choix par la richeſſe, & non par les charmes & l'amour! Henri eſt en état d'enrichir une Reine, au lieu de chercher une Reine qui l'enrichiſſe. C'eſt ainſi que le vil peuple marchande ſes épouſes, comme il marchande les animaux dans les foires. Le mariage eſt un pacte d'un ordre trop élevé, trop important, pour être traité comme des contrats mercenaires, & réglé ſur le choix d'un mandataire. Ce n'eſt pas celle que nos intérêts pourroient nous faire préférer, mais celle qui plaît à ſa Majeſté, qui doit partager ſa couche nuptiale. Ainſi, Lords, puiſque c'eſt Marguerite que le cœur de Henri préfere, ſon choix eſt un argu-

ment ſouverain qui nous oblige à la préférer auſſi dans nos avis. Car qu'eſt-ce qu'un mariage forcé, qu'un enfer; un ſiècle de diſcorde & de querelles éternelles? Tandis qu'une union libre & volontaire donne le bonheur, & fait goûter ici bas la paix des cieux (†). Quel autre parti aſſocierons-nous à Henri, qui eſt un Roi, que Marguerite, qui eſt la fille d'un Roi? Ses incomparables attraits, joints à ſa naiſſance, annoncent qu'elle n'eſt faite que pour épouſer un Souverain. Son vaillant courage, ſon ame intrépide à un degré bien au-deſſus du courage ordinaire de ſon ſexe, nous promettent tout ce que nos eſpérances attendent de la lignée d'un Roi. Henri, fils d'un conquérant, ne peut manquer d'engendrer des conquérans, ſi l'amour l'unit avec une femme d'une ame auſſi ferme, auſſi élevée, que l'eſt celle de la belle Marguerite. Rendez-vous à ces raiſons, mes Lords, & convenez ici avec moi, que Marguerite ſera la Reine de Henri, & nulle autre qu'elle.

(†) Ces argumens ſont, ſans contredit, concluans dans la vie privée, & ſi les *raiſons d'État*, peuvent, dans le rang ſuprême, les combattre & les balancer, alors je finirai mes remarques ſur cette pièce, par un vers d'une vieille chanſon:

If ſo happy's a miller, Who'd be a King?
Si un Meunier eſt ſi heureux, qui voudra être Roi?

LE ROI.

Si c'eſt l'impreſſion puiſſante que m'a faite votre récit, mon noble Lord de Suffolk, ou ſi c'eſt que mon jeune cœur n'a jamais encore ſenti l'atteinte des flammes de l'amour, c'eſt ce que je ne puis expliquer : mais il eſt certain que je ſens un trouble ſi violent dans mon ame, de ſi vives alarmes de crainte & d'eſpérance, que je ſuis fatigué & malade du tumulte de mes penſées. Allez donc vous embarquer : preſſez votre arrivée en France, accordez tous les articles, & faites tout, pour que la belle Marguerite conſente à traverſer les mers, & vienne en Angleterre ſe voir couronner la Reine fidèle & ſacrée du Roi Henri. Pour fournir aux dépenſes & aux honneurs de votre Ambaſſade, levez une décime ſur le peuple & partez ſans délai. Car juſqu'à votre retour, je vais être agité de trouble & d'inquiétudes. — Et vous, mon cher oncle, banniſſez tout reproche ; ſi vous jugez ma foibleſſe ſur ce que vous fûtes autrefois, & non ſur ce que vous êtes aujourd'hui, je ſuis ſûr que vous pardonnerez cette rapide & ſoudaine exécution de ma volonté. — Allez, conduiſez-moi dans un lieu, où, loin des témoins & ſeul, je puiſſe me livrer ſans contrainte à mes penſées, & aux ſoucis intérieurs qui occupent mon ame.

(*Il ſort.*)

GLOCESTRE.

Oui, je crains bien que ces ſoucis qui commencent avec ce deſſein, ne ceſſent plus.

(*Gloceſtre & Exeter ſortent.*)

SCÈNE XVIII.

SUFFOLK *ſeul.*

AINSI, Suffolk l'emporte : & comme autrefois Pâris s'embarqua pour la Grèce, il part aujourd'hui pour la France, avec l'eſpoir de rencontrer la même fortune en amour, mais de proſpérer plus heureuſement que n'a fait ce jeune Troyen. Marguerite ſera Reine, & gouvernera le Roi : & moi je gouvernerai la Reine, le Roi & le Royaume (1).

(*Il ſort.*)

NOTES
SUR LA
PREMIERE PARTIE DE
HENRI VI.

ACTE PREMIER.

(1) M. Pope a remarqué, que Falſtaff, qui eſt mort dans *Henri V*, eſt ici reſſuſcité; ce qui prouve que la pièce d'Henri VI a été faite avant celles d'*Henri IV* ou *Henri V*. Mais il s'eſt trompé, dit Theobald: ſir Jean Falſtolffe étoit un Lieutenant-Général, Vice-Régent du Duc de Bedford dans la province de Normandie, & Chevalier de l'ordre de la Jarretiere; & non le caractère comique imaginé par le Poëte.— Farmer contredit à ſon tour Théobald, & obſerve que Falſtolffe, ſoit à tort ou avec juſtice, fut dégradé pour fait de poltronnerie, ſuivant les chroniques de Hall & d'Holinshed; & le Docteur Heylin nous apprend que dans la ſuite, s'étant juſtifié de cette accuſation, il fut réhabilité, & rétabli dans ſes honneurs; & que c'étoit ſans contredit un habile & brave Officier, quoiqu'aient pu dire les Poëtes Dramatiques qui ont pris à tâche de s'égayer à ſes

dépens ſur le Théâtre : ſuivant Drayton, il fut ſouvent employé par Salisbury dans des expéditions importantes ; il combattit avec ſuccès dans le Maine & l'Anjou, prit pluſieurs citadelles, ſuivit Vaudemont à la guerre, & prit René Duc de Bar. *Steevens.*

(2) Il exiſte encore un vieux manuſcrit, qui étoit anciennement un regiſtre de la Cour foncière tenue ſous la juriſdiction de l'Evêque de Wincheſter dans Souhwark, où ſont portées les différentes contributions payées par les mauvais lieux qui dépendoient du manoir épiſcopal, avec les coutumes & les ſtatuts de ces maiſons.

Un des Chapitres a pour titre : *de his qui cuſtodiunt mulieres habentes nefandam infirmitatem.*

Item. qu'aucun de ceux qui tiennent maiſon de filles de joie ne gardera dans ſa maiſon aucune femme qui ait aucun *mal brûlant*, mais qu'il la mettra dehors ſous peine de cent livres ſterling d'amende au profit de Monſeigneur. *Upton.* Cet étrange privilége fut ôté à l'Evêque de Wincheſter, la derniere année du régne de Henri VIII, en 1546.

(3) Quoique les trois parties d'Henri VI, ayant été avec aſſez de raiſon miſes au rang des plus foibles compoſitions de Shakeſpeare, il paroît que la première fut reçue avec les plus grands applaudiſſemens. « Quelle joie, dit Nash, reſſentiroit le » brave Talbot, la terreur des Français, s'il pouvoit ſavoir, qu'a- » près avoir repoſé 200 ans dans le tombeau, il triompheroit de » nouveau ſur le Théâtre, & que ſes cendres ſeroient tant de » fois arroſées encore des larmes de dix mille ſpectateurs, qui » s'imaginent le revoir encore ſanglant & bleſſé dans l'Acteur qui » fait ſon rôle ? » *Steevens.*

(4) Suivant le Docteur Bentley les Κῆποι Ἀδωνίδος, jardins d'Adonis, tant cités par les Auteurs Grecs, Platon, Plutarque &c. n'étoient que des pots de terre portatifs, où croiſſoient quelques pieds de laitue ou de fenouil; à la fête annuelle d'Adonis chaque femme les lui portoit en offrande, parce que Vénus l'avoit jadis couché dans un lit de laitues, & le lendemain on les jettoit. Le Docteur Pearce prétend que, ſi l'on portoit ces petits jardins en l'honneur d'Adonis, c'étoit par ſuite d'une tradition qu'Adonis, lorſqu'il vivoit, ſe plaiſoit dans les jardins, & en avoit de magnifiques. L'antiquité, dit Pline (XIX, 4) *nihil priùs mirata eſt quàm Heſperidum hortos, ac Regum Adonidis & Alcinoi.* Warburton.

ACTE II.

(1) On donne cette diſpute pour la premiere origine des deux ſymboles des Maiſons d'York & de Lancaſtre : que cela ſoit ou non, peu importe. Mais je ſuis perſuadé que c'eſt de là qu'eſt venue l'expreſſion proverbiale, *le dire ſous la Roſe.* Quand la Nation ſe fut partagée en deux grandes factions, ſous le nom de Roſe rouge & de Roſe blanche, & que les deux partis ſe minoient & ſe contreminoient ſans relâche par des complots continuels, alors, lorſqu'un des partiſans communiquoit à ſon ami quelque projet relatif à cette grande querelle, il étoit naturel qu'il ajoutât, qu'il faiſoit cette confidence *ſous la Roſe;* donnant à entendre par-là qu'il la faiſoit ſous le ſceau du ſecret. *Warburton.*

Cette explication eſt ingénieuſe, mais n'eſt pas la vraie. Les Roſes, dit la Fable, étoient le ſymbole du ſilence, & conſacrées par Cupidon à Harpocrate, pour cacher les ſaillies libertines de ſa mere. *Huic Harpocrati Cupido Veneris filius parentis ſuæ Roſam dedit in munus, ut ſcilicet, ſi quid licentiùs dictum, vel actum ſit in convivio, ſciant tacenda eſſe omnia. Atque idcircò veteres ad finem convivii ſub Roſâ*, ſous la Roſe, *tranſacta eſſe omnia ante digreſſum conteſtabantur, cujus formæ vis eadem eſſet, atque iſta*: Μισῶ μνάμονα συμπόσιον. *Probant hanc rem verſus qui reperiuntur in marmore.*

Eſt Roſa flos Veneris, cujus quo ſurta laterent,
Harpocrati matris donâ dicavit amor.
Inde Roſam menſis hoſpes ſuſpendit amicis,
Convivæ ut eâ dicta tacenda ſciant. Upton.

(1) M. Edouard obſerve que Shakeſpeare s'étoit écarté de la vérité de l'Hiſtoire, en introduiſant cette ſcène entre Mortimer & Richard Plantagenet. Edmond Mortimer ſervit ſous Henri V, en 1422, & mourut libre en Irlande en 1424. Holinshed dit, que Mortimer porta le deuil aux funérailles de Henri V. — Son oncle, Jean Mortimer, fut en effet priſonnier dans la Tour, & fut exécuté peu de tems avant la mort du Comte de Marche, pour avoir tenté de s'échapper de ſa priſon, dans la vue d'exciter une émeute dans la Province de Galles. *Steevens.* — Suivant Théobald, cet Edmond Mortimer, lorſque Richard II partit pour ſa fatale expédition d'Irlande, fut déclaré par ce Prince l'héritier préſomptif de la Couronne: & ce fut pour cette raiſon que Henri IV & Henri V prirent ſoin de le tenir en priſon pendant la durée de leurs régnes.

ACTE

ACTE IV.

(1) La Bataille de Poitiers ſe donna l'an 1357, la 31e du Régne d'Edouard III; & dans cette Piéce la Scène répond à la 7e année du Régne d'Henri VI en 1428. Cette bévue appartient ſûrement aux Comédiens ou aux Copiſtes, & l'on devroit la corriger de l'Edition. L'action, dont il eſt ici queſtion, ſe paſſa, ſuivant Holinshed, près d'un village de Beauce appellé Pataie. Sir John Falſtolffe quitta le champ de bataille ſans coup férir; & ſur le ſoupçon de ſa mauvaiſe conduite dans cette affaire, le Duc de Bedford le dépouilla de l'image de Saint-George & de la Jarretiere, dont il avoit obtenu d'être décoré cette année là même par ſa brillante valeur. *Steevens.*

ACTE V.

(1) La premiere copie qui exiſte de cette Piéce eſt celle *in-folio* de 1623; quoique les deux autres parties d'Henri VI ſe trouvent dans deux éditions *in*-4°, que, la ſeconde & la 3e partie ayant été publiées ſéparément de la premiere, c'eſt une aſſez grande preuve que les Copies ont été furtivement enlevées, & que les Imprimeurs du tems ont donné ces Piéces au Public, non pas telles que l'auroit fait l'Auteur, mais telles qu'ils ont pu ſe les procurer. Il eſt évident par la ſuite & l'enchaînement des événemens, que cette Piéce a été compoſée avant les deux ſuivantes; il paroît auſſi qu'elle a été jouée avant celle d'Henri V,

par la citation de cette pléce dans le Prologue d'Henri V, où il n'eſt fait aucune mention des deux autres.

Henri VI a été couronné Roi dans les langes du berceau,
Ils ont gouverné ſes états de maniere,
Qu'ils ont perdu la France, & enſanglanté l'Angleterre;
Ce que notre théâtre a ſouvent repréſenté.

Dans cette piéce la France eſt perdue, & les deux autres qui ſuivent, renferment, comme l'indiquoit l'ancien titre, la querelle des Maiſons d'York & de Lancaſtre.

La 2e & la 3e partie d'Henri VI furent imprimées en 1600. Nous ignorons le temps où *Henri V* fut compoſée: mais elle fut auſſi imprimée en 1600, & conſéquemment avant la publication de la 1e partie d'*Henri VI* qui avoit ſouvent été *repréſentée ſur le théâtre*, & qui auroit certainement été publiée à ſon rang, ſi l'Auteur en avoit été l'Editeur. *Johnſon.*

NOTE SUR LA PUCELLE.

Cette Héroïne s'étant enfermée dans Compiegne, qu'aſſiégeoient les Anglais, fut priſe à une ſortie, & conduite à Rouen. Là les Anglais indignés de ſes victoires, & furieux de voir la France prête à leur échapper, lui firent ſon procès. On lui donna d'abord des Juges eccléſiaſtiques, qui la déclarèrent coupable d'héréſie. On la livra enſuite aux Juges ſéculiers, qui la condamnèrent à être brûlée toute vive, & cet horrible arrêt fut exécuté. Jeune & belle, elle n'avoit pas trente ans, lorſque les Anglais lui arrachèrent ſi indignement la vie. Mais la honte en eſt reſtée à ſes bourreaux. Charles VII témoigna enſuite ſa reconnoiſſance à ſa mémoire. Il l'annoblit avec toute ſa famille, même les femmes, & fit changer le nom d'Arcq en celui de Lys. On fait tous les ans ſon panégyrique dans la ville d'Orléans.

RETRANCHEMENS.

ACTE PREMIER.

SCENE XII.

* *Gloceſtre.* Je te bernerai dans ton chapeau de Cardinal, ſi tu t'obſtines dans ton inſolence.

** Je ne veux point te tuer : mais je te chaſſerai devant moi, & ta robe d'écarlate me ſervira à t'envelopper & à t'emporter de ce lieu, comme un enfant mutin dans ſes langes.

Wincheſter. Fais au gré de ton inſolence : je te brave en face.

*** *Gloceſtre.* Allons, habits bleus contre habits jaunes. Prêtre, prens garde à ta barbe : je veux te l'allonger d'un pied, & te ſoufleter d'importance : je veux fouler ſous mes pieds ton chapeau de Cardinal, en dépit du Pape & de toutes les dignités du Clergé : je te traînerai ici haut & bas par les oreilles.

**** Oye (†) d'Wincheſter, je te crie : *une corde, une corde !* (*à ſes gens*) Pourquoi les ſouffrez-vous ſi longtems devant vous ? — Hors d'ici, canaille en habit jaune : (*au Cardinal.*) je veux te chaſſer d'ici.

(†) Nom d'une fille de joie, ou des ſuites de ſon libertinage. *Johnſon.*

SCENE XVI.

* 5. *Talbot.* Pucelle (††) ou non pucelle, Dauphin ou chien de mer, je vous écraſerai le cœur ſous les pieds de mon cheval, & je veux faire voler vos cervelles ſur la pierre.

SCENE XVIII.

* 6. *Talbot.* Je briſerai ma poitrine dans les efforts de mon courage, & je romprai mes bras de mes épaules, plutôt que de ne pas châtier cette inſolente Courtiſanne.

ACTE II.

SCENE XI.

* *Somerſet.* Prenez garde de vous piquer le doigt en l'arrachant, de crainte que votre ſang ne teigne votre roſe blanche en

(††) *Puſſel*, ſignifie une malheureuſe de la plus vile eſpece, de *Puzzel, malus fœtor*, dit Minshew. Les filles portèrent un maſque, un éventail & un ſachet d'odeurs. Cette pointe ou jeu de mots de *Pu elle* avec *Puzzel*, toute miſérable qu'elle eſt, vaut bien celle de Jacques I, qui, conſidérant une ſtatue de Sir Thomas Bodley dans la Bibliotheque d'Oxford, *pii Thomæ* Godly *nomine inſignivit, eoque nomine potiùs quàm* Bodly *deinceps meritò nominandum eſſe cenſuit.* ***Godly*** ſignifie ***ſaint***, ***divin.***

Steevens.

rouge, & ne vous range ainſi de mon côté malgré vous.

Vernon. Milord, ſi mon ſang coule pour la défenſe de mon opinion, mon opinion me conſolera de ma bleſſure, & la guérira, & je n'en reſterai pas moins du parti que j'adopte.

** *Ibid. Plantagenet.* En attendant, vos joues prennent la couleur de nos roſes. Je vous vois pâlir de crainte, & rendre malgré vous témoignage à la vérité qui eſt de notre côté.

Somerſet. Non, Plantagenet. Ce n'eſt pas de crainte qu'elles pâliſſent. C'eſt de colère de voir vos joues rougir de honte & prendre le teint de nos roſes, & votre bouche ſe refuſer cependant à l'aveu de votre erreur.

Plantagenet. Somerſet, n'y auroit-il pas un ver rongeur caché dans votre roſe ?

Somerſet. Et la vôtre, Plantagenet, n'auroit-elle pas une épine cachée?

Plantagenet. Oui, une épine poignante & des plus aiguës, pour défendre ſa candeur, pure comme la vérité, tandis que le menſonge & la mauvaiſe foi ſont le ver qui ronge la tienne.

ACTE IV.

SCENE XIV.

* *Talbot.* Brave la mort en dépit d'elle : imagine qu'elle eſt un Français, & ton ennemi. —Le pauvre enfant, il ſoûrit, comme s'il me diſoit : « ſi la mort avoit été un Français, la mort ſeroit morte aujourd'hui ».

ACTE V.

SCENE X.

* *Suffolk.* Quoi, pour mon Roi ? — Bah ! c'eſt un automate de bois.

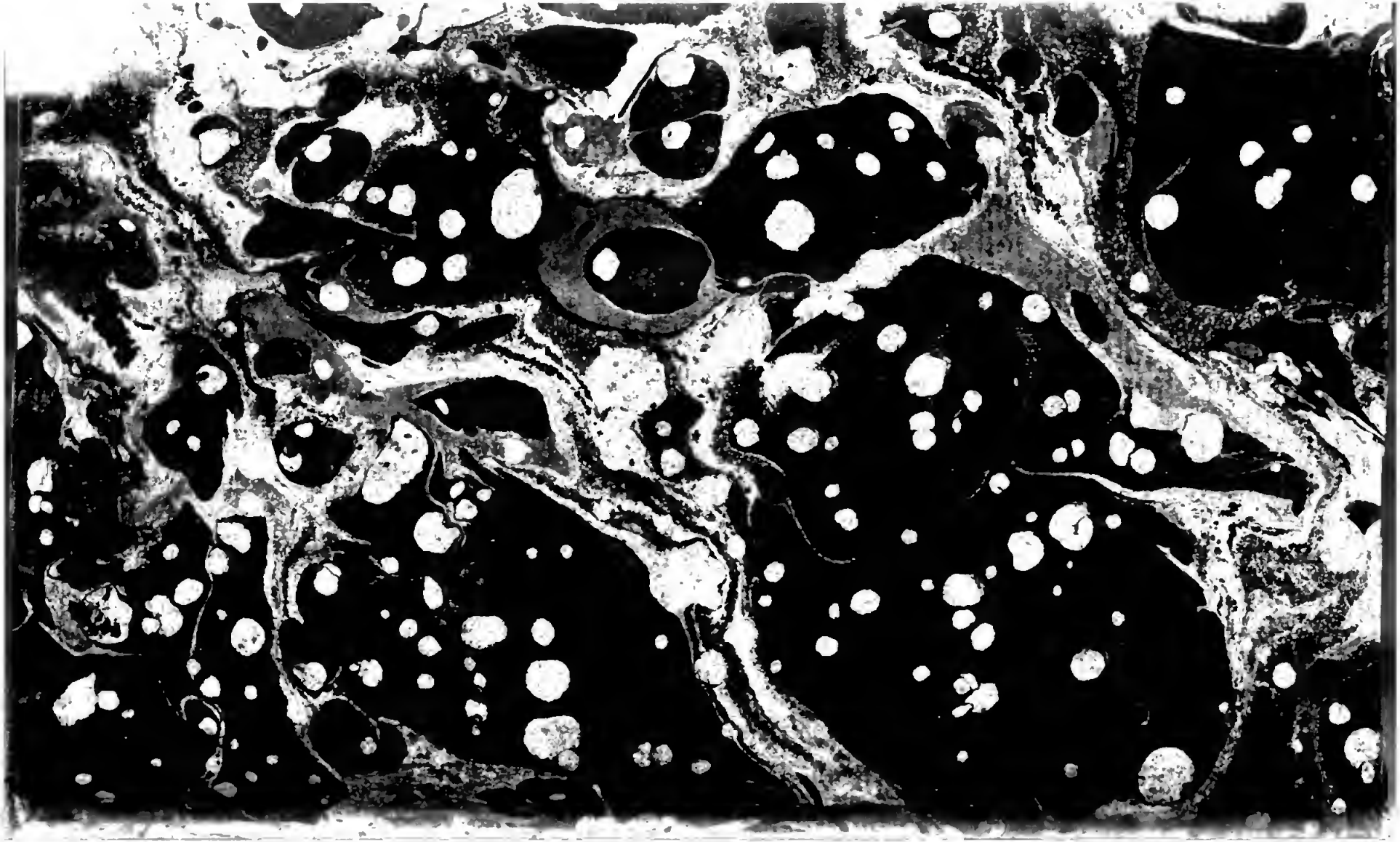
Marguerite. Il parle de *bois* : c'eſt ſans doute quelque charpentier.

** *Ibid. Suffolk*, Princeſſe, pourquoi parlez-vous ainſi avec vous-même ?

Marguerite. Je vous demande miſéricorde : c'eſt un quiproquo.

NOTE DU TRADUCTEUR.

Cette Traduction n'a pas manqué de Critiques paſſionnees. Mais j'en connois peu de ſages & d'utiles, qui aient pu m'aider à la perfectionner. Elles doivent en effet être plus rares, parce qu'elles ſont plus difficiles, & qu'elles ſuppoſent une connoiſſance un peu étendue des deux Langues. Il ne ſuffit pas d'avoir entendu quelques pages de proſe, pour prononcer ſur le vrai ſens de pluſieurs vers, phraſes ou termes de Shakeſpeare, & ſur la manière dont ils ſont rendus dans notre Langue. La diverſité des interprétations des Commentateurs Anglais modernes, tous très-ſavans, ſur ces endroits équivoques & difficiles, en eſt une preuve ſans replique; & ce que dit un jour Mylord Stormont, que quelques paſſages d'Othello, propoſés à un nombre d'Anglais inſtruits, qui ſe trouvoient chez lui, avoit reçu de chacun d'eux une verſion toute différente, & cependant plauſible, peut achever de la confirmer. Je ne répondrois pas non plus, qu'il ne me fût échappé quelques contreſens ou ſens louches dans chaque Pièce, ſur des endroits très-intelligibles pour d'autres perſonnes qui ſeroient ou nées dans cette langue, ou plus verſée que moi dans ſes locutions vulgaires, & dans les alluſions de l'Auteur. Auſſi je recevrai toujours avec plaiſir & reconnoiſſance, les avis de ceux qui ſeront en état de me redreſſer, promettant de ſouſcrire à leur opinion, dès qu'ils m'auront convaincu; & y eût-il même de la malignité dans la forme, je ſéparerai le bon grain du mauvais, & en ferai mon profit. Mais il y a une remarque générale & conſolante à faire, c'eſt qu'il eſt bien rare que les endroits obſcurs & difficiles, ſe trouvent dans les beautés du Poëte, même dans les médiocres. Et le fruit qu'on peut eſpérer du bonheur de ſaiſir par-tout

ſans exception, le vrai ſens de l'Auteur ſe réduit à la ſatisfaction d'avoir par-tout entendu le Poëte, & vaincu juſqu'aux difficultés les plus indifférentes, ou d'avoir peut-être rencontré une alluſion de plus à quelque uſage, à quelque locution vulgaire, dont l'intérêt & le mérite ont péri avec le tems où compoſoit l'Auteur. Au ſurplus, j'invite également, amis & ennemis, à me gratifier de leurs lumières ſur les fautes qui me ſont perſonnelles; tant que dure encore l'impreſſion de l'Ouvrage, & que je peux recueillir à la fin ces éclairciſſemens, comme j'ai déjà fait dans le cours de la Traduction, pour le rendre le plus digne du Public qu'il me ſera poſſible.

Fin du Tome onzième.